Ex Libris CATEL
NOCTURNA VERSATE MANU
VERSATE DIURNA

REVUE
ANECDOTIQUE

REVUE
ANECDOTIQUE

DES EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

PARAISSANT LE 5 & LE 20 DE CHAQUE MOIS

Anecdotes du jour. — Curiosités littéraires de Paris et de la Province. — Nouvelles des théâtres et des librairies. — Prospectus rares ou singuliers. — Documents bibliographiques.

ANNÉE 1857

QUATRIÈME VOLUME

ON S'ABONNE
A LA LIBRAIRIE, RUE DE SEINE, 11
PARIS

LIBRARY
DEC 4 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
R438
v. 4

TABLE

DES PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

CITÉS DANS LE QUATRIÈME VOLUME

Abadie 74.
About 70.
About 114.
Abry 61.
Alexandre 125.
Allègre 263.
Andrieu 39.
Anot de Maizières 8.
Aubert de Barbières 206.
Aubry 48.
Augé 115.
Aumont 107.

Bachelet 235.
Balard 12.
Ballande 264.
Banville (de) 90.
Barante (de) 269.
Bardy 4.
Barnum 212.
Barrot 110.
Barthélemy (Ch.) 15.
Baudelaire 177.
Bel 107.
Benazet (Olympe) 46.
Bénédit 90.
Berge 21.
Berluc de Pérussis 20.
Bigoan 122.
Bignon 150.
Biville (de) 79.
Bizat 61.
Bonnumet 45.
Bornier (de) 227.
Boulé 50.
Bour 159.
Braconnier 160.
Bruyère 61.
Bruyas 172, 283.
Bucsard 100.
Bulox 147.

Calvimont (comte de) 51.
Campagnolles (de) 38, 159.
Capus 152.
Cavé (Mme) 60.
Chambert 156.
Champfleury 40, 171.
Cherbuliez 111.
Cochet 240.
Cochinat 15, 227.
Corbineau 2.
Corblet 103.
Cosson-Dalande 45.
Courselles 200.
Courbet 122.
Cousin 118.

Daiglemont 93.
Decorde (l'abbé) 41.
Decq 96.
Delsage 139.
Delcambre (Mme) 2, 272.
Delisle 159.
Deslandes 84.
Desnots 10.
Desparquet 108.
Desrat 42.
Dinet 134.
Dumas 182.
Duméril 44.
Duoan-Mousseux 193.
Duranty 211.

3e ANNÉE. — 4e volume. NUMÉRO 1.

REVUE ANECDOTIQUE

DES EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

DU 1er AU 15 JANVIER 1857

SOMMAIRE. — Six cartes de visite. — Un bruit du clairon de l'abîme. — Prospectus d'un album de généralités sur les panoramas universels. — Les récits par mer et par terre, de M. Athanase Gendrin. — Quelques procès au faubourg Saint-Germain. — Epîtres à Mirecourt et Planche. — Un poëme sur la fistule. — *La Réclame.* — Lettre sur les bals et les pompes funèbres. — Ce que peut rapporter un cheval noir. — De l'influence des solliciteurs sur M. X. — Quatorze périodiques nouveaux. — Circulaires du *Nord* et de l'*Indépendance belge.* — Distractions d'un imprimeur anglais. — M. Hector Berge, de Bordeaux. — Du pharmacien considéré comme sergent-major de la garde nationale. — M. Berluc de Perussis aux assises scientifiques de Provence. — Un moyen de réussir aux concours de l'Institut. — Avis aux gens de lettres qui tiennent à vendre et non à signer leurs articles.

[DU 1er JANVIER.] = Nous sommes véritablement surpris qu'on n'ait pas encore fait un petit livre sur *la carte de visite considérée dans ses rapports avec le cœur humain.*

Les documents ne manquent point cependant. Combien n'en voit-on pas se prélasser aux vitrines des papetiers !

Les unes trahissent les plus nobles aspirations dans l'ordre social. Telles sont les cartes de MM.

FÉLIX CORBINEAU

Artiste littérateur,

237, *rue Saint-Dominique*

BERCHAT

Aspirant au Notariat.

Le premier de ces deux noms est surmonté d'une lyre autour de laquelle s'entrelacent des branches de myrte et de laurier.

D'autres évoquent d'imposants et glorieux souvenirs :

HABAIBY

Fils du Colonel des Mamelucks de l'Empereur Napoléon Ier

C^TE DE MINTENET

des Carlovingiens d'Aquitaine.

Un propriétaire influent du Haut-Rhin alla même jusqu'à parer dernièrement son nom de ce détail patriotique :

LE COMTE ***

*Frère du général *** blessé à la tour Malakoff.*

Enfin, il y en a qui témoignent de services ren-

dus par la personne qu'elles se sont chargées de représenter :

L'ANCIEN AVOCAT GÉNÉRAL G. BARDY

Auteur du Réseau français complété.

Le sublime, en ce dernier genre, fut atteint par feu Mollevaut, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, qui avait fait encadrer son nom par les titres de ses principaux ouvrages. Et ceux-ci n'étaient pas peu nombreux, car il avait tout traduit : Musée, Salluste, Tibulle, Catulle, Virgile, Properce, Tacite, Anacréon, Horace, Pétrarque, Thompson, Pope, Gessner; — sans compter un bon nombre d'élégies et de poésies politiques et religieuses.

[Du 3 janvier.] = Nous avons vu naguère M. Bizet, d'Alger, comparer M. de Lamartine à un ange déchu qui se souvient du ciel.

L'éditeur Havard vient d'en dire à peu près autant dans le prospectus d'une nouvelle édition des *Contemplations* d'Hugo :

Ce n'est plus le Tasse, ce n'est plus Byron, ce n'est plus Gœthe, ce n'est plus seulement le maître

de la poésie lyrique en France, c'est quelque chose d'homérique et de dantesque à la fois, la plus haute expression du génie inspiré par la contemplation philosophique des merveilles infinies que Dieu a semées en deçà et au delà de l'homme et de notre univers visible.

Rien ne saurait, du reste, mieux donner une idée de ce livre que ces lignes empruntées à la préface :

« Qu'est ce que les *Contemplations ?* C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les *Mémoires d'une âme.*

« Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes, vagues, riants ou funèbres que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu au bord de l'infini. » — *Cela commence par un sourire, continue par un sanglot et finit par un bruit de clairon de l'abîme.*

= Toutefois, cela ne vaut pas encore le prospectus de M. P.-B. Forto, qui vient d'annoncer à Perpignan la prochaine apparition de « *Une heure sur les montagnes*, ou Album de généralités sur les panoramas universels, esquisses et croquis, paysages ; cadres et tableaux : horizons de la nature, regards et pensées de l'âme sur les perspectives de la nature. » Un vol. grand in-8° de 500 pages. — Nous n'y soulignons rien, parce qu'il faudrait souligner tout.

Le livre que nous offrons au public n'est pas un

album de paysages, non plus qu'un poëme bucolique. Il tient des deux à la fois. C'est l'œuvre d'une seule idée comme tout ce qui tient aux pensées de la nature. Ecrit en quelques instants, linéament programmatique des pensées universelles de tous pour tous, en face des grands tableaux des temps et des lieux, nous avons pensé que le livre des montagnes trouverait accès auprès des admirateurs de leurs plus beaux cadres.

Passant, comme son titre l'indique, la nature et les saisons en revue comme la sensation de l'âme ; il court rapide dans tous les coins du globe comme la pensée méditative de l'esprit ou les pas hasardeux de la vie dans les sentiers des monts et des mers ; il voit tel que le nimbe ou la gerbe de la nuée tous les ciels et tous les paysages de la nature, et revient prendre, heureux et jamais lassé, sur un guéridon ou sur une pelouse, dans la main du lecteur, la forme de cent réflexions et la fidèle image du va-et-vient de l'esprit. Il s'allume ou s'éteint tout à coup comme un météore ou l'éruption du volcan, les vents ou l'éclair, suivant que le parc, la chapelle ou les régions éloignées d'autres climats appellent d'autres pensées ou des souvenirs dont il est l'indication ou la raison rêveuse et peut-être le *vade mecum*, et toujours le *memorandum*.

Le Livre vaut comme une série de portraits naturels, la physiologie de la face du monde, tous les souvenirs et toutes les idées heureuses des perspectives. Frais comme une œuvre parisienne qui brille de l'un extrême à l'autre d'une saison, comme de toute idée de tous abandonnée au goût de tous, il a, tel que la nature dans ses vues originales, l'imprévu qu'il emprunte au modèle dont il recherche les accidents ; il a toutes les impressions du chalet et du kiosque, de la route et des monts, de la plaine et des champs, des cieux et des mers, de l'azur et de ses espaces. Il a tout, si le vague du moment ou

l'indisposition de l'esprit ne tuent pas le charme que ses cadres indiquent toujours. Enfin, quel que soit le plan de la nature, il a comme tout album, les impressions doucereuses de lectures caressantes et le délicieux des vues dont il éloigne la fatigue tout en montrant leurs dangers.

L'on ne peint pas ni avec le pinceau ni avec la plume, l'on n'exprime pas les sentiments enthousiastes de l'âme, ni les tableaux naturels les plus admirables des sites. Tout au plus on les indique. Le plan de la nature est tel : les détails de la surface qui produisent les plus beaux effets sont tout pour le lecteur et pour ses goûts.

En un mot, pour rendre raison du volume, ses pages sont l'œuvre du coup d'œil des saisons, de la connaissance des lieux. Il montre le grandiose de leurs tableaux, et fait remarquer leurs sensations, le beau de leurs ciels et la légende de leurs grandeurs.

[Du 4 janvier.] = « Récit historique, exact et sincère, *par mer et par terre,* de quatre voyages faits au Brésil, au Chili, dans les Cordillères des Andes, à Mendoza, dans le Désert et à Buénos-Ayres; par Victor-Athanase Gendrin, ancien commerçant dans les mers du Sud, né à Paris le 2 mai 1793, parti de France en 1816 et revenu dans sa patrie le 25 décembre 1823. Dédié à la ville de Versailles par un de ses habitants, avec cette épigraphe: *Un auteur a dit :* La critique est *aisée et l'art est difficile.* In-8° de 565 pages. *Se trouve chez M. Gendrin, propriétaire, auteur-éditeur,* boulevard de la Reine, 99, à Versailles. 1856. »

L'une des meilleures parties de ce livre, après le

titre toutefois, c'est un *Avis au lecteur*, signé Anot de Maizière.

M. Anot de Maizière commence par nous confier qu'il a bien voulu se charger de la révision des Voyages de M. Gendrin.

« L'auteur des Récits qui suivent, dit-il, nous a demandé de les recopier et d'en épurer le style que son peu d'habitude d'écrire aurait pu laisser d'incorrect (*sic*).

« Nous y avons consenti.

« Ce travail achevé, nous lui en avons proposé un autre qui nous paraissait le complément naturel du premier et qui eût consisté à élaguer du livre ce qu'il nous paraissait avoir d'inutile pour n'en conserver que les parties neuves et intéressantes...

« Nos propositions n'ont point été accueillies...

« J'ai dû me conformer aux intentions de M. Gendrin, et lui laisser, en dégageant la mienne, l'entière responsabilité de son œuvre. Je me suis donc borné à remplir la modeste tâche de *traducteur* et copiste qu'il a bien voulu me donner. »

Traducteur n'est pas flatteur pour M. Gendrin, et nous doutons fort qu'il en sache gré à son censeur officieux.

Eh bien, nous serons moins difficile encore que M. Anot de Maizière, et nous avouerons que les Récits de M. Gendrin nous ont fort intéressé, d'un bout à l'autre. La franchise sauve tout, même les dessins qui sont des plus naïfs qu'on ait jamais litho-

graphiés. On y trouve des renseignements précieux sur l'aspect et la condition véritables des petits états de l'Amérique Méridionale.

L'auteur nous avoue du reste, qu'il n'en est pas plus fier, et que bien des personnes qui ont, comme lui, commencé par coucher à la taverne des matelots et à l'entre-pont des navires, ont aujourd'hui une magnifique position; comme MM. A. V***, banquiers à Paris, *ayant équipage*; comme les frères B***, riches marchands de soieries *dans la capitale*; M. G***, le doyen des expéditionnaires des mers du Sud, *qui a hôtel* et donne cinquante mille francs de dot à chacun de ses enfants, etc., etc.

[Du 7 janvier.] = Il suffit de jeter un coup d'œil sur les mémoires judiciaires qui ont paru ces jours-ci pour s'apercevoir que le faubourg Saint-Germain sait occuper Thémis tout aussi bien que le monde littéraire.

Ce sont, par exemple, les factums de M. de Kersabiec contre un capitaine au long cours, M. Chevalier, dans une affaire de travailleurs nègres dirigés sur nos colonies ; — de M. Catineau-Laroche contre MM. de Scépeaux et d'Ivernois, au sujet d'une question de desséchement ; — de la librairie Hachette contre Barba, Plon et le général duc de Saint-Simon, à propos du droit de reproduire les *Mémoires complets et authentiques de M. le duc de Saint-Simon* ; — de MM. de Challemaison et Cie

contre M. Sosthènes de Larochefoucauld, duc de Doudeauville, et Mme Pauline-Hortense d'Albert de Luynes, veuve de M. le duc de Montmorency, concernant la gestion des affaires de la Compagnie d'exploitation et de colonisation des Landes de Bordeaux ; — c'est enfin une Notice pour le bureau de bienfaisance de Crèvecœur contre M. le marquis de Larochefoucauld-Liancourt, au sujet d'une donation faite par ce dernier.

[Du 8 janvier.] = La mode est aux Épîtres :

« *A M. Louis Veuillot*, un poëte raisonnable; Épître Ire, par Paros, in-8°. » — Celle-ci ne dit rien. Son auteur est un homme trop peureux ou trop poli. Il arrive à la dernière page avant d'avoir épuisé avec son héros les formules oratoires. Et franchement, cinq cents vers pour demander à quelqu'un la permission de lui parler, c'est un peu trop !

« *Jacquot sur la planche à propos de Planche*, épître à M. de Mirecourt, par L. Masson, in-8°. » — Le contenu est aussi ingénieux que le titre.

= Mentionnons encore, seulement pour mémoire, une pièce étrange dont voici le titre exact : *la Fistule*, poëme héroï-comique, par un fistuleux. Dédié au Dr Gosselin avec cette épigraphe : *Infandum jubes renovare dolorem.* Signé : « E. L. Desnost, couché au n° 5 de la salle Cochin, hôpital de ce nom. »

= Nous préférons à cette production nauséabonde *les Antiquaires philologues archéologues* que M. Hervier vient de faire imprimer à Clermont. C'est une peinture assez piquante des doutes et des contradictions de toutes sortes qui peuvent assaillir l'auteur de quelque trouvaille contestée.

= Hier a eu lieu la première représentation de la *Réclame*, comédie de M. Arnould Frémy, l'une des colonnes du *Charivari*. — L'auteur a taillé ses cinq actes dans un monde à lui connu, celui du journalisme. S'il ne s'est pas montré d'une merveilleuse habileté sous le rapport scénique, il a, quant au reste, dit vrai et frappé juste. C'est le principal. — En somme, la *Réclame* est une œuvre digne d'être vue, et amusante même pour ceux qu'elle pique.

[Du 9 janvier.] = Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur,

Votre numéro du 25 courant me fournit l'occasion de répondre par un bon procédé à votre spirituel journal. Si vous avez bien voulu donner de la publicité à mon nom, vous jugerez peut-être non mois utile que plaisant de signaler les faits suivants.

ENCORE LES POMPES FUNÈBRES!!!

Que se passe-t-il? disait le public amassé devant le Jardin-d'Hiver, où stationnait, l'un de ces jours derniers, un énorme char des pompes..... funèbres. Voudrait-on, par hasard, enterrer l'ancienne administration? La pensée est courtoise, et le nouveau

directeur des bals et concerts fait splendidement les choses envers ses prédécesseurs.

— Vous n'y êtes pas, dit un individu qu'à sa mine on reconnut pour un croque-mort; nous ne venons pas ici pour faire une inhumation, nous sommes chargés des menus plaisirs du public parisien. Notre char renferme ce qu'il faut de décors pour donner à la salle du Jardin-d'Hiver la physionomie la plus animée.

Ce croque mort avait raison : l'entrepreneur des pompes funèbres s'est chargé de fournir les tentures des bals et concerts du Jardin-d'Hiver. Ne faut-il pas par un peu de gaieté faire diversion aux tristes occupations du CHEVALIER DE PROFUNDIS?

Ce n'est pas tout; les cérémonies religieuses de toutes sortes et les réjouissances publiques sont tombées dans le domaine de notre jovial entrepreneur. Pas un baptême, pas un mariage n'a lieu à l'église sans le concours des pompes..... funèbres, qui produisent alors ce qu'elles ont de plus séduisant. Les fêtes publiques ne pouvaient rester en arrière : voyez plutôt les brillantes réunions où l'Hôtel-de-Ville étale ses plus riches décorations! Si vous voulez savoir quel en est le fournisseur breveté, on vous répondra sans détour : C'est monsieur le chevalier Vafflard.

Voilà, monsieur le rédacteur, ce que j'avais à vous faire connaître.

Que direz-vous, à votre tour, des pompes qui,

Pour enterrer les morts, font danser les vivants?

Je vous prie, monsieur le rédacteur, d'agréer mes très-humbles civilités.

BALARD.

= Le contraste piquant signalé par cette lettre nous fournit une excellente occasion de placer quelques notes sur les combinaisons économiques d'un certain M. X*** qui a trouvé, lui, le moyen

d'utiliser à son profit le voisinage d'une entreprise de pompes funèbres.

X***, qui fait ici quelque figure, a, entre autres manies singulières, celle de ne vouloir pour son coupé que des chevaux noirs, ou tout au moins d'un brun excessivement foncé.

Mais, dès que la belle saison fait déserter Paris, notre fashionable remise aux pompes funèbres, son coursier ténébreux et part pour Baden avec la satisfaction intime d'un général qui n'a pas laissé de bouches inutiles dans une place assiégée.

[Du 10 janvier.] = La grandeur a parfois ses préoccupations.

Un personnage dont le cœur est excellent et dont le nom passe pour jouir de quelque crédit, est tellement obsédé par les sollicitations, qu'il a pris, une fois pour toutes, le parti d'accueillir les pétitionnaires par la formule invariable : *Je ne suis plus rien, je ne peux rien; croyez à mes regrets*, etc., etc. — enfin, un refus formel adouci par tout ce que peut suggérer la politesse française.

Ce qui n'empêche pas l'infortuné d'être à peu près aussi tourmenté qu'auparavant.

Dernièrement encore, il est abordé dans la rue par une dame dans la mine confuse et les paroles embarrassées de laquelle il croit démêler quelque nouvelle suppliante.

« Monsieur, dit-elle en effet, seriez-vous assez bon pour... J'oserai vous demander... »

Ce prélude épouvante notre homme qui balbutie aussitôt la formule protectrice : — *En vérité, Madame, je ne suis plus rien ; croyez à mes regrets*, etc., etc.

Enfin, il s'apprête à passer outre, après avoir — il le croyait du moins — donné les plus éloquentes fins de non-recevoir, lorsque la dame, qui avait paru stupéfaite, reprend :

« Pardon, Monsieur ; mais vous vous méprenez sans doute... Je vous demande... l'heure qu'il est. »

On devine qui se sauva sans avoir eu le courage de tirer sa montre hors du gousset.

[Du 13 janvier.] = Il y a toujours beaucoup de périodiques nouveaux :

— *Les Contemporains*, paraissant le mardi de chaque semaine. Rédacteur en chef : Eugène de Mirecourt. Vignette représentant un Génie couronnant d'une main plusieurs bustes, tandis que, de l'autre, il renverse nombre de piédestaux.

« *Les Contemporains*, ce titre engage Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle et à laquelle il suffira de tâter le pouls si l'on veut savoir comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas. » — Le journal se divisera en cinq parties essentielles ; la première sera exclusivement consacrée à la polémique de M. de Mirecourt.

— *Guignol,* paraissant tous les dix jours. Vignette représentant Polichinelle tirant les ficelles d'un panorama ambulant. Directeur : G. de Gonet. « Comment, fichtre ! Monsieur Dumas avait son journal; A, B, C, et autres Champfleury faisaient annoncer chacun sa gazette ; il n'y avait plus un bas-bleu, crotté ou non, qui ne songeât à lancer sa feuille de chou dans le monde intellectuel ; et le roi des marionnettes n'avait pas un organe pour exposer, soutenir et défendre ses opinions littéraires, artistiques et philosophiques ! C'était indécent ! ma parole d'honneur ! »

— *Figaro-Programme,* journal paraissant tous les jours. Victor Cochinat, rédacteur en chef. — Rien n'est d'ordinaire insipide comme les journaux dits d'*entr'acte,* véritables boutiques d'annonces et de réclames. Le journal de M. Cochinat n'a donc pas eu beaucoup à faire pour les primer. — Mais qu'il ne s'endorme pas sur des conquêtes aussi faciles.

— Le *Sens commun,* journal littéraire et artistique paraissant les dimanches. Rédacteur : M. Ch. Barthélemy, membre de la Société des antiquaires de Picardie.

« Le sens commun, nous explique l'honorable M. Barthélemy, c'est l'impartialité dans la critique *ou* l'appréciation vraie de toutes les choses du domaine de l'intelligence...

« Remontant dans le passé, le *Sens commun* s'attachera principalement à explorer le dix-septième et le dix-huitième siècle, — les plus curieux, les plus intéressants, ceux qu'on désire davantage connaître dans leur intimité...

« Enfin, il donnera des romans choisis du siècle dernier, — *époque si féconde en ce genre.* »

Ah monsieur Barthélemy ! que nous débitez-vous là sous prétexte de sens commun ?

« Cette publication a pour but d'instruire en intéressant, — disons plus, — *d'instruire en amusant...* »

Encore une ! — Si les Français ne sont pas aussi amusés qu'instruits, ce ne sera pas la faute des magazines que nous voyons surgir de tous côtés.

— *Le Prophète*, journal-almanach, paraissant le 25 de chaque mois. Fait surtout au point de vue des populations rurales.

— *L'Archer français*, journal des tireurs d'arc. paraissant une fois par mois l'hiver et l'automne, et trois fois par mois pendant la belle saison. Rédacteur en chef : L. Vaïsse. — Débute par un manifeste de l'Archer français à ses loyaux et aimés frères les chevaliers, et aux amateurs du noble jeu de l'arc en général. Pour perpétuer cette entente, cette harmonie et ce bon vouloir « si bien dans l'esprit de la chevalerie, » *l'Archer Français* offre aux compagnies régulières un centre pour leurs rapports mutuels, un organe pour la publication

des faits et la discussion des questions « qui touchent leur fraternelle association et leurs attrayants exercices. »

— *La Chanson en France*, publication nouvelle. Bureaux : 9, cour des Miracles. — Le premier numéro est précédé d'une introduction où M. Woinez nous déclare que « depuis Salomon, *amant de la Sulamite*, jusqu'à Henri IV, amant de Gabrielle, l'homme n'a cessé de poursuivre la triple volupté de la coupe, de l'épée et des livres. »

— Quatre organes médicaux : un *Moniteur d'hygiène et de salubrité*, une *Revue étrangère*, bi-mensuels ; le *Propagateur homœopathique*, scientifique et littéraire, paraissant le jeudi, sous la direction du docteur Oriard ; les *Flèches médicales*, par le docteur Joulin, bi-mensuel.

Les *Flèches* de M. le docteur Joulin nous rappellent la *Monacologia* du baron de. . . . . que Paulin édita en 184... Le numéro que nous avons sous les yeux est consacré aux pharmaciens considérés sous différents aspects : *apothicarius clysoferens seu venenosus et pharmaceuticus honorabilis.* Il y a, dans ces petits portraits, de la verve, de l'esprit et de la vérité.

L'auteur tonne surtout contre le praticien assez vil pour briguer l'office de sergent-major :

Nous avons dit qu'il intriguait pour obtenir le sergent-majorat ; ce n'est point orgueil de sa part, car il méprise les vains hochets qui ne rapportent rien ;

c'est uniquement comme moyen de conquérir par la terreur les gardes nationaux de sa compagnie.

Malheur à l'imprudent atteint d'engelures ou de rhume de cerveau qui irait acheter autre part que chez son sergent-major la pommade ou la pâte de réglisse qui doivent ne pas le guérir! Il peut compter sur des gardes hors tour, sur des corvées de faveur et sur le conseil de discipline, s'il est en retard de cinq minutes.

Lorsqu'on est son client, on est sûr, au contraire, de ne jamais passer la nuit au poste; il suffit même d'une légère indisposition personnelle ou d'un membre de sa famille pour qu'il reprenne immédiatement votre billet de garde. Seulement, il est nécessaire de prendre une certaine quantité de médicaments (le plus possible) qui servent à certifier la maladie. On peut abuser de cette manière d'être malade et cela sans qu'il ait jamais l'indiscrétion de vous en faire le moindre reproche.

— *Bulletin des bouquinistes*, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. — C'est le vieux livre, le *bouquin*, qui a ici la place d'honneur. Outre un catalogue tarifé des ouvrages qui passent successivement sous les yeux d'Aubry, l'un de nos libraires bibliophiles, chacun de ces bulletins contiendra un feuilleton spécial, ainsi qu'un tableau des prix d'adjudications faites aux ventes des livres rares, d'autographes et de manuscrits.

— *Revue maçonnique* de la France et de l'étranger. Paraît deux fois par mois. Gérant: Eybert. — Son but est de laisser des documents pour servir « à l'histoire des hommes et des choses maçonniques de ce temps. » — On ne compte pas moins de

quarante-huit loges ouvertes en ce moment à Paris. Parmi les vénérables qui les président, nous remarquons des noms connus dans les lettres : MM. de Saulcy, Albert Montémont et Luchet. La loge des Hospitaliers-Français est dirigée par un Rétif de la Bretonne qui est probablement le fils de notre fameux romancier. En outre, la banlieue a treize loges maçonniques à Batignolles, Bercy, Boulogne, Choisy-le-Roi, Montmartre, Gentilly, Ivry, Saint-Denis, Vaugirard, Vincennes, Belleville, Saint Ouen et Montrouge.

[Du 14 janvier.] = Il n'en coûte que 200 à 300 francs à un journal de province, — selon l'importance de la localité, — pour avoir l'autorisation de reproduire le Courrier de Paris de l'*Indépendance belge,* signé de M. Auguste Villemot.

C'est ce que nous apprend une circulaire de M. Hetzel, libraire à Bruxelles et nouvel acquéreur dudit courrier.

= L'agent du *Nord* à Paris vient également d'adresser une foule de petits prospectus satinés, dans lesquels il se loue fort de l'accueil de la presse française en général. « Il ne nous appartient pas, dit-il, de faire notre éloge; mais le *Nord* a pris une place trop importante dans la presse européenne pour qu'on ne le trouve pas sur la table de tous les Cercles qui ont un cabinet de lecture sérieux. »

= Nous lisons dans le Courrier anglais de la *Correspondance littéraire :*

« Les imprimeurs anglais sont impayables. Grâce à eux, Mme Plessy-Arnould devient Mme Arnould Du Plessis, et l'abbé Bossut, Bossuet. (Pascal édité par l'aigle de Meaux, quel texte à déclamation !) L'*Almanach impérial* est attribué à MM. Guizot et Scribe (l'auteur bien entendu de *Bertrand et Raton*), et enfin votre ami P. Jannet (le libraire) est métamorphosé en M. Jaunet. C'est déroutant ! »

— On nous annonce la prochaine apparition d'un journal slave.

[Du 14 janvier.] = Ce n'est partout qu'un cri d'indépendance littéraire.

Hier, M. Peladan essayait de rallier autour de lui un noyau de littérateurs lyonnais, en nous déclarant qu'il était prêt à tenir tout Paris en échec.....

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

Aujourd'hui, voilà M. Berluc de Pérussis, secrétaire général des assises scientifiques de Provence, qui dit à son tour :

« Nous voulons qu'il soit permis aux provinces de se soustraire à la centralisation parisienne, et que Provence, qui possède une riche et harmonieuse langue, *ait le droit de parler*. Le Provençal s'efface peu à peu, il est vrai, devant son heureux rival ; mais en est-il moins poétique ? *et Roumanille n'est-il pas à l'heure où j'écris un des premiers poëtes de la France ?* N'en déplaise à notre siècle tout parisien, si le Provençal est à son déclin, un

soleil couchant en Provence vaudra toujours le triste soleil des Boulevards. »

(*Du mouvement littéraire en Provence*. Impr. à Forcalquier.)

Tous ces sentiments sont fort beaux.

Mais nous répondrions bien à MM. Berluc et Pedan que :

1° Ces Parisiens centralisateurs sont en grande partie des enfants de la province.

M. Berluc ne cite-t-il pas d'ailleurs Méry et Gozlan ?.....

2° Et que ces provinciaux dont ils rêvent avec une générosité si grande l'affranchissement intellectuel sont les premiers à repousser leurs tentatives et à les ridiculiser même au besoin.

= Les productions littéraires ne tarissent pas à Bordeaux. Nous venons encore de recevoir de cette ville *le Commis banquier à Paris peint par lui-même*, avec cette épigraphe :

Nourri dans le sérail, etc., etc.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette petite physiologie, — ornée d'une esquisse trop belle pour ne pas être le portrait de l'auteur, M. A. Hector Berge, — c'est l'annonce de ses autres ouvrages. On lit sur la couverture rose :

En vente : *Le positif et l'idéal.*

Sylvia ou le Secret d'une jeune fille.

Sous peu : l'*Ecole des Poëtes*, comédie-vaudeville.

[Du 15 janvier.] = Tout le monde a pu lire les annonces impayables de M. Palis dans la *Gazette municipale* du 1er novembre dernier ; — nous en reproduisons le texte pour l'intelligence du paragraphe qui suit :

« Si, en arrivant a Paris, vous êtes pressé de faire mettre au net vos manuscrits et dessins pour Requêtes, Mémoires, placets, pétitions, projets d'embranchements de chemin de fer, etc., à présenter à l'empereur ou à ses ministres, allez chez M. Palis, ancien chef de bureau au ministère des finances, directeur depuis quinze ans de l'Office administratif des copistes, là vous trouverez des employés aussi actifs qu'intelligents pour copier vos notes, rédiger vos pétitions, placets, demandes de brevets d'invention, en dessiner les plans et appareils à l'échelle voulue, les faire autographier à plusieurs exemplaires, écrire sous votre dictée. et traduire en toutes langues, soit dans les bureaux de l'Office, soit à l'hôtel même où vous logerez. Ces mêmes employés se rendent aussi en province et à l'étranger.

« Des littérateurs et des savants d'une discrétion incontestable et à toute épreuve sont spécialement et confidentiellement chargés des révisions, retouches ou corrections des ouvrages scientifiques et littéraires, Pièces de vers et de théâtre, Romans, Voyages, ainsi que *des Mémoires destinés au concours de l'Institut, dont le style, l'arrangement*

des phrases et l'orthographe laissent à désirer.

« M. Palis traite de gré à gré, par correspondance affranchie, pour les prix de ces travaux, qui lui arrivent tous les jours de la province et de l'étranger. »

[Du dit.] = Que n'invente t-on pas dans ce dix-neuvième siècle si éminemment progressif? Et surtout, que ne renverse t-on pas? — Jadis les colonies servaient purement et simplement à l'exportation des produits manufacturiers de la mère patrie : elles nous donnaient du sucre, du café et du tabac ; nous leur envoyions de la bijouterie et des modes. L'échange s'opérait entre la nature et l'industrie ; mais l'intelligence, la littérature, l'art, restaient absents de cet *intercourse* d'importation et d'exportation. Aujourd'hui, le progrès est venu ; aujourd'hui, les colonies veulent être littéraires. Il leur faut des *Revues* ; il leur faut de l'esprit. — Paris a de tout, Paris vend de tout ; métropole, vends-nous de l'esprit, s'il t'en reste de trop, vu ta consommation personnelle. Que fait-on? L'on charge M. Palis, un grand directeur d'office de publicité, du soin de traiter avec les gens de lettres. — M. Palis lance une circulaire alléchante : il a, dit-il, des clients d'outre-mer qui publient des Revues et qui lui demandent *l'article* articles, comédies, tragédies, drames, proverbes, romans, nouvelles, poésies graves ou légères, tout est bon, tout sera reçu avec reconnaissance, moyen-

nant payement. Mais les auteurs doivent s'engager, par contrat, à ne pas signer ces œuvres, à ne *jamais* les publier; c'est-à-dire à en abandonner, non-seulement la propriété, mais encore l'honneur. Mais qu'ils se rassurent : leurs œuvres, une fois vendues, ne manqueront pas de parrains pour leur donner leur propre nom. Les colonies vont devenir furieusement spirituelles !

L'abondance des matières nous force à remettre les *Théâtres* au prochain numéro.

PUBLICATIONS NOUVELLES

La *Correspondance littéraire* a pris rang parmi nos meilleurs recueils périodiques. La science y dépouille sa sécheresse et sa proxilité ordinaires, les matériaux y sont variés et abondants; on y trouve un bon choix d'actualités; — enfin c'est de l'érudition militante au premier chef.

Outre d'excellents articles critiques, un bulletin bibliographique et un sommaire bien complet des publications nouvelles, chaque numéro consacre quelques pages à une correspondance particulière et à une série de questions et réponses fort utiles aux personnes qui suivent le mouvement littéraire et scientifique de notre temps.

La *Correspondance littéraire* paraît le 5 de chaque mois en un numéro de 48 colonnes in-4° compactes. On s'abonne pour un an au prix de 10 francs, 14, rue des Poitevins.

AVIS.

Ceux de nos abonnés qui ne recevraient pas exactement leurs numéros le 5 et le 20 du mois, sont priés de nous les réclamer par lettre non affranchie.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 31 JANVIER 1857

SOMMAIRE. — Peintre et spéculateur. — Le bonbon-propriétaire. — Ce qu'on devient après la mort. — La navigation aérienne. — Du zouave constitué en culture familiale et patriarcale. — Joseph Prudhomme à l'Académie du Gard. — Neuf périodiques nouveaux, dont un monstre et un qui doit rapporter deux cent mille francs par an. — A propos de la Gazette de Champfleury. — La Ville de Paris, propriétaire de Paris. — De curé de village à capitaine de pompiers. — Le quadrille Desrat. — Marie-Joseph-Émile et les jeunes gens de dix-huit ans. — Conseils aux critiques qui ne détestent pas la reproduction. — Regret d'ophiologiste. — Encore une carte de visite. — Buloz et Bonnomet.

[DU 16 JANVIER.] = Un artiste connu est possesseur d'une recette ingénieuse pour vendre ses tableaux à des prix fort élevés.

Aussitôt la saison des bains arrivée, il se rend à Boulogne ou à Dieppe, y mène grand train et se lie avec tous les Anglais de distinction qu'il peut rencontrer. Il les choisit autant que possible riches et flâneurs, se montre à eux sous l'aspect le plus aimable, leur vante à tout propos Paris, ses mille ressources, et conclut toujours en les engageant à le venir voir quand ils iront visiter la grande ville.

En effet, la première chose que fait l'insulaire ainsi encouragé, c'est d'aller voir le grand peintre qui s'est montré si obligeant à son égard. Celui-ci

est enchanté de la visite ; il redouble d'égards, de prévenances, se met en quatre pour son ami, le pilote lui-même dans le dédale des merveilles parisiennes, l'invite à dîner chez lui, le conduit au théâtre, à la Bourse, partout enfin.

L'Anglais est enchanté ; mais, surpris par-dessus tout du peu d'empressement que l'artiste semble mettre à lui montrer son atelier, il insiste auprès de lui pour voir ses œuvres.

X*** dit que cela n'en vaut pas la peine, qu'il n'y a rien de curieux à voir, qu'il n'a pas une bonne toile sur ses chevalets. Mais plus il semble éluder la chose, plus son Anglais insiste... Enfin il cède, et introduit son ami dans le sanctuaire.

Celui-ci ne sait ce qu'il doit admirer le plus des œuvres du maître ou de sa modestie. Comme il voudrait aussi reconnaître l'hospitalité qu'il a reçue, il avise un tableau qui lui plaît plus que les autres, l'admire beaucoup et déclare qu'il veut l'acheter. V*** le lui envoie le lendemain avec la note ; — c'est 20,000 francs !

Peut-être est-ce un peu cher, mais on ne saurait marchander avec un ami.

= Les étrennes de 1857 ont inauguré un bonbon sérieux, — le bonbon-propriétaire.

Cette friandise est enveloppée d'un petit carré de papier *pelure* sur lequel on peut lire ce qui suit, imprimé à l'encre rouge en caractères microscopiques :

AVIS AUX LOCATAIRES.

MM. les propriétaires parisiens arrêtent :

1° Tout locataire, avant de signer un bail, sera désormais tenu de prouver qu'il n'a ni chien, ni chat, ni piano, ni perroquet, ni enfants, ni serinette et autres ;

2° Il s'engagera à ne pas sortir par les jours de boue, pour ne pas salir l'escalier, et à ne jamais avoir de rhume de cerveau, afin de ne pas incommoder ses voisins en éternuant ;

3° Les querelles étant fréquentes, même dans les ménages les mieux assortis, on n'admettra que les maris n'ayant pas de femme, ou les femmes n'ayant pas de mari ;

4° Il est interdit d'habiter un appartement à plus d'*un* ou d'*une* ; encore MM. les propriétaires se réservent-ils de diminuer ce nombre, pour le cas où on abuserait de leur tolérance. — Ils augmenteront le loyer par compensation ;

5° Afin de mettre un terme aux termes non payés, les loyers se payeront d'avance ;

6° Les portiers resteront spécialement chargés de lire — s'ils savent lire — les journaux et la correspondance des locataires ;

7° Les personnes n'ayant pas le moyen d'acquitter leur terme sont priées d'avoir une maison à elles.

[Du 18 janvier.] = *Ce qu'on devient après la mort*, par Paul Roger. In-8°. — La thèse de M. Paul Roger, — demandons-lui pardon de la comparaison, — nous rappelle un peu, au point de vue naïf toutefois, l'ingénieux procédé de ce charlatan qui, tout en annonçant solennellement l'exhibition *du fruit incestueux de la carpe et du lapin*, se contentait de faire défiler les badauds devant les père et mère de

ce monstre fabuleux, soumis, disait-il, à l'examen momentané de M. de Buffon.

M. Roger est de bonne foi, nous le croyons; mais comment justifie-t-il son titre? Il tourne la question avant même de l'avoir commentée : « Fais le bien, dit-il, sois vertueux, et tu ne demanderas plus ce qu'on devient après la mort. » — Cette maxime est belle ; mais nous croyons qu'elle n'empêchera pas une foule de gens vertueux de s'interroger là-dessus avec quelque inquiétude.

= Nous avons sous les yeux un cahier de 31 pages in-folio lithogr., avec planche, portant pour titre : *Solution complète de la navigation aérienne.*

Voici les dernières lignes de ce *memorandum* :

Voilà le sommaire de la description du Navire Aërien, *auquel il ne manque que* les détails de sa construction, les diverses preuves de ses résultats *promis*, la preuve mathématique de sa Aërostation, — ainsi que la description des instruments, absolument indispensables à la sécurité de la Navigation Aërienne, à *la sécurité des hommes*, qui est telle que lors même, contre toute probabilité, le Navire Aërien tomberait à terre, les hommes, placés au centre et comme au milieu d'un immense matelas élastique, ne doivent éprouver aucune blessure grave. Ainsi l'homme entre, sans imprudence, dans un élément qui lui était préparé dès l'origine et à son insçu.

J. Lassie.

= *Projet de monnaie foncière*, par M. Mazel, in-8°. Imp. Cordier. — Selon l'auteur, les vrais gages de la paix universelle sont dans une monnaie

nouvelle, une famille nouvelle, une culture nouvelle, une écriture nouvelle, un langage nouveau. — Ce n'est guère, on le voit, que le monde à refaire. L'immensité de cette tâche n'a pu faire reculer d'un pas M. Mazel, et c'est vers son entier accomplissement qu'il avoue diriger tous ses efforts.

Mais, comme la pratique du nouveau régime monétaire implique le fonctionnement *de la grande famille agricole* et *le changement des conditions de la culture*, M. Mazel y a pourvu par un labeur mental et des expériences pratiques sur la possibilité de faire converger harmoniquement tous les efforts d'une nombreuse famille consanguine, artificielle ou adoptive tout à la fois, vers le perfectionnement des productions agricoles et industrielles en même temps.

Les moyens qu'emploie M. Mazel pour arriver à ses fins ne sont pas du domaine de la publicité. Il en est de ces moyens comme il en est des lois de toute conception ou gestation animale, c'est le mystère qui préside à leur développement, c'est (pour nous servir de l'expression vulgaire sous laquelle cette vérité se produit), c'est *le fait de laver son linge sale en famille !!* C'est le sanctuaire qui est partout respecté, et qui le sera d'autant mieux, en ce qui concerne l'*œuvre familiale Mazel*, lorsqu'il sera avéré que, du même coup, il aura réconcilié l'aumônier chargé du service de la chapelle de la famille, avec le professeur universitaire qui prendra charge de l'éducation philosophique des enfants de cette famille *famille modèle*, si toutefois la continuation de l'expérience sur une plus large échelle permet à M. Mazel de *superposer* ce nom à celui *de la ferme modèle*, ferme dont la pensée a pour objet le perfectionnement des instruments agricoles, celui des produits et de la race des animaux, plutôt que *la transformation morale* de l'homme.

En voilà de dit plus qu'il n'en fallait pour une création à laquelle le public n'est pas appelé comme il l'a été à la circulation de la monnaie foncière, monnaie qui nous a conduit *fatalement* à la nécessité de la fondation *de la famille modèle*, à titre de complément *de la ferme modèle!*

Cependant il convient d'ajouter à cette première communication qu'un des moyens d'harmonie et d'accord qui viendront porter leur concours au fonctionnement de la famille modèle par l'introduction de la *monnaie de paix*, et par l'exclusion de la monnaie de guerre, un nouveau langage qui aura caractère et puissance d'*universalité en fait de science*, sera celui que parlera, dans peu, cette nouvelle famille.

Sur quel sol fonctionnera-t-elle ? Sur quelle ruche s'abattra cet essaim de nouvelle espèce ? C'est ce que la Providence nous dira.

En attendant, nous avons à publier les termes dans lesquels cette Providence y a pourvu, en ce qui concerne l'acte par lequel cette famille est propriétaire d'un certain nombre d'hectares dans l'empire du Brésil.

Nous avons tenu à donner en entier l'exposé d'un système dont le meilleur commentaire aurait pu obscurcir la clarté et la simplicité. Il nous reste à dire sur qui M. Mazel compte pour peupler cette colonie brésilienne :

Pourquoi les *zouaves de la guerre* ne seraient-ils pas transformés *en zouaves de la paix?* De quoi le Français n'est-il pas capable ? Pourquoi, au moyen d'un solde de congé, quelques milliers de zouaves devenus propriétaires de quelques milliers d'arpents ou hectares, *ne se constitueraient-ils pas avec pères et mères, femmes et enfants, en culture familiale et patriarcale?*

= L'Académie du Gard vient de se livrer, dans la personne d'un de ses membres, M. Charles Rey, à une boutade satirique sur les *Contemplations* de Victor Hugo.

L'Avant-propos contient des généralités susceptibles d'être goûtées par tous ceux qui s'intéressent à *Joseph Prudhomme* et à son école :

En osant combattre par le ridicule et dans le style ironique et familier que permet la satire, le nouveau recueil des *Contemplations* de M. V. Hugo, je n'ai eu garde de méconnaître le respect dû au malheur de l'exil et à d'immenses douleurs paternelles.

J'irai même plus loin, et j'avoue avec bonheur que la plupart des pièces qui lui ont été inspirées par ces deux sentiments ne portent, à mon avis, aucune atteinte à la juste célébrité que lui valurent *les productions de son adolescence et même d'un âge plus mûr.* Mais, certes, il est bien permis de laisser éclater sa douloureuse indignation contre des productions théâtrales qui semblent avoir pour but, et qui ont au moins pour effet inévitable, de relâcher tous les liens sociaux, par le tableau de mœurs dépravées *qui son par malheur du domaine de l'histoire*, mais qu'il faudrait soigneusement écarter de la scène ; leçons de corruption d'autant plus dangereuses, qu'elles sont données par un éminent poëte, jusque-là en possession de la juste admiration publique !...

Ce qui précède, au surplus, n'a rapport qu'à l'immoralité des sujets dramatiques traités par l'auteur ; et, il faut bien l'avouer, il a, à cet égard, de nombreux complices, *et le mal remonte bien avant l'ère moderne.*

Et n'est-il pas permis aussi d'exprimer son indignation en voyant la langue française tendre à se corrompre par des locutions qui la dénaturent et la rendent presque inintelligible ?

O noble et belle langue ! *en possession d'être la langue diplomatique de tous les peuples, devenue même celle de la conversation usuelle des cours et des hautes classes de la société dans tout le monde civilisé ; faut-il te voir prendre les formes d'un jargon barbare qui ne tardera pas à devenir la risée et le mépris de l'étranger !*

Faut-il te voir ramener au style guindé et prétentieux de l'hôtel de Rambouillet dont Molière fit si bien justice, de son temps ! Mais, hélas ! où sont donc nos Molière d'aujourd'hui ? quand on voit ceux qui auraient pu hériter du droit de succession du grand homme, être les premiers à donner l'exemple d'un pareil retour à la *barbarie* !... .

[Du 18 janvier.] = Périodiques nouveaux :

= *La Colombia*, organe des populations Hispano-Américaines. Ce journal rédigé en français et en espagnol, à double colonne, paraîtra à Paris, une fois par semaine. « Notre entreprise, dit M. Pierre de Koster, le fondateur, est de nature à faire époque dans l'histoire. Elle complétera le télégraphe sous-marin qui va bientôt relier les deux continents ; et *semblable à la révolution opérée par la boussole, l'imprimerie et la vapeur*, elle exercera un influence également bienfaisante sur les populations de souche latine qui habitent l'ancien ou le nouveau continent.

Si la profession de foi est naïve, la partie matérielle et financière ne l'est pas moins. Nous en reproduisons les calculs pour l'édification de nos lecteurs :

Le fondateur du Journal propose de l'établir par association.

Le capital de fondation sera de cent actions de mille francs chacune, dont cinquante seulement seront souscrites, les cinquante autres restant la propriété du fondateur.

Aussitôt qu'un nombre suffisant d'adhésions aura été obtenu, le Contrat Social sera rédigé à Paris, où les Actionnaires devront verser le montant de leurs souscriptions au siége social, ou entre les mains du banquier qui sera désigné ultérieurement.

Descendant maintenant à la partie matérielle et financière, les chiffres suivants prouveront l'utilité de l'entreprise. Voici l'évaluation approximative des frais et des recettes.

FRAIS.

Une édition à 4,000 exemplaires par semaine, coûtera tous les frais compris, par an. . . .		55,000

RECETTES.

Sans tomber dans l'exagération, on peut calculer 2,000 abonnés en Europe et autant en Amérique, en tout 4,000 abonnés à 50 fr.	200,000	
Annonces . . . . environ	25,000	
Insertions rétribuées	30,000	255,000
Bénéfice net. . .		200,000

On voit par cet aperçu que chaque actionnaire a la chance très-probable de placer son capital à un Intérêt de 200 p. 0|0.

Si l'on objectait que ces bénéfices ne sauraient être atteints immédiatement, et que dans les deux premières années de son existence, le journal pourrait ne pas balancer ses dépenses, je répondrais que, selon toutes les apparences, les frais pourront se couvrir dès le début, et que les résultats successifs offri-

ront une compensation très-ample à ce temps d'arrêt inséparable de toute entreprise nouvelle.

D'ailleurs le fondateur de cet organe Hispano-Américain ose espérer que, tout en se mettant lui-même le premier sur la brèche, les actionnaires dont il sollicite le concours s'associeront à son œuvre dans des vues plus élevées que celles d'un simple calcul d'intérêt matériel.

D'autre part, même à un point de vue simplement spéculatif, quelle entreprise pourrait être plus utile et moins chanceuse ou plus largement rémunératrice?

= Le *Journal des Propriétaires*. Nous trouvons l'annonce de cette feuille estimable dans une circulaire imprimée des plus piquantes :

Paris, le 185 .

Monsieur,

Tandis que de simples corporations ont souvent un journal qui s'occupe de leurs intérêts, il a paru très-regrettable que la classe, sans contredit la plus importante, n'eût pas un organe qui lui fût tout spécialement dévoué. Pour combler cette lacune, j'ai été encouragé à fonder un journal qui aura pour titre :

LE JOURNAL DES PROPRIÉTAIRES

(MONITEUR DE LA PROPRIÉTÉ)

Ce journal, *entièrement dévoué à la cause de la propriété*, aura pour but de combattre les attaques qui sont souvent dirigées contre elle, bien qu'indirectement.

Il tâchera de rectifier les *exagérations*, les *erreurs*, qu'on paraît prendre plaisir à propager contre les propriétaires, et qui, restées sans réponse, finiraient par s'accréditer.

Il le fera avec beaucoup de *calme*, de *mesure*, de *modération*.

Pour atteindre ce but, dont la haute portée ne saurait échapper à MM. les propriétaires de Paris, il ne sera négligé aucun soin, aucun effort.....

Le *Journal des Propriétaires* paraîtra tous les jeudis.

MM. les abonnés auront la faculté de faire insérer dans le journal, GRATUITEMENT, des annonces de locations ou autres pour une somme ÉGALE AU MONTANT DE LEUR ABONNEMENT.

Le journal contiendra un tableau de la Bourse, indiquant les variations qui auront eu lieu pendant la semaine.

J'ai la conviction, monsieur, que le BUT MORAL et l'UTILITÉ PRATIQUE du *Journal des Propriétaires* seront appréciés par vous.

En vouant tous mes soins à une cause juste, j'espère trouver dans la bienveillance éclairée de MM. les propriétaires de Paris les encouragements dont j'ai besoin pour rendre le journal digne du but qu'il se propose.

Veuillez agréer, monsieur, etc.

L. RAYNAUD.

= Un placard gravé à l'eau-forte nous promet également la prochaine apparition du journal *les Créations humaines*, organe spécial d'une librairie universelle *exploitée* au profit de tout le monde par des actions de *un franc* au capital d'*un milliard*, et fondée par Louis Schaal, élu membre du jury des beaux-arts au salon de 1853. — Bureau central à Paris, capitale du monde civilisé (*sic*).

M. Schaal nous annonce également comme en voie d'exécution un grand ouvrage : « *les Chemins de Dieu*, voyages artistiques, littéraires, scien-

tifiques et industriels sur tous les fleuves du globe terrestre, depuis leur source jusqu'à leur embouchure. »

= On voit que notre bulletin des feuilles nouvelles continue à être, chaque quinzaine, d'une effroyable richesse. Les journaux fourmillent, et l'on se trouve dans la rue exposé à coudoyer à chaque pas un rédacteur en chef. Il manquait cependant à ce feu d'artifice le bouquet que voici. Ruggieri s'appelle ici Léo Lespès, et vient d'annoncer à tout Paris :

« Le plus complet, le plus immense et le meilleur marché des journaux connus !!!

5 francs par an, 1 centime 1/4 par jour à dépenser, Pour les départements, 1 fr. 70 c. en sus pour l'envoi *franco* par la poste, le poids de chaque numéro étant considérable.

Le **JOURNAL MONSTRE**, lectures et courrier des familles, avec 192 colonnes de texte !!!

Gravures inédites, Musique, Modes et Dessins.

Religieux, artistique, scientifique, littéraire, musical, judiciaire, théâtral, agricole, hygiénique, d'économie domestique, de connaissances utiles, de critique et d'enseignements indispensables, demodes, causeries, nouvelles à la main, écho de toutes les nouvelles intéressantes, petit courrier des dames, bulletin des enfants, guide du parfait homme du monde. *Tous les journaux en un seul !...*

Le plus grand format de France !!!

Le premier numéro du *Journal Monstre* porte la date du 15 janvier et contient un ensemble de 192 colonnes de texte in-folio !...

Tous les numéros sont accompagnés de nombreuses gravures représentant les faits mémorables *contenus dans le texte.*

MISSION DU *JOURNAL MONSTRE.*

Il existe chez les libraires des journaux littéraires sur petit format, d'un caractère illustré, d'une rédaction forcément *bornée à des romans* et qui ne satisfont pas un besoin général.

Leur succès est dans le bon marché.

En fondant le *Journal Monstre* à 5 francs par an, tiré sur une étendue de papier gigantesque, on vient donner, pour un prix infime, non-seulement la fleur de toutes les productions d'élite, mais aussi des œuvres inédites d'une *haute moralité* et d'une *incontestable utilité* pour les habitants des petites localités.

S'il y a dans les grands journaux, dans le *Charivari*, dans le *Figaro*, dans les *Revues*, — un travail remarquable, le *Journal Monstre* le reproduit au bénéfice de ses abonnés, grâce à l'immensité de son format, sans nuire à sa rédaction personnelle et sans publier des choses connues, car personne ne peut s'abonner à tous les recueils publics de Paris

Vingt-quatre colonnes sont aux Nouvelles, Anecdotes et Faits-Divers. La *Poste de Paris*, Causerie-Chronique, qui commence le Journal, est une correspondance *spirituelle* qui passe tout d'abord en revue le monde officiel et le monde des salons.

La rédaction est tellement châtiée qu'une jeune personne peut lire le Journal sans aucun danger.

= L'*Ami des Lettres*, revue dont le prospectus n'est pas moins étonnant que le précédent.

Le directeur, M. A. de Campagnolles, parle de la cherté des grandes revues et dit qu'une publication formée dans des proportions moins grandes que la *Revue des Deux-Mondes* et le *Correspondant, mais sur les mêmes modèles*, doit obtenir au moins l'encouragement du public.

En conséquence il promet, moyennant six francs par an, de donner à ses abonnés, chaque mois, un numéro de 32 pages imprimé sur beau papier raisin, — lesquelles **32 pages** contiendront des travaux religieux, philosophiques, historiques et scientifiques, des relations de voyages, de la bibliographie, de la nécrologie, une chronique et quelques anecdotes; — bref, une encyclopédie *comprimée* à l'instar des conserves alimentaires Chollet et Cᵉ.

« Un journal joignant à la modicité du prix la variété des sujets, ayant pour ses lecteurs l'attrait d'une revue savante et l'intérêt de publications moins sérieuses, — observe avec infiniment de raison M. de Campagnolles, nous a semblé une chose à peu près nouvelle, du moins en France. »

Nous le croyons plus encore que le directeur de *l'Ami des Lettres.*

:= *Revue Franco-Slave*, recueil international composé de travaux empruntés aux périodiques russes, polonais, etc., et d'articles originaux français; paraissant à la fin de chaque mois par livraison de 10 à 15 feuilles grand in-8°.

Les fondateurs de la Revue Franco-Slave se

proposent de créer un organe consacré à faire connaître d'une manière permanente et spéciale l'esprit, les mœurs, les tendances des peuples slaves : Russes, Polonais, Tchèques, Slaves de Hongrie, Serbes, Bulgares, etc. ; d'étudier séparément les diverses nationalités dont se compose la grande famille slave, de les comparer entre elles et de leur assigner à chacune en particulier le rang qu'elles méritent.

= Un nouveau journal illustré à dix centimes, *Roger Bontemps*. — Que vient faire ici Roger Bontemps? me direz vous. Demandez-le au fondateur.

= Il vient de paraître à Nantes une *Revue de Bretagne et Vendée* (mensuelle). Son programme nous paraît bon et la liste des travaux qu'elle se propose de publier prouve en faveur du choix de sa rédaction.

= A Marseille, un nouveau journal de théâtres, *l'Alambic*, orné d'affreuses lithographies. « Il se pose, cependant comme le thermomètre de la perfectibilité marseillaise. » La ville de M. Mirès serait alors au dessous de zéro. Nous répugnons à le croire.

= La *Presse des Enfants* de Victor Meunier vient de changer de titre et de rédaction. C'est aujourd'hui la *Presse de la Jeunesse*, journal du jeudi, sous la direction de M. B. Andrieu.

= La *Gazette de Champfleury* en est restée

à son troisième numéro pour des raisons mystérieuses ; car on l'avait tellement criblée de quolibets, — plus ou moins spirituels, — que son succès était désormais incontestable. Il n'est, en ces derniers temps, personne qui n'ait tenu à reprocher à l'auteur des *Excentriques*, une petite faute de français et qui n'ait voulu avoir au moins dormi sur un tome de ses Œuvres. Il y avait dans toutes ces clameurs de quoi faire triompher une demi-douzaine de médiocrités, — et à plus forte raison un paisible observateur qui ne rêvait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Quoi qu'il en soit, Champfleury fut accosté le lendemain de la disparition de son journal par l'un de ses ennemis les plus intimes. On parla naturellement de la Gazette, et celui-ci, qui l'avait décriée tant et plus, ne put s'empêcher de s'écrier avec la noblesse d'un bienfaiteur méconnu :

« Et vous avez pu cesser... après ce que nous avions fait pour vous ! — Ah ! c'est bien mal ! »

[Du 22 janvier.] = *Pourquoi des propriétaires à Paris* ? dédié aux locataires. (Ledoyen.) In-12.

L'auteur, — dont nous regrettons de ne pas connaître le nom, — souhaiterait, dans l'intérêt de tous, qu'un pouvoir central, régulier, immuable, comme la ville de Paris, fût autorisé à remplacer les propriétaires en faisant exproprier tous les im-

meubles existant dans l'intérieur des fortifications.

Ce projet, sur lequel nous ne nous étendrons pas davantage, est développé avec une grande lucidité et une convenance parfaite. Chaque objection est prévue, et le côté pratique de cet important changement y est exposé avec grands détails, ce qui est rare par notre temps de théories.

= *Dernier mot* à M. de Biville, capitaine de la compagnie des sapeurs-pompiers de Neuchâtel-en-Bray, par l'abbé Decorde, avec cette épigraphe tirée de *Cinna* : « Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné. » Dieppe. Imp. Delevoy.

C'est un pasteur qui défend son troupeau. A la suite d'un incendie, quelques pompiers malveillants accusèrent les habitants de Bures (Seine-Inférieure) d'avoir montré peu d'empressement à combattre le fléau. Mais ils avaient compté sans l'abbé Decorde, qui leur réplique *unguibus et rostro* que ses paroissiens ont travaillé comme des nègres, et qu'eux, pompiers, sont arrivés quand tout était fini. — Il y a l'étoffe d'un polémiste dans ce curé de village.

[Du 28 janvier.] = Les critiques qui aiment à voir entourer leur nom de quelque publicité sont priés de rendre compte des ouvrages d'un dramaturge normand, M. Éliacim Jourdain. Cet homme généreux fait imprimer à ses frais tous les articles où il est question de lui.

Un de nos aristarques les plus débonnaires, M. Victor Fournel, vient d'être surpris le dernier par cet ingénieux procédé. Ce n'est pas cependant qu'il ait flatté M. Jourdain ; bien au contraire. Sa critique est à peine dorée d'une petite phrase encourageante. Mais M. Jourdain n'y a pas regardé de si près. Il a bien vite fait tirer à plusieurs milliers d'exemplaires le réquisitoire de *son* critique, et n'a pas manqué de profiter de l'occasion pour annoncer sa Comédie normande, *mystère* en vingt-trois actes, en tête duquel on peut lire cet avis instructif :

« Cet ouvrage, œuvre capitale de l'auteur, a été commencé à Châteauroux, continué dans le Nord et achevé sur les grèves de l'Océan. Eclos en un jour dans la pensée de l'auteur, ce dernier a mis sept ans à l'écrire, *voulant suivre religieusement le précepte que daigna lui donner un jour Béranger :* « Mettez-y le temps. »

= *Le Quadrille*, par G. Desrat, professeur de danse et auteur du *Cotillon*. In-32. — Opuscule instructif. Outre certains détails historiques, nous y voyons des préceptes qu'on ne saurait trop répandre, dans l'intérêt de l'art. — Ainsi, « la tenue du corps doit être pleine de noblesse et de distinction pour les cavaliers ; les dames doivent joindre à ces deux qualités la grâce et la légèreté. »

Par exemple, on reconnaît bien dans M. Desrat

l'un des grands prêtres de Terpsychore lorsqu'il lance ce farouche anathème :

« Un cavalier ne peut se présenter dans le monde s'il ne sait au moins figurer dans un quadrille. Il est permis de nos jours de n'être point danseur, mais la société n'ouvrira jamais ses salons *qu'aux hommes d'une éducation* achevée. »

= Que M. Desrat se garde bien de faire retentir des maximes aussi perverses aux oreilles de M. Marie-Joseph-Emile !

Dans un petit livre qui a eu l'honneur d'être édité par la maison Lecoffre, — *Dix-huit ans au dix-neuvième siècle*, opuscule offert aux jeunes gens, — M. Emile vient de faire une peinture effrayante des maux qui attendent les jeunes gens qui vont *au bal, au théâtre et ailleurs*.

Nous ne savons pas précisément quelle portée précise doit avoir cet *ailleurs* ; mais nous prendrons sur nous d'affirmer qu'un jeune homme de dix-huit ans peut aller au théâtre, au bal ; qu'il peut même se hasarder à « lire couramment les ouvrages obscènes et dégoûtants de nos impies romanciers, » (pauvres romanciers !) sans mourir de la poitrine deux ans plus tard et ressembler en rien au sombre tableau que nous esquisse la plume trop facile de M. Marie-Joseph-Emile.

Il n'avait que dix-huit ans; un feu dévorant lui brûlait les entrailles au milieu des douleurs les plus

vives, les plus aiguës (quel peut être ce feu dévorant? l'auteur en fait un mystère) ; ses yeux, à demi clos et retirés au fond de leur orbite, jetaient parfois avec langueur quelques regards tristes et égarés; un cercle jaunâtre, sanguinolent et noir, gardait l'entrée de ses yeux coupables ; un front soucieux, où la volupté, la jalousie et la tristesse avaient déjà tracé leurs profonds sillons; des joues hâves et creuses qu'avaient abandonnées les couleurs vives du jeune âge et les joies si douces d'un cœur pur et content; des lèvres destinées aux sourires de la famille, flétries maintenant et décolorées; de longues mains sèches et effilées; une voix rauque, caverneuse et oppressée; une tenue sombre, triste, incertaine; le dos voûté et les jarrets pliants : tel était le triste et touchant spectacle qu'offrait cet infortuné jeune homme presque à l'âge encore de dix-huit ans. A son aspect, à son approche, comme dit Lamennais, on aurait cru entendre les pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever un cadavre.

[Du 29 janvier.] = M. Duméril, qui s'est démis récemment de ses fonctions de professeur au Jardin des Plantes, est un ophiologiste enragé. — Comme on parlait devant lui de certains pays de l'Amérique du Sud où les serpents étaient fort à craindre, il se redressa subitement et s'écria sur un ton d'amer regret : « Ah! oui, les serpents. Parlons-en! Il n'y en a plus... on les tue tous. »

= Encore une carte de visite non moins fantastique et non moins véritable que celles du numéro précédent :

COSSON-LALANDE

Ancien élève du Lycée de Bourges.

= Un poëte vient de nous initier avec assez d'esprit à ses mécomptes littéraires. Nous voulons parler des *Stances à M. Buloz*, qui courent en ce moment sous le nom d'Albonnus-Bonnomet. L'auteur, c'est lui-même qui le confesse, eut un jour la bonhomie d'aller présenter un manuscrit à la *Revue des Deux-Mondes* :

Vieux jeune homme à démarches folles,
Invoquant Plutarque et Patin,
Le premier décembre au matin,
Il descendit de Batignolles...

Au fond du rustique bureau
Que chauffait sans doute sa lettre,
Il vous vit, il put vous remettre
Ses vers, son nom, son numéro...

Il sortit, laissant son poeme;
Et répéta plus d'une fois :
« Mon Dieu! ce directeur, je crois,
« N'a qu'un faux air de Polyphéme. »

Dix jours après, son manuscrit
Lui fut rendu, sur votre signe....

Assez cavalièrement, à ce qu'il paraît, car M. Bonnomet ajoute :

Les appels de votre Chronique
A l'obscur et sobre écrivain
Semblent trop le langage vain
D'une coterie ironique.

Ah! je m'étonne qu'un recueil
Qu'enrichissent d'illustres plumes
Aux naïfs chercheurs d'amertumes
Dresse un phare sur un écueil.

Puisque d'une élite française
Vous êtes le représentant,
Soyez superbe... Offrez pourtant
A vos victimes une chaise.

Lorsque dans votre cabinet,
Le chapeau bas, on se hasarde,
Otez, sous peine de nasarde,
Grec ou chinois, votre bonnet.

= La science a, comme on l'a vu pour M. Duméril, ses heures de grande naïveté.

C'est ainsi que le docteur Lass... disait dans une conversation sur l'état mental de Verger :

— Il ne peut être fou. D'abord, ce serait la honte des véritables aliénés....

= *Les Olympiennes*, par M. Olympe Benazet

(in-12, imp. à Montauban). *Il n'est pas de rose sans épine :* telle est l'épigraphe que l'auteur a choisie. Pourquoi? Sa brochure se compose de sixains, de huitains, etc., etc., aux dames de Clairac, d'Albi, de Bordeaux, de Gaillac, Puylaurens et autres lieux. Les dames sont des roses, sans doute; mais l'auteur a trouvé des épines aussi sur sa route. Ces épines, c'est probablement *faute d'argent*, comme disaient nos vieux poëtes; et c'est à sa position de fortune que nous devons les panégyriques du marquis de Pérignon, de M. de Salvandy, le *Mécène des Français* et celui du sous-préfet de Lectoure. Nous citerons ce dernier morceau comme un modèle de placet pour les poëtes affamés :

Administrateur plein de zèle,
En qui les heureux Lectourois
Trouvent le soutien de leurs droits,
Et les magistrats leur modèle,
Puissant ami du beau, considère les traits,
La grâce, la mise élégante
De nos dames à qui tu plais;
Et si tu chéris leurs attraits,
Protége Olympe qui les chante.
Le Dieu qui te fit naître et qui veut ton bonheur.
Mit, pour l'utilité commune,
Dans ta tête l'esprit, dans ton âme l'honneur,
Et dans ta maison la fortune.

THÉATRES

—

Opéra-Comique. — *Psyché*, par MM. Barbier et Carré. — Musique d'Ambroise Thomas. — C'est l'Ane d'or d'Apulée, assez mal traduit ; sans intérêt, espèce de parodie de l'antique qui n'a ni poésie ni gaieté. — Ambroise Thomas a brodé sur cette trame vulgaire les arabesques d'une musique charmante, trop délicate pour obtenir jamais le succès populaire. — Mlle Lefebvre est assez maigre pour représenter une Ame (ψυχή). Mme Ugalde a chanté avec sa plus belle voix des plus beaux jours.

Théâtre-Français. — Reprise de *Turcaret*, pour l'édification des traitants d'aujourd'hui. — Reprise de *Lady Tartuffe*. Mme Plessy minaude trois actes, et joue les autres en femme amoureuse. Pour elle, grand succès. — Mais le Théâtre-Français reprend trop, et ne prend pas assez.

Porte-Saint-Martin. — La *Belle Gabrielle*, de M. A. Maquet. Dix tableaux de passion et d'aventures. La Belle Gabrielle n'est pas tout à fait celle de la chanson ; mais elle n'en est pas moins touchante. — Le rôle d'Espérance, officier de fortune, fils de l'amour et du hasard, est un des plus sympathiques qui soient au théâtre. — Mlle Page a été belle et a changé sept fois de robe. Pouvait-on lui demander plus ? Elle a donné davantage !

Ceux de nos abonnés qui ne recevront pas exactement leur numéro les 15 et 20 de chaque mois, sont priés de nous le réclamer dans la quinzaine, par lettre non affranchie. — Passé ce terme, les réclamations ne sont pas accueillies.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 16 FÉVRIER 1857

SOMMAIRE. — Épisode du jour des Rois. — Les vins vieux d'un ancien pair de France. — Opinion de M. Nettement sur le commerce considéré dans ses rapports avec la politique. — Encore une douzaine de périodiques nouveaux. — Fécondité de MM. Boulé, Dubuisson et Ce. — L'opinion de la *Revue Ibérique*. — Le *Panthéon* Pichot. — Gaillardises de *l'Ane savant*. — *Le Mistral* et *le Philosophe*. — Œuvres poétiques d'un maçon de la Creuse. Analyse raisonnée de son opéra de *Richard, duc de Normandie*. — Premier cri de M. Villaine. — Projet de cavalcade. — Un Van-Dick de 700,000 francs. — Aperçu économique sur le passage des Panoramas. — A quoi tient la vie d'une héroïne poitrinaire.

[DU 1er FÉVRIER.] = M. T*** G***, l'éminent critique, habite ou plutôt habitait un appartement situé rue Grange-Batelière. Il y avait fête chez lui ce dernier jour des Rois. La cérémonie s'était prolongée assez avant dans la nuit, et un chœur magnifiquement nourri ébranlait les vitres toutes les fois que l'on acclamait le traditionnel : *le roi boit !*

Or, le propriétaire de l'immeuble précité avait une jeune femme fort nerveuse que ces joyeuses clameurs n'amusaient, on le conçoit de reste, que fort médiocrement. L'heure avançait, et de minute en minute son irritation progressait si bien qu'à la fin elle eut de véritables attaques de nerfs.

Son époux s'émeut ; il endosse sa robe de cham-

bre et descend chez le concierge pour lui donner l'ordre d'aller prier ces messieurs de modérer un peu l'expression de leur enthousiasme constitutionnel.

Le concierge exécute sa mission; mais, dès son entrée, les convives poussent un hourra frénétique. On devinait bien le motif de la visite; mais on voulut l'entendre, et la conclusion de son discours fut un : LE ROI BOIT ! des plus accentués, suivi de plusieurs autres qui l'accompagnèrent jusque dans sa loge, où il s'enfuit précipitamment pour cacher sa honte et son insuccès.

Le malheureux propriétaire, forcé de patienter, attend quelque temps; mais enfin, le tumulte augmentant toujours, il remet une seconde fois sa robe de chambre et redescend son escalier pour tenter une nouvelle ambassade.

Le portier, qui ne dormait pas, fait d'abord la sourde oreille, et le laisse quelque temps se morfondre et frapper au carreau de la loge sans daigner sortir du lit. Puis enfin, ne pouvant plus feindre un sommeil impossible, il ne se décide à parlementer que pour déclarer énergiquement qu'il n'affrontera pas une seconde fois la terrible réunion.

Désespéré, le malheureux propriétaire remontait mélancoliquement l'escalier, lorsque tout à coup il se voit en pleine lumière. — Une porte venait de s'ouvrir, et cette porte était celle du critique qui

reconduisait lui-même ses amis, une lampe à la main.

Pour comble de malheur, un des convives avise et reconnaît ce personnage bizarrement vêtu, en robe de chambre, les jambes nues et un bonnet de coton sur le chef : — C'est le propriétaire ! s'écrie-t-il.

Ce mot court de bouche en bouche et produit un effet magique. Tout le monde forme la haie contre le mur et un chœur surhumain, infernal, bisse en sourdine, sur l'air du *Solitaire*, ce refrain de circonstance :

Chut !
C'est le propriétaire
Qui sait tout,
Qui voit tout,
Entend tout,
Est partout.

Le malheureux, pâle, terrifié, les yeux hagards, se tordait, courbé en deux sur la rampe, sans laquelle il se serait infailliblement précipité dans l'espace...

M. T*** G*** a reçu congé par huissier.

[Du 3 février.] = Peut-être nos lecteurs ont-ils gardé souvenir du curieux *Mémoire* que le marquis de Calvimont Saint-Martial fit, à la fin de l'année 1855, contre les parents qui provoquaient son interdiction.

Nous retrouvons aujourd'hui le nom de Calvimont dans une liasse de circulaires que leur date

récente et la singularité de leur contenu nous permettent d'analyser.

C'est M. le comte de Calvimont, ancien pair de France, et sa situation financière qui sont cette fois en jeu. « Sa ruine serait entièrement consommée s'il ne restait pas des ressources pour en réparer le désastre. » Ces ressources consistent dans de grandes réserves de vin, dont le placement nous est complaisamment indiqué...

1° Par deux avis datés du 26 janvier 1857, émanant d'une commission officieuse, chargée de patronner la liquidation de M. de Calvimont et parmi les membres de laquelle nous distinguons les noms du colonel Mac Sheehy, de MM. Lubis et Dupuy, directeur de la *Guyenne*. Quelques lignes d'extrait en expliqueront le contenu mieux que nous ne saurions le faire.

Messieurs,

Nous croyons devoir vous faire parvenir d'une manière plus sûre, c'est-à-dire, sans enveloppe, quoique après un laps de temps assez long, l'avis que la Commission formée pour patronner la liquidation de M. de Calvimont craint que vous n'ayez pas reçu exactement lors de son premier envoi, parce qu'il vous fut adressé sous bande, et que la poste ne se montre pas toujours très-fidèle dans la transmission de cette sorte de dépêches.

La souscription de soixante francs, objet de la note ci-jointe et du Bon qui l'accompagne, est compatible avec toutes les situations et tous les dévouements. Elle fournira à nos amis l'occasion de rendre à M. de Calvimont un service important, sans faire

un déboursé onéreux, car la caisse de vin qu'on recevra est d'une valeur supérieure à cette somme.

Le montant de la souscription est destiné à couvrir, au moins en partie, comme vous le verrez dans l'avis et dans la lettre ci-jointe adressée le 24 décembre 1854 aux rédacteurs de la presse de droite et de la presse religieuse, et sur laquelle nous appelons votre bienveillante attention, les frais de placement des grandes réserves de vin de M. de Calvimont. Leur écoulement lui permettra d'acquitter ses dettes et de réparer les ruines d'une grande fortune dont il a fait un noble usage...

L'intérêt naturel qui s'attache au dévouement et à la position de M. de Calvimont ; l'urgence d'un concours qui, tout restreint qu'il est, sera pour lui d'un prix estimable, puisqu'il lui fournira les premiers moyens d'utiliser, par un placement partiel et considérable, les nombreuses récoltes accumulées dans ses celliers, en attendant ceux qui lui viendront d'ailleurs ; enfin, les marques réitérées d'une constante sympathie, expliquent l'insistance de nos démarches qui trouveront encore leur meilleure excuse dans le cœur de ceux auxquels nous nous adressons...

2° Par une lettre plus explicite de M. de Calvimont lui-même.

C'est, monsieur, avec l'autorisation des signataires de la lettre qui précède, que je vous demande la permission d'ajouter ici quelques mots....

La longueur de mes épreuves et la dignité même des amis qui s'efforcent depuis longtemps d'y mettre un terme, me décident à une démarche que l'urgence des circonstances pourrait, au besoin, excuser. Je viens vous prier de me permettre, si dans les quinze jours qui suivront la réception du présent avis et du Bon de souscription qui l'accompagne, votre réponse, ou ce même Bon signé de vous, ne

m'étaient pas parvenus, de considérer dès lors votre silence *comme une adhésion tacite*. Je sais combien, à cette époque de l'année, chacun a de devoirs de famille ou d'affaires qui peuvent mettre obstacle à l'expression d'une bienveillance à laquelle le temps manque pour se traduire en acte.

J'espère donc que vous ne verrez dans cette démarche qu'une nouvelle preuve de ma confiance dans cet intérêt dont j'ai déjà reçu des marques si touchantes, et que vous consentirez à seconder aujourd'hui une mesure dont ma Commission n'hésite pas à faire pour moi une question de salut.

Sauf avis contraire, je me croirai donc suffisamment autorisé à user de la liberté que je viens de vous demander, et je vous ferai expédier une caisse de vin, du prix le plus modéré que porte le n° 6 du tableau qui figure sur le Bon de souscription; c'est-à-dire une caisse de dix-sept bouteilles de vin, neuf de rouge et huit de blanc, tous deux de 1841. Il suffira, au reçu de la caisse, de m'envoyer l'indication du jour où il vous conviendrait qu'on fît toucher les soixante francs qui en sont le prix. Vous restez parfaitement maître de fixer ce jour à votre gré...

Veuillez agréer, monsieur, l'expression respectueuse de mes sentiments aussi distingués que dévoués.

Le Comte de Calvimont,
Ancien pair de France.

3° Par un bon de souscription de 60 francs pour douze bouteilles de vin vieux des vignobles de M. le comte Louis de Calvimont.

4° Par une brochure verte intitulée : *A nos amis* (imp. Bailly). C'est la reproduction d'un ancien article de M. Alfred Nettement sur la situation qui doit imposer aux propriétaires des meilleurs crus la

nécessité de vendre eux-mêmes leurs produits, sur l'excellence des vins de M. de Calvimont, *agréables et flatteurs au goût et à l'odorat*, et enfin sur... sur le commerce considéré dans ses rapports avec la politique. Nous ne pouvons résister au désir de donner cette dernière partie des conclusions du spirituel écrivain :

Après avoir répété ce que disent les connaisseurs sur ces excellents vins, pourquoi n'ajouterions-nous pas un de ces mots qui vont au cœur de nos amis, et qui sont plus de notre compétence que les dissertations sur les crus? Nous savons bien qu'en matière d'achat et de vente, les opinions politiques ne sont pas tout, mais nous sommes de ceux qui pensent qu'elles doivent être acceptées pour quelque chose : *quand on fait une bonne affaire, mieux vaut la faire avec un ami politique.* On dit que le pavillon couvre la marchandise, c'est-à-dire qu'il la protége. Voilà qui est bien, surtout dans cette occasion. Le vin que nous recommandons à nos amis sort des caves d'un homme dont la bourse fut largement ouverte aux infortunes espagnoles, et qui leur donna son temps, sa santé, comme sa bourse; car, pour se vouer à cette œuvre, il a renoncé, pendant toute sa durée, à ses affaires, ses habitudes, ses relations, et depuis quelques années il a déposé une plume qui avait fait ses preuves dans la littérature comme dans la politique. Après avoir montré antérieurement son dévouement aux infortunes vendéennes, en qualité de commissaire de la *Société de bienfaisance* fondée à Paris en 1832, il est devenu à Bordeaux le promoteur infatigable de cette croisade de charité internationale ; il a lutté corps à corps contre des difficultés insurmontables, il a fait l'impossible; la *Guienne* a écrit quelque part *qu'il avait fait des miracles :* conduite

généreuse, honorable abnégation qui a été appréciée par les premiers et les plus illustres de nos amis...

A. N.

[Du 9 février] = Périodiques nouveaux :

= Le *Courrier de Paris,* paraissant le jeudi et le dimanche, en un numéro de douze colonnes, dont trois d'annonces. Le spécimen que nous avons sous les yeux est occupé en entier par deux chroniques signées Paul d'Ivoy et Amédée Rolland.

= *Les Chroniqueurs parisiens*, paraissant le jeudi et le dimanche. Veut réunir en un seul cadre toutes les Revues parisiennes qui se publient dans les grands journaux. Sans rien offrir de bien neuf, ce bilan de l'esprit de chaque semaine pourra présenter son côté piquant.

= D'une nature presque identique, ces deux journaux sortent cependant de la même officine. C'est au n° 5 de la rue Coq-Héron, chez MM. Boulé et Dubuisson, qu'apparaissent presque tous les journaux dont nous enregistrons la naissance.

M. Boulé peut s'intituler à bon droit éditeur de journaux. Il les sème comme on plante les jeunes pins, sur les terrains les plus rocailleux, les plus arides, avec une prestesse inimaginable. Sans se laisser éblouir par une apparente prodigalité, certains calculateurs veulent voir sur toutes ces feuilles nouvelles, le tracé d'un édifice gigantesque. Plus prudent dans nos conjectures, nous attendons que

les fondations du monument qui nous est promis soient définitivement assises.

= *Revue Ibérique*, recueil financier, politique, etc., etc., paraissant le 1er et le 15 du mois en un volume de 12 feuilles. — « Le but de cette Revue est de faire connaître à l'Europe le rôle de la Péninsule Ibérique au milieu des événements qui ont changé tant de fois la face de l'Europe, qui la modifient encore aujourd'hui et pourront la modifier dans l'avenir. »

« L'opinion de la Revue est catholique et monarchique... » — D'un autre côté, « la revue ne représente ni un parti ni un homme ; elle désire être le miroir dans lequel se reflétera la Péninsule elle-même. » — Ceci est un cercle vicieux. A moins que l'*opinion* susdite ne se charge d'étamer le susdit *miroir*, nous ne voyons plus trop où elle pourrait se nicher.

= *Panthéon populaire*, journal de Paris et de la banlieue, paraissant le jeudi et le dimanche. Rédacteur en chef : A. Pichot. Bureau et administration : rue de Flandre, 6, à la Villette. Vignette représentant un personnage vêtu à la romaine, appuyé sur les tables de la loi et montrant à l'horizon un Panthéon entouré de nuages.

Nous considérons ce journal comme l'expression la plus complétement curieuse du journalisme *individuel* qui fleurit à notre époque.

En tête, nous lisons en gros caractères :

APPEL A TOUS!

« Venez apporter vos nouvelles ou les actes de vertu populaire, venez au *Panthéon* faire imprimer travail de votre génie; apportez le résultat de votre jeune plume; non-seulement vos œuvres seront imprimées, vous toucherez encore le salaire de vos veilles, si votre création est née viable. Allons, écrivains inconnus, sortez des ténèbres! ici le soleil luit partout. »

En attendant que les écrivains inconnus sortent des ténèbres, la prose de M. A. Pichot s'est vue réduite à faire toute seule les frais de ce premier numéro. C'est sans doute cette solitude qui a causé le ton mélancolique de la préface : « Je sais, dit-il, à quoi je m'expose en prenant la plume; la critique la plus amère va répandre son venin et son fiel sur moi, jeune écrivain; qui sait même si elle ne dira pas : Qu'il fasse des pantoufles plutôt que d'écrire, *comme disait jadis un auteur de renom.* Que m'importent la médisance et l'envie! »

La préface est suivie des *Mémoires* d'un certain capitaine Kretely, d'un roman intitulé *les Proscrits de Bretagne*, d'un article de fantaisie, d'une causerie, d'une Revue des Théâtres, — le tout signé A. Pichot. — En dernier lieu, nous trouvons quelques mots fort louangeurs à l'adresse de M. Preslart, *premier magistrat* de la commune de la Villette, ainsi que de son adjoint, « sans oublier toutefois

ces messieurs du conseil municipal, » et M. Tenaille, le commissaire de police. — Si les autorités de la Villette ne sont pas contentes de M. A. Pichot, elles seront bien difficiles.

Quant à la *Revue théâtrale*, elle sera « sévère, mais juste. » M. Pichot se propose d'y attaquer toutes les pièces qui auraient une tendance un peu leste et qui sortiraient des règles de la morale. « Allons, messieurs, crie-t-il aux auteurs dramatiques, gazez, mais gazez beaucoup, je vous prie... »

Puisque M. Pichot est si fort sur l'article des *mœurs*, nous l'engageons à relire une certaine histoire de petit garçon et de jésuites glissée par lui dans son propre feuilleton.

= *L'Ane savant* devient bien guilleret pour un journal d'éducation. — Nous lui passons encore de donner l'*Enlèvement de Ganymède* dans une série de dessins qu'il déclare « avoir été très-difficiles à choisir parmi les maîtres, parce qu'ils doivent convenir aux mères de famille; » mais il s'abandonne à des détails trop complaisants sur les *bougreries* du moyen âge. (Voir son numéro du 15 janvier.) — Ailleurs, Mme E*** C*** trouve que la mode de décolleter les petites filles dans la maison a pris des proportions immodérées et cite à ce sujet l'anecdote suivante :

« Un petit garçon de cinq ans disait à sa petite sœur : Cache donc tes *nais-nais*. La petite sœur lui répond : Tu montres bien les tiens, toi. — Ma-

demoiselle, lui dit-il aussitôt, il y a une différence, c'est que les tiens pousseront et que les miens ne pousseront pas. Je ne puis que souhaiter aux mères, ajoute Mme C***, de répondre aussi juste à leurs enfants. »

Nous avouons ne pas comprendre.

= La Canebière de Marseille est dotée d'un nouvel ornement. — C'est au n° 10 de cette rue sans pareille que viennent d'être installés les bureaux du *Mistral*, *soufflant pour tout le monde* le 1er et le 15 de chaque mois. L'abonnement est de 25 centimes par mois. Le prix de chaque *souffle* (*souffle* veut dire numéro) pris séparément est de 10 centimes. Pour pousser l'allégorie jusqu'au bout, la rédaction a signé Borée, Aquilon, Tempestas, Sirocco, etc.

= *Le Moniteur scientifique du chimiste et du manufacturier*, mensuel ; *la Contrefaçon*, bi-mensuel ; *le Courrier universel*, hebdomadaire ; *la Réclame*, *locomotive* du commerce et de l'industrie, etc., etc.

= *Le Philosophe*, paraissant le jeudi sous, la direction de MM. Jules Le Sire et Théodore Héronard. — « *Le Philosophe!* Un journal de ce nom, tombant au milieu du matérialisme mercantile et impie de ce siècle, c'est plus qu'un petit événement littéraire, c'est un grand événement social!

« *Le Philosophe*, s'il est bien compris, n'est pas

un journal de plus dans la rue, une voix de plus dans la presse, c'est une étoile au ciel, un rayon au firmament, la lumière dans une nuit sombre!... »

« Il y a une belle place à prendre dans le journalisme, *le Philosophe* peut s'en emparer....

« La société est un jeune arbre qui a souffert, depuis des siècles, de la pluie et des frimas.

« Mais voici que les bois bourgeonnent, les fleurs s'épanouissent au sein d'une luxuriante feuillée; la loi d'amour commence à s'épeler : retranchons les branches inutiles; arrachons les mousses parasites; écrasons les chenilles; marchons le front découvert sous la voûte azurée; ne négligeons pas le labeur; arrosons l'arbre de la science.

« Et ce qui doit être arrivera. »

Après cette magnifique profession de foi, le même *Philosophe* déclare qu'il a fait appel à des amis dévoués dont la phalange compte dans ses rangs les noms *choisis parmi les plus aimés* de la littérature.

Les noms de MM. Léon Richer, G. Abry, E. Brucyre, Dufour, J. Maret-Leriche et E. Bizat, qui figurent sur cette liste de noms *choisis,* déroutent, nous l'avouons, toutes nos connaissances bibliographiques.

A moins que M. E. Bizat ne soit le directeur du *Conseiller des Dames*, feuille vénérable et tranquille, à l'ombre de laquelle nous l'avons plus d'une fois entendu lâcher ces mots fameux : —

Quand on est comme moi depuis trente ans dans le journalisme... (Historique.)

= La musique est assez en honneur à Lille pour qu'elle y ait senti le besoin d'un organe spécial, *le Nord musical* pour la France et la Belgique, paraissant deux fois par mois.

= Faut-il dire encore qu'on ébruite en certains lieux la fondation d'un nouveau journal?

Celui-ci serait le *Journal des Inconnus.*

Vrai ou faux, nous trouvons ce titre assez impertinent, car il donnerait à entendre que ces messieurs sont les seuls à jouir des douceurs de l'obscurité.

Et cependant.....

= L'imprimeur Claye et M. Meyer, professeur suppléant au collége de France, vont faire paraître un *Moniteur général des Cours publics,* en concurrence avec *la Revue des Cours publics,* qui existe déjà depuis plusieurs années.

= [Du 11 février.] *Œuvres poétiques* de Jeannot, maçon. Dijon. Imp. Loireau. In-12. — Rien d'aussi étonnant ne s'est encore produit dans la *Revue anecdotique*, et c'est beaucoup dire. Nous allons essayer d'analyser l'œuvre capitale de Jeannot, — un opéra en trois actes intitulé Mariage de Richard, duc de Normandie, avec la baronne de Sainte-Suzanne. Les personnages sont : Richard, duc de Normandie; le baron de Sainte-Suzanne, sa femme et sa fille; le marquis de Chaumont, la comtesse de Laporte, un maire, un notaire et un évêque.

— La scène se passe au château de La Roche, en Normandie, en 1852.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement décoré.

Scène I. — Les Sainte-Suzanne, père, mère et fille, sont assis à table. « Le baron tient un journal; la baronne mère un éventail; la baronne leur fille et la comtesse de Laporte chantent une hymne de réjouissance *pour se distraire tous dans le salon.* »

Sautons cette cantate patriotique qui compte douze strophes sur l'air des *Girondins*, et arrivons à la. .

Scène II. — Les mêmes, plus le marquis de Chaumont qui entre pour demander en mariage la baronne de Sainte-Suzanne. « Ils se lèvent tous et le reçoivent bien poliment. »

LE MARQUIS DE CHAUMONT.

Messieurs et dames,
Je viens de la part
Du duc de Normandie, qui est plein de charmes
Et de gloire, en portant l'étendart,
Pour vous demander en mariage
Votre fille pour lui.
. . . . . .

Le baron consent, la baronne consent; la jeune fille consent à son tour et répond au marquis :

Dites au duc que je l'attends
Avec impatience,

Et que je l'embrasserai en arrivant
Par préférence

Sortie du Saint-Chaumont. Réflexions de la famille sur cet heureux événement ; ici la comtesse de Laporte place son avis :

Mais voici le projet où mon esprit s'arrête ;
Voilà le plan que Dieu vient de me conseiller
Avec sa troupe céleste
Assise sur mon palier :
Je te guiderai, si tu le préfères,
Vers les hommes sacrés qui jugent les affaires,
Et tu ne peux manquer d'avoir un bon succès.

Scène III. — Entrée du duc de Normandie. Sa fiancée lui saute au cou en prononçant ces paroles naïves :

Recevez, monsieur le duc de Normandie,
Les embrassements,
Pour à-compte
Des agréments
Que nous avons dans ce monde.

Enthousiasme du duc. Mais il faut songer avant tout aux affaires sérieuses. On règle donc les apports financiers des deux époux à la satisfaction générale, et tous les personnages chantent ensemble pendant que la toile tombe :

Allons chercher le notaire.
Le mariage s'accomplira
Avec le maire,
Et le ciel le bénira.

DEUXIÈME ACTE.

Ici le décor est compliqué, car le théâtre représente à droite l'étude d'un notaire, à gauche une salle de mairie, et au fond une chapelle pour la cérémonie religieuse.

Scène I. — Tout le monde est réuni dans l'étude du notaire. On n'attend plus qu'un seul des conjoints; mais, ô triste nouvelle ! apparaît le Saint-Chaumont, un acte de décès à la main :

Le duc de Normandie est mort
D'une maladie grave.

Il dit, et produit du même coup un testament qui l'institue légataire universel; puis il demande à remplacer le défunt comme époux de la jeune Sainte-Suzanne. Celle-ci paraît accepter ce changement avec philosophie, lorsque le duc de Normandie ressuscité arrive le pistolet au poing, et fait saisir par son escorte le traître Saint-Chaumont. Sans paraître ému par l'incident, on se réoccupe aussitôt de terminer le contrat. Les débats sont assez longs, et l'auteur nous montre qu'il s'entend en affaires.

LE BARON DE SAINTE-SUZANNE.

Je donne un million comptant
A ma fille
En billets de banque immédiatement
Pour la marier; dans cette famille;
Mais je veux hypothèque pour la sûreté
De cette somme
Sans difficulté
Que je donne

LE NOTAIRE.

Monsieur le duc, y *consentissez*-vous
A cette demande d'assurance
Faite ici devant vous
Avec prudence?

Scène III. — Arrivée du maire et de son écharpe. Après avoir prononcé les *oui* de rigueur, on se rend à la chapelle.

Scène IV. — Cérémonie religieuse, sonnerie de clairons, fusillade d'honneur et chœur de soldats avinés :

Buvons! chantons : Vive la gloire !
Pour la dernière fois
Versons à boire ;
C'est un illustre emploi.

Le troisième acte est entièrement rempli par les valses, les contredanses et polkas de la noce, et un grand air d'allégresse chanté par la baronne de Sainte-Suzanne et la comtesse de Laporte.

Ainsi se termine cette production fabuleuse et que nous aurions volontiers laissé passer comme une mystification, si d'autres morceaux poétiques ne nous avaient édifié sur la bonne foi de son auteur. Qu'on en juge plutôt par ce seul couplet détaché d'une chanson en l'honneur de ses compatriotes les maçons de la Creuse :

Ils sont bien respectés
Dans leur grand tour de France ;
Jamais sont irrités ;

Toujours pleins de confiance,
Amis des ingénieurs,
D'une grâce vertueuse,
Aussi des conducteurs,
Les maçons de la Creuse.

La complainte de Fualdès n'est à côté de celà qu'un morceau académique.

= *Le Cri du cœur*, poésies. Deux numéros le 1er et le 15 de chaque mois. Par M. Villaine. Le premier cri de M. Villaine est poussé en l'honneur de Mme Miolan-Carvalho :

..... Reçois de mon cœur
Ce pur élan d'amour : ce sera du bonheur.
Soutenu de ton nom, que tu sois mon égide :
Heureux de ton appui, ne serai point aride.

Que de mignardise dans ce *ne serai point !* — A la place de M. Carvalho, nous en serions jaloux. — Puis, c'est un reproche à l'Opéra-Comique, où brilla jadis Mme Miolan :

On affecta pourtant de mettre de côté,
N'écoutant que jaloux et la rivalité,
Celle que le public proclamait la première ;
Je dis on affecta de la laisser derrière.

Derrière a bien aussi son prix. — Heureusement Mme Miolan possède assez de voix pour couvrir celle de son poëte. Le public ne peut y perdre.

[Du 12 février.] = Un office de publicité doit faire, à la fin de ce carnaval, concurrence à la cérémonie du Bœuf-Gras.

Il s'agirait de faire représenter tout le commerce de Paris dans une cavalcade qui aurait plusieurs kilomètres de longueur.

Ce sera fastidieux d'annonces, mais consolant pour cette multitude de badauds qui défilent en rangs serrés sur les boulevards pendant les jours gras.

= On nous annonce la vente prochaine d'un *Saint Jean dans le désert* de Van Dyck, à la modeste mise à prix de sept cent mille francs ! Cette estimation aurait comme toujours été faite par des artistes et des experts fort entendus. Une affiche que nous regrettons de ne pouvoir transcrire, doit annoncer ce bon marché aux amateurs archimillionnaires.

= Toutes ces prétentions exagérées nous ramènent aux préfaces séduisantes des catalogues de vente de tableaux. A les entendre, ce qui se vend aujourd'hui, surpasse toujours ce qu'on a vendu la veille. C'est ainsi qu'à l'occasion de la vente de M. Moret où figure une partie de l'ancienne collection du cardinal Fesch, le rédacteur du catalogue, M. Febvre, dit dans son avant-propos :

« Bien que l'année ait été féconde en ventes de tableaux, chacune d'elles présentait, il faut l'avouer, un caractère distinctif et un goût particulier ; mais aucune cependant ne peut être comparée à celle-ci, qu'on a bien voulu confier à mes soins.

« A la vue d'œuvres aussi capitales que celles

qui la composent, on est pénétré d'un sentiment d'admiration ; l'âme s'élance à la hauteur de ces maîtres de l'art qui interprètent la nature dans son côté le plus majestueux et le plus pittoresque, en grands poëtes et en historiens distingués.

. . . . . .

« Nous terminons en déclarant hautement, à notre grande satisfaction, que nous pouvons attester la véracité des noms ; *c'est une précieuse garantie que nous offrons aux acquéreurs.* »

De pareilles préfaces ont souvent été répétées par les faiseurs de catalogues, moins la dernière phrase toutefoi. Avouons qu'il eût été dommage de ne la pas reproduire.

[Du 15 février.] = Nous trouvons dans un Mémoire de M. P. Marquis, le chocolatier du passage des Panoramas, contre MM. Thayer frères (in-4°, Didot), un exemple frappant des élévations successives qu'a subies le prix des immeubles depuis le commencement de ce siècle.

Le 6 mai 1800, Mme Thayer acquérait, au prix de 195,000 francs, le grand hôtel de Montmorency dont le jardin et les dépendances couvraient un peu plus de 79 ares depuis la rue Saint-Marc jusqu'au boulevard Montmartre.

Sur une partie des terrains de cette propriété, M. Thayer père fit bientôt ouvrir un passage public qui fut immédiatement bordé d'une soixantaine de boutiques. — Du côté des boulevards, s'élevait un

édifice en forme de rotonde servant à l'exhibition des panoramas, d'où le passage tira son nom.

Le 22 mars 1817, deux de ces soixante petites boutiques étaient vendues pour 56,000 francs, un peu moins du quart de la somme précédente.

Enfin, le 19 mai 1838, ces deux mêmes petites boutiques, menaçant presque ruine, passaient de nouveau entre les mains de M. Marquis, propriétaire actuel, pour la bagatelle de 175,000 francs ; — presque ce que Mme Thayer avait déboursé trente ans auparavant.

Nous aurons l'indiscrétion de demander à M. Marquis combien il vendrait sa propriété en l'an de grâce 1857?

= Un phénomène pathologique vient de se produire au rez-de-chaussée d'un grand journal. Ce journal possède un écrivain au style flamboyant, à l'allure byronienne ; ledit écrivain suffit presque à défrayer les colonnes consacrées au roman, et à l'heure qu'il est, on le lit plus que jamais. — Il avait fait choix d'une héroïne courbée par les orages de la vie, fatalement condamnée à mourir à date fixe, traînant partout la mélancolie et en jetant au vent les amertumes de son cœur. C'était immoral ; — du moins la chose a-t-elle été jugée ainsi par des gens raisonnables qui veulent que les héroïnes de roman soient dans la condition de l'adage latin : *Mens sana in corpore sano.* Où irait le monde si l'on y voyait des poitrinaires ! Ces choses-là se

supportent, elles ne s'écrivent pas. « Vous avez presque tué cette intéressante jeune femme, barbare que vous êtes ! Eh bien, vous la ferez revivre, vous nous la rendrez florissante : nous ne voulons rien moins qu'une Alboni. — Arrangez-vous avec le débitant du Racahout des Arabes. »

C'était difficile : un poumon manquait déjà.

Mais Sganarelle a bien changé la place du cœur ! Notre romancier a médité une demi-heure sur sa consigne ; puis, invoquant Esculape, il a opéré bravement son phénomène curatif.

Maintenant le miracle est accompli : un jour peut-être l'héroïne sera t elle dans des condtions si satisfaisantes, qu'on pourra avoir la consolation de dire que « la mère et l'enfant se portent bien. »

THEATRES

—

Comédie-Française. — On a ri à la *Petite Ville*, applaudi à *Turcaret*, bâillé à *Maître Pathelin*. — On attend *la Fiorina !*

Odéon. — Succès charmant avec un galant homme qui est un poète. — M. de Belloy, qui a fait si joliment causer le *Chevalier d'Ai*, a fait parler le Tasse comme eût parlé l'amant d'Éléonore. Le vers libre court et bondit sous cette plume accoutumée à tous les rhythmes. — M. de Belloy, dans son dialogue nerveux ou dans ses strophes alternées, marie mieux que personne le rire et les larmes.

Gymnase. — La *Question d'argent* est la question du jour :

on en parle partout, on applaudit le soir, on juge le matin. Au fond, c'est une comédie de portraits, fine de tons, délicate de nuances; un peu triste, — triste comme l'argent. — Ce n'est ni le souffle de la *Dame aux Camélias*, ni l'entrain et le diable au corps du *Demi-Monde*; — mais c'est une étude très-soignée dans le détail, une sorte de camaïeu dramatique, que les myopes peuvent regarder longtemps et qui leur plaît.

Concert. — Du 14. — Mlle Judith Lion, la lionne, a secoué du feu sur l'ivoire et l'ébène de l'orgue-harmonium.

Pour le 19, on annonce la soirée de Louis Lacombe, un des plus sévères parmi les maîtres de l'art moderne, l'auteur éloquent de l'*Hymne* et de l'*Extase*, des *Larmes* et *Sourires*, de mille choses tendres et grandes, qu'on applaudit et qu'on aime.

AVIS

AUX ANCIENS ABONNÉS DU *CHRONIQUEUR*

La *Revue anecdotique* servira les abonnements contractés pour un an au *Chroniqueur* à la date du :

1er octobre 1856	—	jusqu'au	5 juillet	1858.
1er novembre »	—	»	5 septembre.	»
1er décembre »	—	»	5 novembre.	»
1er janvier 1857	—	»	5 janvier	1859.

Les abonnements contractés pour six mois à la date du :

1er octobre 1856	—	jusqu'au	5 juin	1857.
1er janvier 1857	—	»	5 décembre	»

Quoique les numéros 1 et 2 de la *Revue* ne soient pas mis en vente, ils seront envoyés *franco* aux anciens abonnés du *Chroniqueur* qui tiendraient à compléter leur volume de 1857. En faire la demande à M. le directeur de la *Revue* par lettre affranchie et contenant 60 centimes de timbres-poste.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 28 FÉVRIER 1857

SOMMAIRE. — Fragment d'une correspondance viticole. — M. Médard Hacquart, cultivateur rémois. — Le *Livre sans queue ni tête* et la responsabilité qui pèse sur le concierge de son auteur. — La Cité devenue île gothique. — Terrible riposte d'un capitaine de pompiers. — Un poëme sur le Domino. — Le coup Cayras. — Nouveau moyen de faire fortune. — M. Mirès est devenu critique. — *L'Europe*. — *La Voix des écoles*. — *La Gazette des inconnus* et *Le Gaz*. — Splendeur de la Société de l'Union des Poëtes. — Lettre remarquable de M. Léon Gozlan. — Les *Odes funambulesques* de M. de Banville. — Strophes sur M. Couture. — L'amour a son grammairien. — Comment un grand théâtre peut faire de petites économies. — Mme Colet, journaliste. — Bruits de presse. — Les œuvres du grand Cloetboom.

[Du 16 FÉVRIER.] = Certaines correspondances particulières enfantent des chefs-d'œuvre que la *Revue anecdotique* ne saurait laisser dans l'oubli. Nous reproduisons donc à ce titre la lettre d'un honorable négociant de Bordeaux, en ce moment à Paris et s'occupant, tout comme M. le comte de Calvimont, du placement de ses vins :

« Monsieur,

« Ma sollicitude pour l'écoulement des bons « vins étant toujours aussi profonde que bien sentie, « aussi énergique qu'impétueuse, je vous serai par- « faitement obligé d'informer M. L*** du désir qu'a « son ami M. Fréb.... de m'acheter du vin de Mé- « doc en bouteilles, de celui que je vous ai vendu.

« Mais en homme prudent il veut s'assurer du fait en « consultant M. L*** dont les sympathies, aussi toni- « ques que cordiales, doivent être acquises au bon « médoc. Pardon, monsieur, de la liberté que je « prends, et veuillez agréer à l'avance, avec mes « remerciments, l'assurance de mes sentiments aussi « cordiaux que respectueux.

« A. Ab...

« Paris, le 13 février 1857.

« Hôtel du Globe, rue Croix-des Petits-Champs. »

« Ne négligez pas, dans votre intérêt, de vous mu- « nir de vins vieux, car ils sont très-recherchés. Cet « excellent M. A***, votre ami, je pense, qui est « aussi gracieux que bon dégustateur, m'achètera, « j'ose l'espérer, quelques vins alors qu'il occupera « le poste qu'il attend. Il a dû vous dire que je veux « lui faire goûter de ces bons ceps de Bordeaux, « préparés à l'huile, qui sont si fins, si délicats et « que je veux vous faire aussi apprécier. Je voulais « aussi m'identifier au sellier (*sic*), au palais d'un de « vos collègues, M. Man...; mais mes tentatives sont « restées sans résultat, je ne pus jamais le rencon- « trer. M. P*** que j'ai vu à Versailles et que je « veux conserver quelques années avec de vieux « médoc, m'a promis un ordre ; mais il doit se hâ- « ter, car il a quatre-vingts ans, *et me désolerait* « *beaucoup s'il n'employait pas mes bons offices.*

« Veuillez, je vous prie, monsieur, me recomman- « der à vos amis, toujours au point de vue liquide,

« *mois liquide honorable* ; je n'en fournis pas d'au-
« tre : or, à Paris, on ne se crée des relations que
« par intermédiaire. »

A part quelques noms propres, nous avons reproduit scrupuleusement ce morceau de style épistolaire; nous en mettons dès aujourd'hui l'original à la disposition des incrédules.

= Nous ne savons si M. Hacquard (de Reims) met toute l'élégance de M. Ab... dans la rédaction de ses lettres particulières ; mais il a fait assurément choix du plus mirifique papier à lettres qu'on puisse trouver.

Chaque feuille de ce papier est ornée de deux médaillons fort habilement lithographiés. Sur l'un on lit : *Médard Hacquart, cultivateur à Reims ;* l'autre représente une tête ébouriffée qui doit être le portrait de M. Hacquart. Entre les deux médaillons se trouve un sixain, dû sans doute à l'imagination du même M. Hacquart, et dont chacun pourra saisir l'ingénieuse allégorie :

Manière et moyen de se visiter,
Et à distance de pouvoir converser.
Par la poste, par les chemins de fer
De cette façon, je crois, on peut faire
A distance des visites, des conversations,
Sans qu'on puisse blâmer cette conversion.

[Du 18 février.] = M. V*** est assurément un homme excentrique jusqu'au bout des ongles. Excentrique dans ses allures, dans sa tenue et dans ses produits, il a fait un livre qui s'appelle *le Livre*

sans queue ni tête, et s'est, en l'an de grâce 1855, promené dans la rue, orné d'un chapeau à plumes, et d'une paire de bottes à la Souvaroff, ce qui est encore plus courageux qu'on ne pense.

Il est vrai qu'aujourd'hui *le Livre sans queue ni tête* repose en paix dans les profondeurs des magasins Delahays, — ce Père-Lachaise de la littérature, comme l'appelle M. de Belloy. — Il est encore vrai que le chapeau à plumes a dû rentrer dans son étui en faisant de tristes réflexions sur l'indifférence du peuple français.

Mais V*** n'en a point pour cela mis bas les armes ; il se console en portant une redingote coupée d'une façon romantique et un poignard suspendu en guise de breloque à sa chaîne de montre. En attendant une seconde édition de son roman, il a dû mettre ses talents et son esprit à la disposition d'une administration prosaïque qui a bien de la peine à ne pas le considérer comme un simple employé.

Les fréquents retards de V*** affectent particulièrement M. S***, l'un des chefs naturels, qui ne manque jamais de lui adresser à ce sujet quelques observations.

« Que voulez-vous, monsieur? répond alors V***. Hier encore, j'ai cependant intimé à mon portier l'ordre de m'éveiller à l'heure dite ; mais ce gaillard n'en veut faire qu'à sa tête, il ne juge à propos d'entrer dans ma chambre qu'à onze heures ou midi.

Là-dessus, naïf étonnement de M. S***, qui s'est

toujours levé à la même heure et a bien de la peine à concevoir toutes les irrégularités de la vie de garçon.

Le lendemain, nouveau retard et nouvelles observations, V*** répondant toujours :

« C'est ce diable de portier... Décidément je ne pourrai rien en obtenir. Le coquin est d'une négligence.....! »

Bref, M. S*** en était venu à désespérer de l'exactitude de son subordonné, lorsqu'un beau matin celui-ci se présente à l'heure sonnante. Pouvant à peine en croire ses yeux, il approche et le félicite d'une ponctualité aussi inattendue.

Mais V*** se redresse fièrement et lui lance pour toute réponse.

— Soyez persuadé, Monsieur, que nous ne manquerons pas de transmettre vos compliments à notre concierge. — Nous vous remercions en son nom. . . . . .

. . . . . .

M. S*** a rêvé portier cette nuit-là.

[Du 19 février.] = Nous signalerons, en fait de brochures nouvelles :

Paris tel qu'il doit être, par Stéphane Gachet. (Chez Bance. In-12.) Sous ce titre, l'auteur semble vouloir publier une série d'opuscules. Celui que nous avons sous les yeux est spécialement consacré à l'*île de la Cité*. Comme l'indique son sous-titre, M. Gachet cherche à démontrer que la confi-

guration générale des lieux prouve que quand même l'île de la Cité ne serait pas gothique le moins du monde, elle devrait l'être ; il faut donc faire de la Cité une ville moyen âge. Ce projet ne laisse pas que d'être attrayant, et pourtant son auteur semble désespérer :

« Nos idées, dit-il en effet, nos idées sur l'île de la Cité sont si simples, si raisonnables, se présentent si naturellement à l'esprit, que nous avons différé longtemps de les publier. Nous espérions que quelque architecte, administrateur, artiste, que le premier venu concevrait le même projet que nous, en parlerait, trouverait dès le premier mot de nombreuses sympathies, et le ferait facilement adopter. Nous sommes forcé de reconnaître notre erreur : nous n'avons plus, hélas ! qu'à désespérer de la Cité.

« Mais que le lecteur juge notre projet, ou plutôt qu'il le devine, qu'il le conçoive lui-même.

« Nous sommes sur les quais ou sur un pont, entre le Pont-Neuf et celui de la Concorde. Que voyons-nous?

« A notre gauche, plusieurs palais confondus dans un seul tout : le Louvre et les Tuileries. Longue ligne horizontale.....

« Sur la rive opposée, c'est aussi une longue ligne horizontale.... Devant nous quel contraste ! c'est la forêt qui se dresse, c'est la forêt profonde !

« Ce sont les deux tours de Notre-Dame, massives et aériennes, calmes dans leur audace. La ténébreuse profondeur de leurs longues fenêtres en ogive n'attend pas le soleil pour dessiner énergiquement les faisceaux de colonnettes et les contre-forts. Cette dentelle, ce filigrane de pierre qui les unit, découpe franchement sa svelte colonnade, d'un gris cendré sur le ciel sombre et ardoisé de l'hiver, et d'un gris chaud doré sur le ciel serein des beaux jours. C'est

la Sainte-Chapelle qui lance avec exaltation vers le Dieu des Croisades son architecture rêvée, acérée comme une flèche, resplendissante comme un météore.

« Quelle opposition que ces lignes verticales, ces angles suraigus, avec ce que nous voyons à notre droite et à notre gauche !.....

« Profitons de ce soleil pour regarder le Pont-Neuf. Il détache aisément sa teinte claire sur tout le reste Le dessous des arches fait en fuyant un triangle noir. Entre les arches, les contre-forts anguleux, et, au-dessus des contre-forts, les tourelles. D'un bout à l'autre, les modillons d'un puissant entablement. Mais, lecteur, ce sont des remparts gothiques qui sont là devant nous !..... »

= *Réponse* du capitaine des sapeurs-pompiers de Neufchâtel à l'opuscule de M. le curé de Bures. Notre numéro 1 a déjà mis le lecteur au courant de cette affaire. Ici, M. de Biville dément à son tour l'abbé Decorde avec toute la fougue d'un véritable pompier. Si son adversaire a été quelque peu acerbe dans la discussion, il n'entend pas non plus, lui, rien céder sur ce terrain. Ainsi l'abbé Decorde s'étant vanté, dans sa dernière brochure, de lui servir un plat d'arguments peu facile à digérer, M. de Biville poursuit la comparaison en disant :

Qu'avez-vous à dire maintenant à tout cela, digne émule du grand Vatel ? Il me semble vous voir ceint du tablier de cuisine, et le chef couvert du casque à mèche de rigueur, préparant cette merveilleuse salade de votre invention ; vous ne vous doutiez pas que vous auriez la charge de la mastiquer ; avalez par là-dessus, un plein verre d'huile de ricin, cela aura le double avantage d'en précipiter la digestion,

et de faire évacuer votre bile. Je ne vous suivrai pas plus longtemps dans la voie des personnalités dans laquelle vous m'avez engagé contre mon gré ; votre manteau, d'ailleurs, couvre un caractère que je me fais un devoir de respecter. Adieu, dormez en paix, et dites que vous ne le ferez plus.

= *Le Domino*, c'est le titre d'un poëme par C. Bénédit, auteur de *Chichois*, avec le portrait de l'auteur (imp. à Marseille. In-12). *Chichois* est un poëme et M. Bénédit est un poëte en renom dans le Midi. Il nous apprend, dans son introduction, qu'il va souvent chez Bodoul, — Bodoul est un des cafés de Marseille, — et que, s'y trouvant un jour, il lui échappa, dans une partie de dominos, ce distique sentencieux :

Qui se défait du dé unique
Mériterait des coups de trique.

« Ces deux vers eurent un succès de fou rire. Le lendemain autre faute, et par conséquent autre distique. » Si bien que, finalement, ses amis le supplièrent d'imprimer ses aphorismes ; il se laissa attendrir, et le poëme du *Domino* fut écrit avec une dédicace à Méry. En ouvrant le livre, nous sommes tombé sur le passage suivant :

Passez les six avant les as
Pour éviter le coup Cayras.

Cayras ? qu'est-ce cela ? Il y avait une note, nous avons été la chercher à la fin du volume, et elle nous a paru de nature à être transcrite. Aussi bien on devine ce que peut être un poëme sur le Domino ; la note vaudra mieux :

« Cayras est le nom d'une fort jolie dame des environs de R***. Invitée dans un bal où toutes les personnes de son sexe étaient revêtues d'élégants dominos, celui qu'elle avait choisi pour son déguisement fut trouvé si supérieur aux autres, sous le rapport du goût et de l'originalité, qu'elle obtint les honneurs de la fête nocturne. Or, pour consacrer ce succès, les *jeunes gens* du cercle de l'*Harmonie* convinrent de lui dédier un coup au domino, qui était alors le jeu en vogue. De là date le coup de Cayras; c'est le coup de trente et au-dessus, vulgairement appelé *culotte*. »

= *Le moyen de faire fortune*, par V. Michel (Grenoble, in-18 de 52 pages). Ce livre, chose bizarre! se vend cinq francs chez l'auteur et cinquante centimes chez tous les libraires. D'un autre côté, il faut reconnaître qu'on ne saurait payer trop cher la vue d'un homme qui a 58 moyens de faire fortune. Nous avions d'abord cru à une faute typographique; mais cette même indication se trouve reproduite en deux endroits. Il nous a donc fallu nous rendre à l'évidence; puis nous sommes tombé sur cette phrase terrible et qui nous met bien dans l'embarras : « Toute reproduction, même atomistique, est interdite plus que jamais, et l'auteur se réserve le droit de traduction. » Traduire, nous n'y songions pas; mais reproduire, c'est bien dur de ne pouvoir citer un seul des cinquante-huit moyens dont M. Michel dispose.

L'auteur nous dit que son livre n'a rien de commun avec celui d'un certain Béroalde de Verville, « dont la méthode philosophique est très-compliquée et ne présente pas au premier abord la gravité sobre et la clarté qui siéent si bien à l'enseignement secondaire ; il est parfois difficile de démêler le sens pratique de la leçon du maître, et d'ailleurs son livre est écrit en *vieux français*. » Ceci est un argument sans réplique. Malgré le danger auquel nous nous exposons, nous citerons quelques passages de ce livre d'or :

« 5e *Moyen*. — N'entrez pas dans une administration de l'État, à moins que vous ne soyez bien aise de savoir exactement ce que vous ferez, mangerez, aimerez, boirez et gagnerez, sans compter les avancements marqués, *si vous faites du zèle* depuis le premier jour jusqu'à la fin de votre vie.

« 11e *Moyen*. — Ne vous faites pas journaliste.

« 17e *Moyen*. — Entrez comme commis chez l'épicier voisin : dans quatre ans il vous associera à ses bénéfices. »

[Du 20 février.] = Le bataillon de nos critiques influents vient de recevoir une nouvelle recrue.

A propos de la *Question d'argent*, M. Mirès vient d'adresser, sur un ton semi-paternel, semi-protecteur, quelques remontrances à M. Dumas fils. Paru presque simultanément dans deux grands journaux, ce morceau de critique a produit son

petit effet, et fait courir de plus belle un détestable jeu de mots que nous recueillons en passant. On dit que la nouvelle pièce du Gymnase

Castigat ridendo MIRÈS.

[DU 21 FÉVRIER.] = Périodiques nouveaux :

L'*Europe*, revue universelle, rédigée par l'élite des écrivains européens, paraissant le 25 de chaque mois en un beau volume grand in 8° — « Aujourd'hui que les chemins de fer ont franchi le Rhin, s'écrie l'éternel prospectus que vous savez, aujourd'hui que le télégraphe électrique répand en un instant la même pensée dans toutes les capitales, l'*heure est venue* de fonder un journal universel, qui ralliera *sous le drapeau de l'avenir* les sentiments de tous les peuples en philosophie, en littérature et en beaux-arts.

« Ce sera comme un autre Banquet de Platon, où seront appelés tous les esprits féconds du dix-neuvième siècle épars dans les capitales et réunis pour l'instruction du monde. Ils viendront faire triompher l'art moderne, la science moderne, l'idée moderne, quel que soit leur pays, du nord au midi et du levant au couchant. Au lieu d'une invasion des barbares, *ce sera une invasion des esprits*.

« Nous serons l'histoire de notre temps. La vraie histoire, — l'histoire vraie, — est celle qui s'écrit au jour le jour, sur le vif... Saint-Simon n'est pas seulement le premier chroniqueur, c'est le pre-

mier historien français. *Nous dirons tout comme Saint-Simon...* »

Tudieu! quels gaillards que ces MM. de l'*Europe!* A la place de la librairie Hachette et du général duc de Saint-Simon, nous les poursuivrions immédiatement comme contrefacteurs.

Le comité de rédaction de l'*Europe* est partout, comme le *solitaire :* à Paris, chez le *secrétaire général*, 39, boulevard des Capucines ; à Bruxelles, chez Hetzel ; à Leipsick, chez Weber ; à Londres, chez un anonyme qui est sans doute en train de déménager, car on ne nous donne ni son nom ni son adresse.

Espérons que l'un et l'autre nous arriveront avec le premier numéro de l'*Europe*, qui doit paraître le 25 mars.

= Une autre feuille universelle : la *Voix des Ecoles*, union littéraire, paraissant le samedi. — Direct. : M. E. Deslandes. Bureaux : 5, rue Childebert. — Grand in-folio de vingt-quatre colonnes.

A pour but de créer des relations littéraires entre les étudiants de tous les pays.

« Nous avons donc fondé cette feuille dans la pensée d'en faire un trait d'union intellectuel ; — nous donnons rendez-vous ici à tous les étudiants disséminés par le monde... Ce ne seront plus des critiques de profession que vous lirez, des hommes froids par métier, blasés par habitude, mais des jeunes gens qui viendront vous dire simplement,

sans prétention, ce qu'ils admirent... et ce qu'ils n'admirent pas. Ils verront bien moins que les autres, mais ils sentiront mieux ; ils auront peut-être moins de raison, mais ils auront plus de cœur. »

La *Voix des Ecoles* contient énormément de matières. C'est, après cette profession de foi, dont nous avons cité quelques lignes, un feuilleton dramatique signé X***; un Courrier du quartier latin où l'on ne parle que du boulevard du Temple; un article sur les sonnets de Shakspeare traduits par M. François Hugo ; une légende du temps de Charlemagne; une apothéose du parterre de l'Odéon; une amplification bien étirée sur la préface de *Mademoiselle de Maupin* ; un conte moral où Sainte-Beuve nous fait tout l'effet d'être écorché vif ; trois colonnes sur l'*universalité* future de la langue française ; et enfin, — ce qui devrait, à notre avis, former exclusivement une feuille de cette nature, — trois Courriers qui sont censés nous arriver en droite ligne des universités de Barcelone, de Berlin et de Louvain.

= *Gazette des Inconnus*, paraissant le jeudi. Directeur : Francis de Saint-Lary. — Avec cet avis : « La *Gazette des Inconnus* est spécialement destinée aux débutants littéraires. Adresser les lettres et les manuscrits au directeur, rue de l'Ecole-de-Médecine, 31. »

Ci-joint un extrait du compte rendu théâtral de cette publication pittoresque :

« Variétés. — Les *Lanciers*, vaudeville en un acte, de Cormon et Grangé. — Quadrille ravissant, femmes charmantes, Génetier entre autres. Mlle Nelly a l'air, sous son chapska, du plus charmant polisson. On deviendrait amoureux de ce petit militaire ! Ah ! mais !!... » (*Sic.*)

= *Le Gaz*, journal des consommateurs de Gaz, paraissant trois fois par mois — « S'inspirant, — lui aussi, — de la difficulté de la situation, il vient *arborer le drapeau* de la légalité, et tenter de rétablir dans leur intégrité les droits méconnus par le rappel au respect des conventions stipulées... »

Dans le gaz, bien entendu !

« Sans passion qui l'anime, sans préoccupations ambitieuses, sans autre guide que le sentiment d'un dévouement sans bornes à l'intérêt général, fier de l'honnêteté de son but, bienveillant, mais juste pour tous, il vient froidement analyser la situation et *disséquer* hardiment un état de choses anormal... »

Toujours et plus que jamais dans le gaz.

Mais ce n'est pas tout, et pour jeter quelques fleurs sur son sujet, *le Gaz* se propose d'être... « le chroniqueur des faits et événements divers *arrivés dans le gaz*, tant en France qu'à l'étranger, et dont la connaissance sera susceptible de servir à l'instruction de ses abonnés. »

[Du 24 février.] = Jamais société n'a pris un

développement aussi rapide que la *Société de l'Union des Poëtes*, dont nous avons déjà plus d'une fois eu occasion d'entretenir nos lecteurs.

Voici ce que nous lisons dans son *Bulletin* du mois de février, feuille dont le caractère officiel est fait pour nous inspirer toute confiance :

NOMINATIONS — Dans sa séance du 16 janvier 1857, le Comité a nommé Membres honoraires de *l'Union des Poëtes :*

M. Léon Gozlan, *Président de la Société des Gens de lettres :*

Son Altesse Sérénissime Monseigneur le prince duc de Rohan-Rohan, de Soubise, de Damville, de Ventadour, de Montbason, etc., etc., Grand-Croix, Commandeur et Officier de plusieurs ordres;

Son Excellence Monseigneur le duc Louis de Riario Sforza, général de l'Empire, grand Cordon de plusieurs ordres;

M. de Roman, chambellan et secrétaire de sa Majesté la Reine d'Espagne;

M. de Lassime, avocat à la Cour impériale de Paris;

M. James Populus, avocat, Président de la classe des Belles-Lettres de l'Académie universelle des arts et des manufactures;

M. de Saint-Maurice-Cabany, directeur général de la Société impériale des archivistes de France;

M. F. Picot, membre de l'Institut de France.

ADMISSIONS comme Sociétaires de l'*Union des Poëtes :* Mme BEUTEGEAT de Toulouse; M. J.-B. POURRAT d'Ebureil (Allier); M. Pascal Docroins (Paris).

M. Paul DE LAGRÈZE a reçu le titre de Membre

correspondant pour le département des Basses-Pyrénées.

M. Hyacinthe du Pontavice de Heussey a été nommé Membre du Comité.

Travaux des Sociétaires. — Par M. Adolphe Adelus, dans le Journal de l'Arrondissement de Valognes : 1° *la Naissance du Christ ;* 2° *la Nouvelle Année,* poésies.

Par M. Berthoud, dans la *Ruche parisienne* : *le Flacon d'argent,* nouvelle.

Par M. F. Fertiault, dans le Journal de l'Arrondissement de Valognes : *Suzanne,* nouvelle (*reproduction*).

Par M. le baron Frédéric de Reiffenberg fils, dans le *Figaro* : *Nouvelles à la main ;* — dans le *Mousquetaire*, journal de M. Alexandre Dumas : 1° *l'Esprit de ceux qui n'en ont pas* ; 2° *le Petit Journalisme dans une baignoire ; Bibliographie ;* — Dans le *Tintamarre :* 1° *Les cheveux sur la soupe ;* 2° *Simple Histoire qui n'est pas de M. Scribe ;* — dans le *Journal de la Coulisse théâtrale : Anecdotes dramatiques ;* — dans l'*Impartial du Nord : Où mènent les mauvais chemins*, nouvelle (*reproduction*).

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Président de l'*Union des Poëtes.*

Monsieur le Président,

Je n'ai jamais senti avec autant de tristesse le regret de ne pas être poëte, qu'en recevant ce titre de la rare bienveillance de votre Société.

J'accepte avec reconnaissance la faveur si peu méritée d'être un de vos Membres honoraires ; mais

je ne m'engage à justifier cette distinction que par le soin que je mettrai à lire vos beaux vers et ceux de vos excellents confrères, sans contracter la téméraire obligation de vous faire lire les miens. Cette réciprocité vous entraînerait à regretter une démarche dont l'unanimité me touche autant qu'elle m'enorgueillit.

Agréez, Monsieur le Président, et faites agréer, je vous prie, à vos confrères, l'assurance de ma plus haute considération.

Léon Gozlan.

Rien ne manque plus, on le voit, à l'*Union des Poëtes*. De grands personnages s'honorent d'être admis dans son sein, ses relations extérieures se multiplient autant que les produits de ses membres, enfin les *maréchaux* de notre littérature confessent eux-mêmes leur infériorité dès qu'ils sont mis en présence d'aussi valeureux champions. Nous n'en voulons d'autre preuve que l'amende honorable d'un homme réputé jusqu'ici pour la causticité de son esprit, M. Léon Gozlan.

Que les sociétés, académies et instituts qui subsistent encore y prennent garde, l'*Union des Poëtes* finira par tout absorber. Elle a déjà deux journaux à elle. — N'avons-nous pas vu dans son Bulletin de décembre que « le titre de *Journal officiel de l'Union des Poëtes* a été conféré à l'*Eventail*, *journal de la coulisse théâtrale?* »

[Du 24 février.] = Un marchand de tableaux

dont nous avons bien souvent signalé les manéges infâmes (2e vol., p. 26 et 229) ne monte jamais à l'atelier d'un artiste sans avoir demandé au concierge s'il a payé son terme.

Que le concierge soit d'aventure par trop discret, et notre juif ira jusqu'à risquer une haute gratification de vingt sols.

On devine pourquoi. Quand l'artiste n'a pas encore satisfait son propriétaire, le marchand peut d'autant plus réduire ses offres que son client a besoin d'argent.

[Du 25 février.] = La Fantaisie vient d'exécuter son grand écart. Aujourd'hui, paraissent les *Odes funambulesques* de M. Théodore de Banville.

Destinées à un certain monde, ces Odes, réellement funambulesques, donneraient le vertige au bourgeois imprudent qui essayerait d'en déchiffrer trois lignes. C'est le triomphe des rimes les plus implacables et des plus féroces personnalités. Qu'on s'imagine M. Prudhomme méditant une *balancelle* intitulée : *Si Lymairac devenait fleur*, ou bien la *Villanelle de Buloz*, ou bien *Monselet d'automne*, ou bien encore ces quelques strophes de *Nommons Couture ! occidentale douzième*, composée en l'honneur de la fameuse lettre * que tout le monde connaît.

* Le *Figaro* du 28 janvier 1857 avait inséré une lettre signée Couture où l'on trouvait cette phrase : « J'ai l'amour-propre de me croire le seul artiste véritablement sérieux de notre époque. » — M. Couture la désavoue aujourd'hui.

Puisque, hormis Couture,
  Les professeurs
Qui font de la peinture
  Sont des farceurs;

Puisque, ce dogmatiste
  Mystérieux
Reste le seul artiste
  Bien sérieux;

Puisque, seuls, les gens pingres
  Ont le dessein
D'admirer encore Ingres
  Et son dessin

Puisque tout ce qui cause
  Dit que la croix
Fut offerte sans cause
  A Delacroix;

Puisque toute la Souabe
  Sait que Decamps
N'a jamais vu d'Arabe
  Ni peint de camps;

Puisque même, au Bosphore,
  Chacun saura
Que Fromentin ignore
  Le Sahara;

. . . . . .

Puisque, dans nul ouvrage,
  Rosa Bonheur
Ne rend le labourage
  Avec bonheur;

. . . . . .

Puisque, sans argutie,
  On peut nier
L'exacte minutie
  De Meissonnier;

. . . . . .

Puisqu'il faut les astuces
D'un Esclavon
Pour célébrer *les Russes*
D'Adolphe Yvon;
. . . . . .

Puisque, seul, il s'excepte
Avec grand sens,
Ah! que Couture accepte
Tout notre encens!
. . . . . .

Et il y a encore onze strophes comme cela.

Pour que le tour de force fût complet, il fallait un vrai bibliopole, et M. Poulet Malassis est arrivé avec une impression en deux couleurs, un papier plus que vergé, des caractères spéciaux, des cartouches dessinés par Thérond. Bref, le livre de M. de Banville est un bijou qui, comme tous les objets de haute fantaisie, plaira beaucoup à ceux-ci comme il pourra déplaire à ceux-là, mais qui aura toujours son prix.

= *La Grammaire de l'Amour* que M. A. Vemar, ce pseudonyme saxon cache le nom de Marx, qui n'est guère moins germanique, — que M. Vemar, disons-nous, vient de publier chez Taride, « A l'usage des gens du monde et du demi-monde, » se rattache à la même famille que l'ouvrage précédent.

A la manière dont l'auteur danse sur la corde roide de l'équivoque, nous le déclarons capable de discourir sans effort sur le sujet le plus tenu, le

plus hétérodoxe qui soit au monde. — Amour et Grammaire, ces deux noms hurlent de se trouver ensemble, et néanmoins M. Vemar a su en faire un tout assez drôle de recherche exquise, — dans le sens propre du mot, — et de précieuses subtilités.

La *Grammaire* n'apprendra rien, mais elle se vendra beaucoup.

[Du 27 février.] = Le personnel d'un grand théâtre gémit en ce moment de la cuistrerie de M. D***, — l'un de ses principaux administrateurs.

Ex-directeur de province, M. D*** aurait contracté dans ses campagnes départementales certaines habitudes rétrécies qui répugnent à tout artiste bien élevé.

On l'accuse de remplacer le thé par de l'eau chaude pour économiser les frais de mise en scène. Il aurait même fait plus ; — le cornet de bonbons qu'octroie depuis longtemps le Malade imaginaire à sa petite Louison aurait été supprimé sous prétexte de folle dépense. — Or, ce cornet coûte deux sous.

Nous dénonçons le fait à Molière... et à Ponsard.

= Mme Louise Colet elle-même se laisse entraîner dans le mouvement général.

On parle d'un journal de modes qu'elle publierait sous le patronage de la maison Jaccottet et Cie.

= L'*Europe* compterait au nombre de ses fondateurs Arsène Houssaye et la comtesse de L***, bien connue du faubourg Saint-Honoré.

Nous avons trop bonne opinion de M. Houssaye pour lui attribuer le prospectus dont nous venons de parler.

= Une autre Revue cosmopolite est également en train de se fonder.

= Il y a aussi la réapparition de *Triboulet* et la naissance de l'*Ane rouge* et de *Méphistophélès*, — que nous avouons n'avoir pas encore vus.

[Du 28 février.] = Le prospectus que voici nous arrive de Bruxelles.

Nous en faisons hommage à ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas encore pu apprécier l'esprit facétieux des éditeurs belges.

En souscription : **ŒUVRES PHILOSOPHIQUES, MÉDICALES ET HUMANITAIRES** du docteur Cloetboom, revues, corrigées et augmentées par son neveu Guillaume Cloetboom, officier pensionné de la garde civique de Bruxelles et des faubourgs.

PROSPECTUS.

Promptement et totalement épuisés, quoique tirés à un petit nombre d'exemplaires, les divers ouvrages du grand Cloetboom, qui ont paru successivement sous les pseudonymes de *Ludwig Immersteif, un ancien fabricant de produits chimiques, Kleingorloffenbach de ****, etc., etc., manquent aux principales bibliothèques de l'Europe, et le besoin d'une édition nouvelle, plus correcte, plus commode, et réunissant dans un seul contexte des opuscules aussi volumineux par la quantité d'idées qu'ils contiennent que peu étendus quant au nombre de pages dont ils sont composés, ne se faisant pas généralement sentir en

tous lieux, l'éditeur, pour répondre à cette nécessité de son époque, s'étant adressé au neveu de l'illustre défunt, non-seulement à l'effet d'obtenir l'autorisation indispensable à la réimpression d'ouvrages qui ne sont pas encore tombés dans le domaine public, mais aussi pour donner à son édition nouvelle un degré de perfectibilité relative qui la rendît particulièrement précieuse aux véritables amateurs chez qui la bibliophilie ou l'amour des livres n'est pas une démangeaison légère et supercutanée, mais une passion sérieuse, profonde, durable et solidement inconographiée sur la matière grise des lobes proto-antérieurs du cerveau, a obtenu de celui-ci la permission de remettre au jour les chefs-d'œuvre suivants :

1° Aperçu inconoclastique sur les différents procédés employés dans la fabrication de l'huile de cailloux, et manière de se servir de cette substance métallurgique dans la guérison des affections cutanées du pibus. (Bruxelles. 1832.)

2° Recherches sur les causes de l'inflammation du bomborax chez les femmes adultes, etc. (Bruxelles, J. A. Lelong, 1834.)

3° Que veut l'Europe? Coup d'œil sur la situation actuelle. (Bruxelles, 1848.)

4° Portez armes ! Réponse à la brochure du major Alvin. (Bruxelles, 1850.)

5° Deux dissertations académiques inédites, trouvées dans les papiers du défunt.

La réunion de ces rarissimes et savantes dissertations formera un charmant petit volume in-18, orné de gravures sur acier par les meilleurs artistes de la capitale, et du portrait photographié sur collodion de la cuisinière de l'auteur vue par derrière.

PRIX POUR LES SOUSCRIPTEURS PUBÈRES : FR. 2 50.

Nota. L'ouvrage ne sera tiré qu'à un nombre d'exemplaires inférieur à celui des souscripteurs. Chaque exemplaire portera le nom du destinataire

et la signature autographe (genre Lamartine) de feu Cloetboom, ainsi qu'une citation latine (genre J.-J.); 25 exemplaires seront tirés sur fer-blanc pour les membres de la Société des Bibliophiles de Belgique.

On souscrit chez M. Aug. Decq, à la Librairie polytechnique, rue de la Madeleine, 9, à Bruxelles. Chaque personne qui se présentera pour souscrire est tenue d'en avoir une décente.

LIVRES

La Norwège, par Louis Enault (chez Hachette). — Hier, c'était le désert et la ville sainte; aujourd'hui c'est le Nord et ses glaciales splendeurs. On nous promet la Hongrie pour demain. Mais que de chemin le lecteur ne ferait-il pas sans s'en douter avec cet aimable et spirituel compagnon qui a nom Louis Enault! Il sait voir, il sait rendre, il sait conter. La seule appréhension que puisse éprouver son lecteur est de le voir fatigué le premier.

L'intervention à Naples, par Alfred Franklin (chez Taride) — L'auteur entre pour cette fois dans le vif de la question, après en avoir prudemment reconnu les abords. — Son livre dit et parle comme il convient, sans emphase mais non sans dignité. Aussi mérite-t-il une durée plus longue que la plus longue de nos actualités.

Les Odes funambulesques de M. de Banville sont en vente à la librairie Poulet-Malassis, rue de Buci, 4. Prix : 5 francs.

L'éditeur Gustave Havard publie la troisième édition de l'*Histoire-musée de la République française*, par Augustin Challamel. Cet ouvrage formera deux forts volumes in-8°, qui paraîtront en 72 livraisons à 25 centimes, ou en 12 séries brochées à 1 f. 50. Les premières livraisons et la première série sont en vente.

Paris. — De Soye et Bouchet, Imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 16 MARS 1857

SOMMAIRE. — Dîner de cheval. — Deux enseignes de perruquiers. — *Aspice Pierrot pendu.* — Paul Buessard et son organisation Philodéonique. — La crinoline soutenue par un médecin. — De l'influence du *Mousquetaire* à Castelnaudary. — *Reflets* du comte de Saint-Jean. — Moyen trop peu connu de faire un bon mariage. — *Méphistophélès* et *Triboulet.* — Le *Journal des Contribuables* et la *Réclame.* — Nouvelles de presse. — Ce qui se passe à la *Revue des Cours publics.* — Fait curieux de statistique littéraire. — Hommage rendu à la pudeur de l'éditeur Cherbuliez. — Suite de notre recueil d'annotations populaires. — About, deuxième du nom. — Recherches sur deux anonymes. — Une phrase de cinq pages seulement. — Reproduction d'une lettre de Louis XVI sur la propriété littéraire. — Bons mots de philosophe et de financier.

[DU 4 MARS.] = Il vient de se donner chez Chevet, un banquet dont le menu mérite d'être cité, même à côté de ceux des Millaud, des Rotschild (de Londres) et autres amphitryons millionnaires qui ont fait, depuis un mois, parler de leurs cuisiniers.

Parmi les pièces principales de ce menu on distinguait :

Un potage à la viande de cheval.

Un bouilli de cheval.

Des petits pâtés à la moelle et à la cervelle de cheval.

Un filet de cheval.

Une terrine de cheval.

Le bouilli avait fort bonne mine, les petits pâtés ont été trouvés des plus délicats, et la terrine a enlevé tous les suffrages.

Quant au filet, il était si horriblement beau que Chevet lui-même dût avouer qu'il ne pourrait le distinguer d'avec un véritable filet de bœuf.

Encore une infaillibilité qui s'en va !

Il va sans dire que cette solennité chevaline était présidée par M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Vers la fin du dîner, M. Renaut, directeur de l'École d'Alfort, a fait ressortir en termes fort remarquables tout l'avantage que le cheval aurait désormais à être mangé.

Les charretiers les plus brutaux soigneront leurs bêtes avec les attentions exquises d'un Indien anthropophage.

Voilà un moyen auquel n'avait pas pensé la Société protectrice des animaux.

Des boucheries de viande de cheval sont déjà en plein exercice à Vienne et à Berlin.

[Du 5 mars.] = Signalons encore deux de ces bonnes enseignes de perruquier dont la poésie deviendra bientôt un genre perdu.

A Bayonne, dans une des rues qui aboutissent à la Nive, on peut lire celle-ci :

> Le ciseau d'Atropos fait frémir la nature :
> Le mien, moins rigoureux, embellit la figure.

A Besançon et dans plusieurs villes de la Franche-Comté :

> S'il avait eu les cheveux tondus,
> Absalon n'eût pas été pendu.

= Pendant que nous sommes sur la piste des vieilles choses, consacrons à leur souvenir quelques lignes de plus.

Nous voulons parler des figures grossières et des sentences bizarres que les écoliers tracent d'habitude sur les premières pages de leurs livres.

La plus commune de ces sentences est celle qui apprend en six ou huit vers grotesquement rimés le nom du possesseur et l'appel qu'il fait à votre désintéressement, en cas de perte du dit volume.

Eh bien ! cette sorte de prise de possession est consacrée par une coutume déjà fort ancienne, que des personnages respectables ne dédaignaient pas de pratiquer.

En feuilletant un livre qui remonte au commencement du seizième siècle (Bibliothèque Mazarine, *Statuta synodalia Leodiensia*. Jurisprudence. Nouveau fonds), nous avons pu nous en convaincre en lisant ce qui suit écrit en belles minuscules gothiques sur le premier folio de garde :

> *Qui trouvera che livre perdu*
> *Par négligence, il soit rendu*
> *A bon borgois, Jake le Cokin,*
> *En la paroche de Saint-Poithin ;*
> *Et pour teil ouvre de charité*

Il sera bien rémunéré;
Car il faut bien croer pour certain
Que ce n'est point un vilain.

JAKE LE COKIN.

Une édition gothique des *Fantaisies de mère Sotte*, imprimée en 1516 et faisant également partie de la Bibliothèque Mazarine, porte cet autre avertissement qui ne le cède pas en facétie au premier :

Ce présent livre est à moy Pierre Fucilhe: qui le moy trouvera, le moy rendra ; et payeré le vin, le jour de la Saint-Martin.

PIERRE FUCILHE,
de la paroisse de Bardon.

Ces deux faits nous ont paru assez curieux pour être notés. Ils témoignent d'ailleurs du prix qu'on attachait alors aux livres ; — l'imprimerie avait à peine accompli ses cinquante premières années.

[DU 6 MARS.] = *Œuvres de M. Paul Buessard.* Les Œuvres de M. Buessard ont la valeur d'une véritable encyclopédie. Sa méthode d'enseignement est excellente, à en juger par les faits qu'il prend soin de nous révéler :

« La commission envoyée par le gouvernement de la Grèce pour étudier les méthodes de la France m'a fait savoir que c'était la mienne qui avait été trouvée la meilleure, la plus facile pour la mémoire et la plus claire pour l'intelligence. Une méthode ne se juge que par ses résultats ; professeur depuis vingt ans dans des familles et dans différentes ins-

titutions de garçons et de demoiselles de Paris, où il a formé plus de six mille élèves et où il a refait en peu de temps bien des éducations manquées, M. Paul Buessard ne publie aucun nouveau moyen d'enseignement sans l'avoir éprouvé sur ses élèves; c'est donc une méthode toute pratique ; il prie MM. les instituteurs et les pères de famille de vouloir bien se mettre en relation directe avec lui et de rendre quelques-uns de leurs enfants juges de ses nouveaux moyens d'enseignement.

« En me créant Dieu m'a dit : lutte et souffre ! »

Quant à l'organisation philodéonique, c'est bien autre chose encore, et nous sommes étonné que la principauté de Hohenzollern ne l'ait pas encore mise en pratique. Le but en est excellent : former des hommes de devoir, de principes et d'instruction. Mais pour y arriver, — si on peut y arriver, — il faudrait des moyens moins anodins que les œuvres philodéoniques de M. Buessard. Nous en donnons le résumé à l'usage de ceux qui comprennent :

« *L'organisation philodéonique.* La philodéonie du devoir, des principes, du travail et de l'instruction ; philodéonie des douze sphères du travail établi sur cinq éléments généraux : 1° la règle de conduite philodéonique formant des principes de devoir, de principes, de travail et d'instruction. 2° La philodéonie proprement dite de l'administration et des fêtes avec une salle de fêtes, une bibliothèque, la salle du conseil central et les douze administrations

des douze sphères du travail avec chacune un secrétariat, une chambre de réunion des comités professionnels, une salle de cours et un comptoir d'honneur d'exposition permanente et de vente des œuvres intellectuelles et manuelles couronnées dans la grande fête de chaque mois. 3° Une organisation professionnelle, générale et commune, comme la règle de conduite, aux douze sphères du travail et procurant à l'honnête homme ses quatre buts : travail, publicité gratuite, centres d'écoulement, sols de devoir facile et heureux. 4° Les douze sphères du travail avec chacune son établissement philodéonique spécial et sa mission progressive, organisant chaque profession dans le progrès, le devoir et le bien-être. 5° Les fêtes et intermèdes philodéoniques ; les douze grandes fêtes créant au bien, au beau et au vrai une France olympique ; et les intermèdes philodéoniques propageant par l'attrait des arts les idées de devoir et de bienveillance mutuelle, et procurant aux idées utiles et aux hommes de talent une publicité gratuite recommandée et de chaque jour, tout en rendant les soirées et les fêtes de famille attrayantes et variées.

« *Les* 12 *fêtes philodéoniques.* Le libretto de l'organisation et des vers. — Les trois chants en musique. — Le prélude et la marche triomphale. — La grande danse.

«*Le Poëme philodéonique*, en quatre chants, poëme

de quinze mille vers traitant toutes les grandes questions de devoir, de principes, de travail et de science, et destiné à propager et à faire pénétrer ces idées sous une forme dramatique et attrayante.

« *Le Livre du devoir.*

« *La communication philodéonique sur les douze sphères du travail*, offrant au beau et au bien la triple publicité philodéonique et gratuite, et demandant appui pour les idées et existences utiles en souffrance.

« *Les jeux philodéoniques et la tombola énigmatique* des soirées de famille et de pension, procurant mille connaissances, tout en faisant de la science un jeu, et quoique jeux d'instruction, plus amusants et plus drôles que les jeux insignifiants ordinaires.

« Les Fêtes philodéoniques arrangées par les pensions. »

= Nous ne conseillons pas aux gens délicats de lire la *Défense de la Crinoline* par un médecin de campagne, que vient de publier le libraire Maillet-Schmitz.

Ce praticien se contente d'examiner la mode nouvelle au point de vue de la science, et en tire ces conclusions peu ragoûtantes :

« La crinoline, cher confrère, c'est la providence du malade et celle du médecin ; car, non-seulement elle soustrait aux yeux les misères que vous savez, mais encore elle constitue un appareil solide, sous lequel nous plaçons, tout à notre aise, vésicatoires

petits et grands, sétons de toutes les grosseurs, et cautères ou moxas de toutes les profondeurs. Et, en outre, notez bien ceci : lorsque vous rencontrerez une cliente dont le corps sera loin d'exhaler le musc, comme celui de la dame dont parle Cadet de Vaux, ou de répandre autour d'elle cette atmosphère enivrante qui rendit Henri III amoureux fou de la princesse de Condé, vous transformerez votre cliente en odalisque parfumée, en lui ordonnant la crinoline *ferrée*, sous laquelle vous accrocherez solidement, et bien appliqué à la région des reins, un petit appareil à désinfecter. »

= D'Artagnan fait fureur par ce temps de carnaval. Nous recevons de Castelnaudary (Aude) un opuscule de quatre pages intitulé le *Symbole des Mousquetaires.*

Nous y remarquons deux chansons : la première *sur l'air du Mineur* et la seconde intitulée l'*Amour du Mousquetaire ;* elle commence ainsi :

Gracieuse enfant, forme divine et pure,
Perle rare à l'écrin éternel !
Viens près de moi, que ma voix te murmure
Un doux aveu loyal et solennel.
Si tu voulais du brave mousquetaire
Prendre le cœur, ange compatissant,
Tu cueillerais sur cette pauvre terre
Tout le bonheur qu'on y glane en passant.

Il nous a été impossible de découvrir quel est ce mousquetaire sentimental, mais nous ne désespérons pas d'y arriver.

= La librairie Dentu continue à nous fournir une ample moisson. Aujourd'hui c'est le tour des

Reflets de la lumière, de M. le comte de Saint-Jean. Le comte de Saint-Jean est un littérateur breton ; il a publié un livre, intitulé la *Chapelle de Bethléem*, dans lequel il prétend avoir déjà piqué la curiosité de quelques critiques. Pour cette fois, « la préface, nous dit-on, doit suffire pour indiquer le but de l'auteur. »

Que le lecteur veuille bien la lire, cette préface. Nous le faisons juge de la question.

« Qui de nous, dit-il, n'a considéré les effets de la lumière sur la nature sensible, soit qu'elle irradie l'air et le remplisse de vie, soit qu'elle fasse éclore ou mûrir les fruits et les fleurs, soit qu'elle colore les brillants plumages des oiseaux ou les coquillages à travers la transparence des vagues ? Qui de nous n'a admiré les rayons de l'aurore empourprant les riches vitraux d'une cathédrale, alors que le sol est encore dans l'ombre ; qui n'a suivi ces rayons dormant sur le lac dans les beaux soirs d'été ?

« Ainsi, la lumière éternelle doit illuminer l'âme placée sous sa libre action ; et cette âme, astre pensant de la création, doit à son tour réfléchir et distribuer ces rayons célestes. N'est-elle pas le grand prisme qui décompose la lumière divine ? Tantôt elle la reproduit par des chants inspirés, des poëmes d'architecture, des peintures admirables, des élans d'amour et d'héroïsme ; tantôt elle n'a pour se traduire que de faibles paroles, semblables à celles qui tombent de notre plume. Ah ! puissent-elles, malgré leur peu de valeur, monter jusqu'au Créateur de toutes choses, comme la goutte d'eau remonte aux nuages, ou comme ces légers parfums que la fleur du désert, en renversant sa corolle, répand aux pieds de Dieu ! »

[Du 8 mars.] = En feuilletant l'Almanach Didot, l'un des recueils les plus instructifs de notre temps, nous avons été vivement piqué par l'annonce d'une spécialité artistique que nous ne connaissions pas encore.

« Lachaisnés, peintre en miniature, Palais-Royal, 156. Couleurs pouvant voyager sur mer. *Portraits à l'insu des personnes*. Méthode signalétique à l'usage des agents de la force publique. — Négociations de mariages. Avec le secours de connaissances physiologiques, physiognomoniques, phrénologiques, etc., *l'artiste est à même de donner un conseil afin de faire sûrement un choix sympathique.* »

Chacun pourra retrouver ce programme merveilleux à la page 704 de l'almanach en question.

= M. de Mirecourt est, à ce qu'il paraît, menacé de révélations peu flatteuses par l'un de ses anciens secrétaires.

Rien de contagieux comme la biographie et de dangereux comme un ancien secrétaire.

[Du 9 mars.] = Périodiques nouveaux :

Revue de l'Art chrétien, mensuelle, illustrée. Directeur : l'abbé Jules Corblet. — A pour but de populariser l'archéologie chrétienne, de la rendre palpable et pratique par de nombreux dessins ; de tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui sera écrit, peint, sculpté ou bâti selon les saines tradi-

tions de l'art chrétien. « Tout en professant une vive admiration pour les chefs-d'œuvre du moyen âge, et surtout du dix-huitième siècle, la *Revue* n'aura aucune prétention exclusive pour toute œuvre d'art animée d'un esprit vraiment religieux, quelles qu'en soient la date et la nationalité. »

= *Mephistophélès*. Hebdomadaire. Rédacteur en chef : J. Junca. Vignette représentant un Méphistophélès fort mal gravé, assistant, en compagnie d'un Faust quelconque, au défilé d'une foule hétéroclite.

Le titre est trop satanique pour que le journal le soit beaucoup. C'est une honnête diablerie. — Espérons que ses ongles pousseront avec les prochains numéros.

= La *Chronique rose*, journal de modes. Rédacteur : Mme la vicomtesse de Renneville. Hebdomadaire. — Le numéro spécimen contient une page d'annonces et trois pages d'extraits du *Figaro*.

= *Triboulet*, paraissant le mercredi et le samedi. Vignette de Flameng, représentant un Triboulet tombant à coups de marotte sur une foule qui s'enfuit. — Rédacteur en chef : Altève-Aumont. — C'est l'ancien *Triboulet* de 1856 considérablement augmenté. — Puisse-t-il, au milieu de sa splendeur nouvelle, ne pas perdre la verve des anciens jours !

= *Journal des Contribuables*. Mensuel. Administrateur : Claude Bel. Ce recueil sérieux et impor-

tant en matière d'assurances, de poste, de timbre, d'enregistrement, de patentes et de garde nationale, nous paraît avoir une ambition sans bornes. Il annonce une seconde partie où la rédaction aura ses libres allures et pourra s'occuper de toutes les actualités.

« Tant d'essais sont tentés de nos jours, observe ce brave journal, dans plusieurs branches de l'activité humaine, que le moment paraît singulièrement favorable aux appréciations faites avec discernement et indépendance. »

En attendant ces articles de haute fantaisie, le *Journal des Contribuables* en est réduit à passer en revue, dans sa seconde partie, les différentes contributions sur les chiens, portes et fenêtres, etc.

= Deux organes médicaux : l'*Electricité Médicale;* Rédacteur : le docteur Desparquets, et l'*Art Dentaire*, revues mensuelles.

= Trois feuilles industrielles : l'*Album Impérial*, la *Gazette de la Bourse* et la *Réclame;* hebdomadaires. Le numéro spécimen de celle-ci touche le sublime de l'effronterie :

« La Réclame, cette déesse dispensatrice de la fortune, reine absolue devant laquelle s'inclinent les entreprises les plus vastes, divinité à laquelle nos autocrates financiers doivent leurs millions, *nos plus illustres génies leur gloire*, la grande majorité des négociants et industriels de tout ordre leur fortune et leur prospérité. n'a pourtant jusqu'à ce

pour été accessible qu'au plus petit nombre, par la raison toute simple qu'il fallait la payer au poids de l'or, c'est-à-dire 5 et 6 francs la ligne.

« Il est vrai qu'à ce prix, elle se déguisait à la troisième page de nos grands journaux sous le voile de l'anonyme ; il est vrai que la transparence de ce voile l'a mise au rang du charlatanisme, et qu'aujourd'hui elle est reconnue partout comme une affreuse blague à laquelle nul ne croit, à cause de son déguisement. Et pourtant, la Réclame est, plus que jamais, nous ne dirons pas nécessaire, mais indispensable à tout industriel, commissionnaire, marchand ou producteur de toute nature, mais à une seule condition, c'est qu'elle se produise au grand jour. *Le règne de Loyola est fini ; ce qu'il faut au public, c'est la vérité en face, évidente pour tous.* De même que les vieilles boutiques noires et enfumées de la rue Saint-Denis ont fait place aux magasins les plus riches et les plus élégants, la Réclame et la publicité en général, pour être bonnes et fructueuses, doivent être claires, nettes et sincères ; en un mot, le public veut que le marchand ou le producteur lui dise : Je vous offre tel article, tel produit à tel prix ; venez voir et vous assurer par vous-même.

« Le public ne veut pas de ces articles où un tiers prône telle ou telle maison à 5 francs la ligne ; tout le monde connaît la ficelle et nul n'y croit ; ce qui fait que cette publicité ruineuse ne produit rien.

« Voilà les motifs qui nous ont engagés à proclamer la Réclame en créant cette feuille qui, bien que paraissant tous les jours, distribuée dans tous les cafés et tous les théâtres, avec le programme et de *bonnes productions littéraires*, telles que Romans, Histoires, Chroniques, Anecdotes, Arts, Sciences et Industrie, tirée à plusieurs mille exemplaires, offre par conséquent la plus vaste et la meilleure publicité, et à des conditions de prix telles, que nul n'a encore osé le faire savoir, etc., etc. »

= On annonce encore *Le Rat, grignotage littéraire;* hebdomadaire; — et une grande feuille qui paraîtrait deux fois par semaine, sous la direction du baron Federigotti : — *le Monde artistique.*

= Il vient de se produire un fait sans exemple dans les annales du journalisme.

Depuis quelque temps, la plus complète mésintelligence régnait entre M. Odysse-Barrot et M. Alphonse Gros, qui prétendent chacun avoir des droits exclusifs à la direction, sinon à la propriété de la *Revue des Cours publics.* Or, ces deux messieurs n'ont rien trouvé de mieux que de faire paraître chacun un numéro différent de la seule et même *Revue des Cours publics,* à la date du dimanche 1er mars.

La contestation n'en paraît que plus envenimée et l'abonné se trouve un peu dans la situation de l'âne de Buridan. Pourvu qu'il ne finisse pas par se rejeter du côté du *Moniteur des Cours publics* qui nous

paraît s'être fondé tout exprès pour profiter de la situation.

= Nous lisons dans la Chronique du n° 1 de la *Revue Franco-Slave :*

« On lit peu en France, et si la langue française n'était pas étudiée dans presque tous les pays du monde, les trois quarts des libraires de Paris seraient obligés de fermer boutique. Pour n'en donner qu'un exemple, nous citerons ce que M. Emile Souvestre disait à M. Cherbuliez, l'un des éditeurs les plus intelligents de la capitale :

« D'après des calculs exacts, la ville de Copenhague consommerait autant que les divers départements français du midi pris ensemble ; et de son livre le plus populaire, *un Philosophe sous les toits,* tiré jusqu'alors à douze mille exemplaires, deux mille seulement s'étaient vendus en France, tandis qu'un seul des libraires de Genève en avait écoulé quinze cents exemplaires. »

Cette assertion, fort curieuse d'ailleurs, nous paraîtrait concluante si on pouvait prendre les productions de M. Souvestre pour base sérieuse ; mais M. Souvestre ne résume pas la littérature française, et il jouissait à Genève d'une popularité assez grande pour que son livre y fût fort répandu.

Quant à M. Cherbuliez, nous nous plaisons à le répéter, ce n'est pas seulement l'un des éditeurs les plus intelligents *de la capitale,* mais c'est encore

celui qui apporte dans ses relations le plus de convenances et le plus de haute morale.

En 1855, la *Revue anecdotique* a fait paraître quelques numéros sous son nom ; mais le contenu de ces malheureux numéros lui parut si impur, si gangréné, si abominable, qu'il intima bientôt à son représentant de Paris l'ordre impératif de cesser tout contact avec des folliculaires auxquels lui-même devait au moins la simple politesse d'un avertissement.

A défaut d'autre notification, ceux-ci ont dû se contenter d'ouïr une lecture de ce précieux document. Entre autres phrases superbes, ils n'ont encore pu oublier celle-ci :

« Je ne me soucie point d'avoir l'air de patronner le scandale... Un petit journal qui ne vit que d'anecdotes plus ou moins scandaleuses compromet la réputation d'une maison telle que la nôtre. »

Cet arrêt sans appel restera inscrit en lettres d'or dans les fastes de la *Revue anecdotique*.

[Du 10 mars.] = Pour faire suite aux annotations manuscrites d'un exemplaire de De Maistre que nous avons données en dernier lieu. Celles-ci sont puisées à la même source et prises sur un exemplaire des Œuvres de Lamartine, tome III, édit. de 1834.

A la fin du *Chant du sacre :*

1re Annot. *Décidément Lamartine est un aristo.*

2e Annot. *Mieux vaut être aristo que démocrate et buveur de sang.*

(Même tome, page 360.)

En regard de l'*Ode à Lamartine* où Victor Hugo dit :

« Malheur à qui dira : Ma mère est adultère. »

1re Annot. *Victor Hugo ! pourquoi as-tu conduit à l'adultère la femme de X*** ? Si cette femme a des enfants, crois-tu que leur cœur ne dira pas anathème sur elle ?*

2e Annot. *Qui t'a donné le droit de fouiller dans la vie privée de cet homme de génie ? Si tu ne peux le comprendre, abstiens-toi de médire.*

L. R. 1854.

= Quant aux livres de science, ils sont annotés avec une brutalité sans exemple. Leurs frontispices fourmillent d'offensantes personnalités, presque toutes dirigées contre la personne de l'auteur. Sur le frontispice des *Eléments d'Arithmétique*, par Lionnet, professeur de mathématiques au collége Louis-le-Grand, examinateur à l'Ecole Navale, un candidat évincé a écrit en caractères furibonds :

b..... de cochon qui m'a fait refuser.

Un autre a développé la même pensée en tête des *Eléments de Trigonométrie* de M. Tarnier, docteur ès sciences (1852).

Tous ces examinateurs se donnent un chique *de*

faire des ouvrages à leur guise. Si on ne les apprend pas mot à mot, ils disent que vous êtes des brutes.

C'est-à dire que ces examinateurs ne savent que leur ouvrage. Sortez-les de là, ils sont comme ceux qui ne savent danser que dans leur chambre,... quand ils sont seuls... (Un candidat à Saint-Cyr.)

[Du 11 mars.] = Que l'Université se console ! — Si elle a perdu un premier About, il lui en reste un second assez courageux pour faire marcher de front la culture des lettres et les fonctions délicates de l'enseignement.

M. J.-F.-M. About, peintre et professeur au collége de Vic (Meurthe), vient de faire paraître son *Ducis au presbytère de Roquencourt*, drame historique en trois actes, dédié aux colléges et aux pensionnats :

« Enseigner aux jeunes gens à se présenter sans gêne et à parler avec grâce et facilité, exercer leur mémoire, les familiariser avec les ressources du langage, leur apprendre à saisir et à bien rendre *les infinies délicatesses du sentiment ;* plus encore, élever leur âme, développer leur sensibilité, exciter dans leur cœur une noble émulation pour le bien : tel est surtout, ou tel doit être le but de ces exercices. C'est le seul qui puisse en justifier le succès.

« Malheureusement, ajoute l'auteur, ce théâtre, né d'hier, n'a pas encore de répertoire.... »

C'est là une opinion plus que hasardée, et nous engageons M. About à jeter un coup d'œil sur les origines du Théâtre-Français.

= L'opuscule économique *Pourquoi des propriétaires?* dont nous parlions dernièrement a été partout l'objet d'une polémique fort animée. Aussi s'est-il écoulé assez rapidement pour arriver en peu de temps à une seconde édition.

On fait beaucoup de conjectures sur son auteur, que plusieurs personnes affirment être un ancien saint-simonien, M. Duveyrier.

De l'inviolabilité de la propriété, tel est le titre d'une autre brochure, signée L. A., qui vient de paraître chez Dentu en réponse à celle-là. (Le nom de son auteur est Lazare Augé.)

Voici le début de cette réfutation :

« Il ne saurait paraître étrange, au milieu de la confusion actuelle des idées, caractère de notre époque, à laquelle, probablement, se rattache le désordre moral de la Société *comme un appendice*, de voir apparaître, comme aspiration du bien-être, autre caractère de notre temps, les topiques les plus excentriques au développement de la raison, à laquelle, seule, il appartient d'en donner les conditions. Et comme une conséquence de cette confusion, il ne saurait également paraître étrange, dans l'évolution des intelligences, qui n'aurait, dès lors, plus rien de problématique, de voir une population d'un million de ces intelligences, au maxi-

mum, car toutes s'en mêlent, même la jeunesse *par anticipation d'une maturité sans fruit*, population renfermée dans l'étroite enceinte de quelques kilomètres, prétendre à donner au reste de l'empire les usages qu'elle s'impose, ses habitudes, ses désordres, ses plaisirs, toutes ses élucubrations fantastiques, comme si Paris, centre, il est vrai, de toutes les ramifications qui pendent à lui *comme autant d'annexes galvanisées*, était la France entière; — une population occupée, *à de nombreuses* et honorables exceptions près, de pures questions physiocratiques, dissolvante de tous les sentiments et de toutes tendances nobles; questions, qui pour être résolues, exigent l'emploi de tous les procédés logiques, *adéquats* à cette absorption de toutes autres questions plus relevées; »

Nous profitons de ce point virgule, pour arrêter la transcription de cette seconde phrase qui occupe encore, — à elle seule, — un peu plus de QUATRE PAGES.

= MM. Edmond et Jules de Goncourt publient en ce moment un volume de *Correspondances et Portraits* du siècle dernier. Nous y trouvons, entre autres curieux documents, une lettre où l'intérêt que Louis XVI portait à cette grande question de propriété littéraire qui a tant marché depuis, s'exprime en termes fort justes et fort bien sentis :

Versailles, le 6 septembre 1776.

« J'appelerai Amelot pour l'entretenir sur l'objet de votre lettre y aiant quelque prise dans l'exposé qui vous a esté fait, nous verrons après.

« On ferait bien de s'occuper le plus tôt possible de l'examen des mémoires des libraires tant de Paris que des provinces sur la propriété des ouvrages et sur la durée des privilèges J'ai entretenu de cette ques- plusieurs gens de lettres, et il m'a paru que les corps savants l'ont fort à cœur. Elle intéresse un très-grand nombre de mes sujets qui sont dignes à tous égards de ma protection. Le privilège en librairie, nous l'avons reconnu, est une grâce fondée en justice; pour un auteur elle est le prix de son travail, pour un libraire elle est la garantie de ses avances. Mais la différence du motif doit naturellement régler la différence d'importance du privilège. L'auteur doit avoir le pas; et pourvu que le libraire reçoive un avantage proportionné à ses fraix et un gain légitime, il ne peut avoir à se plaindre. Il faudra régler aussi les formalités à observer pour la réception des libraires et imprimeurs; arrangez cela comme vous le trouverez bon, mais il faudra que l'autre question soit rapportée au conseil. LOUIS. »

[DU 15 MARS.] = Décidément, les financiers sont à l'ordre du jour : banquets, feuilletons, théâtres, tout est plein de leurs grosses personnalités. On va même jusqu'à leur prêter des mots parmi lesquels nous remarquons celui-ci.

C'est un fragment de conversation :

Mondor.—Eh mais ! cher, permettez-moi de vous complimenter. Vous avez le génie des affaires. Encore trois ou quatre millions, et cette petite fortune

est faite...! — (Ironiquement.) L'on pourra même se permettre un titre quelconque, une baronnie.

Turcaret. — Baron! (Avec intention.) Allons donc! c'est bon pour les gens de finance. Mais dans l'industrie!. . on ne peut faire qu'un chevalier.

une réunion où se trouvaient M. le duc de Luynes, si connu par sa magnificence éclairée, et M. Cousin, si connu par ses amours et sa philosophie, ce dernier annonçait qu'il allait publier à ses frais (*sumptibus et auspiciis*) une édition splendide d'Abeilard. Il s'étendait longuement sur le choix des caractères, la beauté du papier, etc. etc. lorsque M. de Luynes l'interrompant :

« Mais vous allez vous ruiner, mon cher philosophe !

— Que voulez-vous, mon cher duc? répond l'autre en se renversant nonchalamment sur son siége, il n'y a plus que deux grands seigneurs en France, *vous* et moi ! »

LIVRES

Six aventures, par Maxime Du Camp. — Du cœur avec de l'esprit : un récit facile et coloré, une fable simple : — tels sont les moindres mérites d'un livre qui se fait relire.

Extrait des rapports du Jury de la dix-huitième classe. — Calligraphie, gravure, cartes à jouer, reliures et registres. Rapporteur, M. Merlin. Imprimerie Impériale. In-12.

Ces rapports, faits avec un soin particulier par M. Merlin, sont des documents fort intéressants pour l'histoire de l'art. Avant de procéder à l'examen des œuvres de chaque exposant, il a fait précéder le jugement de la Commission d'un aperçu historique bien circonstancié : On ne pouvait confier à un juge plus éclairé une mission aussi délicate. — Ajoutons que ce volume est rare, et ne se trouve point dans le commerce.

THÉATRES

—

Comédie-Française. — *Un Vers de Virgile*, vaudeville en *us* que M. Melesville scande sur ses doigts en faisant des fautes de quantité. Peu de style, assez d'intérêt, fable vieillotte, *brûlée* par les acteurs, qui l'ont jouée au galop.

La *Fiorina*, par M. Mario Uchard. — Succès de belles larmes et d'émotion honnête. — Beau début d'un poëte qui est un homme. — On dirait que l'auteur a mis dans sa pièce tout ce qu'il a dans l'âme.

Odéon. — On reprend la *Revanche de Lauzun* : est-ce la revanche de l'Odéon?

France de Simiers, par M. Ferdinand Dugué. — Décidément on reprend l'habitude de s'ennuyer à l'Odéon.

Opéra-Comique. — Reprise de l'*Éclair*, joué avec un merveilleux ensemble par quatre artistes de second ordre qui passeront quelque jour au premier rang. Il est impossible d'avoir un meilleur ordinaire.

Théâtre-Lyrique. — Les *Amours d'Ariel et de Titania*, murmurés par les violons, soupirés par la flûte et chantés par

les ténors, ont réjoui le boulevard du Temple. Le tilt se civilise.

VAUDEVILLE. — Les *Princesses de la rampe*. Pièce invraisemblable et bien écrite; on rit d'un œil, on pleure de l'autre, on applaudit des deux mains; seulement la pièce vient cent ans trop tard.

Et les *Deux Hommes du Nord?* C'est le carnaval et l'hiver sur les planches. On va là pour Mlle Bader, — histoire de rire!

CONCERTS

Seligmann a fait chanter sa basse. Les femmes ont pleuré.

Les élèves de Chevé ont *déchiffré* leurs airs. Leur page de musique ressemble à la table de Pythagore : on cherche une note, on trouve un chiffre; le chiffre se chante; on le chante juste. — Grand succès, mais un peu trop en famille. — Les chœurs ont été fort remarqués.

Nous prions instamment les personnes qui doivent recevoir la *Revue* de nous adresser leurs réclamations, sous enveloppe non affranchie, toutes les fois qu'elles n'auront pas reçu exactement leurs numéros du 5 et du 20 du mois. — Quinze jours après l'apparition de chaque numéro, il ne sera plus fait droit à aucune réclamation.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 31 MARS 1857

SOMMAIRE. — Cinq épigrammes. — Trois brochures sur la comète. — Jean Journet exhumant la harpe des solennités. — Royauté future de la femme. — Dieu, l'homme et la création expliqués par un philosophe nantais. — Un cours public sur les erreurs de toutes les sciences. — Nouveaux journaux parus en province. — Ce qu'il est permis de dire aux agents voyers. — A quoi doivent se réduire les bruits de vente du *Siècle*. — La *Presse* et les annonces. — Les annonces et M. Platel. — Trois mots. — Une nouvelle collection de Mémoires sur l'histoire de France. — Le premier numéro du *Journal-Monstre*. — Exaltation de M. de Mirecourt. — Ce que c'est que la Remise chrétienne, Société de publicité et de bienfaisance combinée avec les intérêts du commerce et de l'industrie. — Le pavé de M. Frizon. — M. Delaage voulant pénétrer jusqu'au cœur de la femme. — Calcul médical. — On demande des femmes à la salle Barthélemy. — Désintéressement du docteur Escallier. — Histoire d'un de ses tableaux.

[DU 16 MARS.] = Séduite par l'exemple de M. Théodore de Banville, la *Revue anecdotique* veut avoir aussi sa période funambulesque. — Elle va sacrifier à la rime et aux célébrités contemporaines dans une série d'épigrammes, — quoique le genre soit devenu bien ingrat depuis les remarquables essais de M. A. de Martonne. — (Voir notre second volume, page 102).

JACQUOT.

De la gloire d'autrui Jacquot dîne et déjeune :
S'il vivait de la sienne, il ferait un long jeûne.

COURBET.

Jadis l'artiste se courbait
Devant le beau dans la peinture.
Hélas! aujourd'hui la Nature
Se courbe vers monsieur Courbet!

CHARLES MONSELET.

Parmi tous ces romans que Charle amoncelait
Monsieur de Cupidon bien à propos figure,
Car on peut se convaincre, en voyant sa figure,
Que Cupidon est bien le fils de Monselet.

VACQUERIE.

Ce poëte hurleur qui croit faire merveille
Lorsque du grand Victor il veut suivre les pas,
N'entend point le bon sens qui lui dit à l'oreille :
« Va, crie, on ne t'écoute pas! »

BIGNAN.

A l'appel des concours Bignan toujours s'élance,
Ainsi qu'un athlète acharné ;
Mais, hélas! un prix manque au rimeur obstiné...
Il n'a pas le prix du silence.

A un prochain numéro la suite de ces épigrammes à nous adressées par un généreux anonyme que nous ne saurions remercier trop.

[Du 17 mars.] = La merveilleuse comète qui nous est annoncée pour le 13 juin a fait surgir quantité de brochures plus ou moins étonnantes.

L'une s'indigne contre le savant d'outre-Rhin qui a osé prédire la fin du monde, et déclare que selon toute probabilité, ce prophète sinistre a été la proie d'un cauchemar causé par une trop grande

consommation de bière et de choucroute. (*La Comète de* 1857, in-8°, imprim. Beaulé.)

L'autre s'écrie sur un ton gaillard :

« Après tout, qu'est-ce que la fin du monde? Un simple accident, ou pour mieux simplifier la chose, le cinquième acte d'une grande comédie qui se joue depuis des milliers d'années.

« Mortels, ne vous chagrinez pas; remerciez au contraire la Providence d'avoir voulu vous réserver une place à ce spectacle dont la représentation n'a lieu qu'à de si rares intervalles...

« N'est-il pas plus agréable de se sentir entraîné dans l'espace que de trépasser isolément en laissant derrière soi des regrets éternels?... Que de générations éteintes voudraient avoir ce privilége ! »

Et il conclut en disant qu'après tout les propriétaires ne pourront plus se donner la satisfaction d'augmenter leurs loyers. (*La peur de la fin du monde*, in-8°, imp. Beaulé.)

Mais le plus voltairien, le plus satanique de tous ces messieurs, est l'auteur de la *seule et unique manière pour échapper sûrement et promptement aux désastreux effets de la grande comète.* (In-folio, imp. Appert.) Il invite tout bonnement ses contemporains à venir acheter chez lui, rue Beauregard, n° 34, deux cent cinquante petits ballons à un franc pièce, qui enlèveront un chacun dans l'espace et lui permettront d'assister en paix au bouleversement du globe.

Il n'y a que M. Giraudeau de Saint-Gervais qui soit plus fort que cela.

[Du 19 mars.] = La ville de Nantes renferme des penseurs qui ne doutent de rien, pas même du prosaïsme de leurs compatriotes. M. Louis Etienne Joseph Volny L'Hotelier vient d'y annoncer par un prospectus flamboyant la future apparition de :

ÉTERNEL, IMMORTEL, TRANSFORMABLE

OU

DIEU, L'HOMME ET LA CRÉATION

PUBLIÉ PAR LOUIS-ÉTIENNE-JOSEPH VOLNY L'HOTELIER

Tel est le titre du livre que nous présentons à nos Souscripteurs, en les priant de n'être pas arrêtés dans leur élan bienveillant vers nous par le grandiose ou le vague des trois termes qui synthétisent, chacun, les trois côtés des études qui servent de base à cet ouvrage.

Nous avons cru devoir faire précéder notre publication par une Préface, qui expose l'ensemble de nos études générales et dessine les divers aspects sous lesquels nous avons envisagé l'unité de l'univers, dans ses rapports avec elle-même et avec l'unité de l'homme.

Les sciences, les arts, l'industrie même, pourront trouver, chacun, le côté qui leur conviendra dans les descriptions que nous faisons du mécanisme et de l'enchaînement des parties qui entrent en jeu en chaque corps pour produire toutes les expressions visibles qui frappent les sens et mettent l'homme en rapport avec toutes les créatures du milieu dans lequel il naît, vit et meurt.

L'appréciation que nous faisons des fonctions de l'existence dans les trois règnes, aidera le lecteur à

saisir rapidement le but utile et invariable du plus infime comme du plus sublime des êtres si divers de la Création.

Cet ouvrage ne contiendra rien d'étranger à la science, aux arts et à l'application de nos idées à l'industrie.

La Préface seule contient des vers, composés antérieurement à l'ouvrage et donnant une idée, peut-être un peu abstraite, des propositions qui seront mises à la portée de tous dans le Texte, tout en prose ; car ce livre ne s'adresse pas aux savants exclusivement, mais à toute personne de sens droit et curieuse des mystères cachés de la nature. L'exposition de ces mystères, tels que nous avons cru les voir, sera faite avec une simplicité et une clarté qui permettront aux intelligences les moins éclairées de saisir et de suivre le sens de notre pensée.

Comme nous ignorons le nombre de volumes que pourra avoir cet ouvrage, peut-être 8 ou 10 au plus, nous nous sommes décidés à le faire paraître par livraisons.

Et ces volumes ne coûteront que la bagatelle de dix francs chacun ; ce ne sera pas la peine de s'en passer.

= Une affiche qui ferait pâlir les huit ou dix volumes de M. L'Hotelier a été placardée aujourd'hui sur tous les murs de la capitale ; elle nous annonce :

LES ERREURS
DE TOUTES LES SCIENCES

COURS PUBLIC DE SCIENCE NOUVELLE
PAR ALEXANDRE

Ce cours comprend l'explication générale de

toutes les sciences humaines, selon de nouveaux principes,

Comme, par exemple :

1° Le déluge (*universel*) perpétuel, (*spiralique*).

2° Le soleil sans chaleur et sans lumière.

3° L'atmosphère (*terrestre*) de 70,000 lieues d'élévation au lieu de 16.

4° Les marées produites par la pression atmosphérique, par le passage d'un astre quelconque près de notre atmosphère (*de* 70,000 *lieues*), au lieu de l'attraction lunaire.

5° La chaleur terrestre produite (*à perpétuité*) par la force centrifuge.

6° Les astres classées (*sic*) en trois espèces, qui sont *mâle, femelle, hermaphrodites.*

7° La création de l'homme ou l'homme sortant des animaux (*explication de la phrénologie*).

8° L'explication radicale des fossilles (*sic*).

9° La cause des changements de climat.

10° L'explication de l'omnisubstance qui a produit tous les corps existants (*sic*) dans l'univers en parcourant différentes phases (pour se combiner après entre eux) sert de base et de point de départ à la minéralogie (*géologie*), chimie, botanique, etc., etc., et sert de guide à la médecine.

11° L'explication de la comète de 1857.

Les cours ont lieu tous les lundis, mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir.

Rue Larrey, n° 8, près l'École de Médecine.

Belleville, Imprimerie de Prissette.

= Nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'apôtre Jean Journet. Il vient de mettre au jour un poëme intitulé : *l'Ère et la Femme, ou le Règne de l'harmonie universelle*, par Jean Journet, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 25. (In-8° d'une feuille imp. à

Vaugirard.) Sur la couverture bleue qui décore cette brochure se trouve cette épigraphe :

Et sur le globe triomphant
De la nouvelle destinée
Je voudrais, Ève couronnée,
Briser la tête du serpent.

Ève Journet ne laisse pas que d'être une belle image. L'apôtre se demande d'abord s'il ira,

... Prophète indocile,
En butte à tant d'hostilités,
Exhumer d'une main débile
La harpe des solennités?...

Où sont, s'écrie ensuite l'apôtre,

Où sont les jours où mon courage,
Echo fidèle de ma foi,
Dominait, au fort de l'orage,
Une multitude en émoi;
Où le glaive de ma pensée
Atteignait, plus prompt que l'éclair,
Dans une bataille insensée,
Les vils suppôts de l'enfer?...

C'est là sa mission, mais il n'est pas le Messie. Le Messie, c'est la femme quand l'aveuglement du siècle sera à son comble :

Alors LA FEMME SOUVERAINE,
A l'encontre des méchants,
Doit affranchir l'espèce humaine
D'UN MARTYRE DE SIX MILLE ANS!!!
. . . . . .
Et l'humanité haletante
Entrevoit de plus beaux jours;

Et sous une main compétente
Le grand œuvre accomplit son cours ;
Et le scalpel analytique
Dénonce un siècle vermoulu ;
Et la cabale académique
Abdique un régime absolu ;

. . . . . .

Et la science harmonienne
Fixe le code social;
Et la femme dans son domaine
Reprend son sceptre nuptial ;
Et l'abondance universelle
Fonde le règne de la paix ;
Et la vie enfin nous révèle
Les plus poétiques attraits!!

. . . . . .

[Du 20 mars.] = C'est la province qui fournit cette fois presque tous les périodiques nouveaux :

= La ville de Cette (Hérault) vient de voir paraître *le Rat*, grignotage littéraire et hebdomadaire. Bureaux du journal : dans un fromage de Hollande. Rédacteurs : Psycarpax, Artapax, Méridarpax. Directeur : M. Cazalis. — « Que le précieux appui de notre population lui vienne en aide, et peut-être réalisera-t-il bientôt, dans nos murs si longtemps comparés à l'infranchissable muraille de Chine, la fondation, jusqu'à présent reconnue chimérique, d'un journal cettois, créé, rédigé par des Cettois, et entretenu par des abonnés cettois. »

= A Lyon, *le Musée des Familles*, recueil poétique mensuel « écrit tout en vers inédits. »

= *Le Franc Tireur*, journal de Paris et de Bor-

deaux. Rédacteur en chef : Paul Ernest de Ratier. Quatre colonnes de texte autographié sur une feuille de papier satiné.

« Je fonde aujourd'hui un nouveau journal littéraire, — dit sans façon M. Ratier ; — un organe sérieusement littéraire manquait à l'Europe et au monde, le voilà créé...

« Comme il est du devoir de la littérature d'être spirituelle, je m'efforcerai de jeter l'esprit et la variété par gerbes lumineuses dans cette feuille traductrice de ma pensée, — je veux être Français et non pas Welche.

« La vérité, toujours la vérité, je crois qu'il est permis de la dire... Elle est quelquefois cruelle, — tant pis pour ceux qui la méritent.

« Ecoles et sectes, toutes sont dans le faux. Le génie n'est dans aucune ; il est par hasard dans quelques-unes (*sic*) : je n'aurai donc aucune préférence pour un siècle au détriment d'un autre..... »

« Lisez-moi, Bordeaux et Paris ! France et Univers ! »

= *Le Monde illustré.* Hebdomadaire. Créé « pour répondre à cet immense besoin de curiosité artistique qui s'est emparé de toutes les classes de la société moderne. » — Malheureusement, c'est à l'inconnu que la curiosité artistique demande d'ordinaire la satisfaction de ses immenses besoins, et les gravures du *Monde illustré* sont loin d'en être à leur premier tirage.

= *Journal de l'album des théâtres.* Mensuel. Imprimé sur papier rose. Frontispice orné de trois Muses au visage mélancolique. Rédacteur en chef : A. de la Fizelière.

= *Encyclopédie usuelle*, bibliothèque populaire des sciences, des lettres et des arts. Hebdomadaire. Directeur : M. Dupas.

= *La Tribune vicinale*, paraissant deux fois par mois. Directeur : M. Vitard. Publiée avec le concours des agents voyers de l'Empire. — « De même que le chrétien accueille avec ardeur les preuves de sa foi, titres de sa grandeur, il est permis aux agents voyers de dire qu'ils ont aussi un drapeau sur lequel on lit : Ponts, chaussées, digues, assainissements, etc. »

[Du 26 mars.] = On a dit et on dit encore que le *Siècle* allait devenir la propriété d'un riche capitaliste.

Le procès-verbal de la séance générale qui a eu lieu le 14 janvier dernier témoigne cependant combien de pareils bruits sont peu fondés.

En proposant aux actionnaires de fixer à cinq ans la durée des pouvoirs du conseil de surveillance, le directeur-gérant s'est exprimé en ces termes :

« Vous serez frappés comme moi, Messieurs, d'une autre considération qui emprunte à un acte récemment accompli une grande signification.

« Le *Siècle* est un journal libéral et doit rester

tel, non-seulement au point de vue matériel, mais aussi et surtout au point de vue de l'idée; car si l'opinion fait la fortune du journal, le journal, de son côté, *fait la fortune de l'opinion.*

« Nous devons donc désirer que rien ne soit changé dans les conditions actuelles de notre publication.

« Eh bien, en constituant votre conseil de surveillance pour cinq années, *vous opposez une digue à la spéculation*, qui, dans un intérêt quelconque, voudrait s'emparer de votre propriété et la dénaturer; car la spéculation veut jouir promptement, elle n'engage pas ses capitaux à long terme, et surtout en vue d'une réalisation nécessairement aléatoire de ses projets. »

= Dans un exposé très-remarquable des différentes améliorations que, depuis 1850, la *Presse* a successivement introduites dans les branches de son service administratif, — et ce n'est pas petite chose que le service d'un journal quotidien! — nous remarquons les conclusions suivantes à l'adresse de la Société qui régit les annonces de la grande presse : — « Regrettons que la régie ne se soit pas servie du grand pouvoir que lui a donné le monopole qu'elle avait entre les mains, pour nous mener à bien d'utiles réformes, bonnes à introduire dans le système des annonces françaises... Au lieu de tout cela, elle n'a rien fait, rien innové ; elle est restée dans une immobilité parfaite, ne faisant

qu'entraver les clients par des conditions ridicules, que tuer les courtiers par un mauvais vouloir et un arbitraire continuels ; enfin, condamnant une fois de plus, par tous ses actes, le système des monopoles. »

= Nous trouvons une ample confirmation du blâme infligé au monopole des annonces par l'administrateur de la *Presse* dans un Mémoire que M. Platel, auteur des *Echos de Hombourg*, publie aujourd'hui contre M. Panis, fermier d'annonces des grands journaux.

Aussitôt l'apparition d'un livre où il maltraite fort les jeux de Hombourg, M. Platel s'était présenté chez ce dispensateur souverain de la publicité française. Là, on lui avait, pour ses cent cinquante francs, assuré la séduisante expectative d'une annonce répétée à deux jours d'intervalle dans les cinq grands journaux.

L'annonce parut en effet dans la *Presse*, les *Débats* et le *Constitutionnel ;* puis M. Panis, sous l'influence d'un motif secret qu'il qualifie de pudeur tardive et que M. Platel traite de complaisance pour une maison de jeu, — M. Panis, disons-nous, refusa obstinément de donner ses deux derniers coups de trompette.

Ce silence ne fut pas goûté par l'auteur des *Echos de Hombourg*, qui, son contrat à la main, fit condamner M. Panis par le Tribunal de commerce.

Nouveau silence de M. Panis, qui fut cette fois

dans la nécessité d'en appeler à la première chambre.

« Et pourquoi donc, dit ici M. Platel, refuser d'annoncer un livre où un imprimeur de vingt journaux et un éditeur en vogue ont mis leur nom ?

« Un livre dont l'annonce a été faite et dont les principaux passages ont été pris par les rédacteurs en chef de la *Patrie*, de l'*Estafette*, du *Mousquetaire*, du *Figaro*, de l'*Emancipation belge ?*

« D'ailleurs, n'avait-il pas pour décharger sa responsabilité, s'il y a responsabilité de sa part, le jugement du Tribunal de commerce ?

« Et enfin n'y avait-il pas contrat entre lui et moi ?

« N'y avait-il pas commencement d'exécution.

« Mais la Cour comprendra tout le procès dans l'énonciation du fait suivant :

« Après les trois annonces faites par M. Panis, un M. Desportes, envoyé de la maison de jeu de Hombourg, est venu chez mon imprimeur, chez mon libraire et à la Librairie nouvelle.

« Il a fait des menaces. Puis, voyant que l'éditeur n'était nullement effrayé, il partit en disant : Je vais chez Panis.

« Toute l'explication du procès est dans ce mot. »

[Du 27 mars.] = Risquons deux mots de race porcine ; ils sont assez piquants pour être gardés au passage.

1° Au plus chaud d'une discussion entre deux matadors israélites :

« N'allez-vous pas me manger? dit l'un.

— Non, riposte l'autre, — car notre religion me le défend. »

2° Au sortir d'une audience où une solliciteuse jeune, jolie et spirituelle, s'est vue assez brutalement accueillie par un gros personnage qui dit en la reconduisant à la porte :

« Vous allez partout dire que je suis un vrai sanglier, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! monsieur, vous n'êtes pas encore si *sauvage* que cela. »

= A ces deux reparties joignons-en une troisième dont la victime fut M. Dinet, savant estimable, mais un peu bourru, qui remplit longtemps les fonctions d'examinateur aux écoles spéciales.

Un jour d'examen, le candidat qu'il était chargé de juger fut tellement décontenancé, qu'il jeta là craie et éponge, en déclarant qu'il renonçait d'avance aux bénéfices de l'épreuve.

« Consolez-vous, mon ami, dit M. Dinet en raillant, on peut être honnête homme et ne pas savoir un mot de mathématiques. »

Le malheureux battait déjà en retraite. Il se retourne et s'écrie :

« Et réciproquement ! monsieur ! »

[Du 28 mars.] = M. Jannet, l'éditeur de la

bibliothèque Elzévirienne, est sur le point de commencer la publication d'une suite de Mémoires relatifs à l'histoire de France.

La surveillance de cette collection nouvelle, éditée avec le plus grand soin, est confiée à M. Ludovic Lalanne. Chaque volume (on dit qu'il n'en paraîtra pas moins de deux cents) sera d'un format portatif et pourra s'acheter séparément.

= La maison Hachette a, dit-on, le projet d'entreprendre sur une large échelle un nouveau journal de la librairie.

On sait que cette spécialité compte déjà deux organes : le *Courrier de la Librairie* (ancienne *Propriété littéraire*) et la *Bibliographie de la France*, dont le cercle de la Librairie parisienne s'est vu en ces derniers temps forcé de prendre la direction exclusive, à la suite de faits fort regrettables.

= Le premier numéro du *Journal-Monstre* a paru avec le sous-titre de *Courrier* et de *Bulletin des Familles*, et la promesse de ne rien publier de contraire aux mœurs. « Les images passionnées des romans à la mode seront bannies de ces colonnes, s'écrie M. Léo Lespès. — La jeune fille peut le lire en entier. »

Pauvre jeune fille ! la voici condamnée à lire chaque mois 192 colonnes in-4° ; — masse énorme et indigeste où l'on trouve de tout : des

chroniques, du théâtre, de vieux clichés, des lettres de Beethoven et la composition d'une nouvelle mort aux rats, du Léon Gozlan et des révélations sur l'origine de la pomme de terre, des extraits de livres publiés à la Librairie nouvelle, un long article sur la noblesse française et des recettes pour la conservation des fruits, des études historiques sur le barreau français et le moyen le plus commode d'enlever les taches d'encre, etc., etc. Que sais-je encore ! — Ça peut être moral, c'est sûrement à bon marché (cinq francs par an) ; mais c'est abrutissant.

= M. de Mirecourt vient de doubler le format de son journal *les Contemporains.*

Il commence son numéro du 24 mars par une lettre exaltée à M. Mirès :

« J'annonce dès aujourd'hui votre notice biographique ; je continuerai de flétrir l'odieux agiotage des hommes de Bourse ; je raconterai l'histoire édifiante de vos millions.

« Êtes-vous assez puissant pour y mettre obstacle ? Faites-le voir !

« Vous m'avez insinué que vous auriez des spadassins à vos gages, si la loi ne m'imposait pas silence : armez vos spadassins.

« Le jour où je suis victime d'une violence, d'un duel ou d'un guet-apens, sera un jour heureux pour moi. »

En attendant la fin de ce mélodrame, — si mélo-

drame il y a, — nous avouons avoir parcouru avec assez d'intérêt ce journal, tout enfiévré de polémique batailleuse.

[Du 29 mars.] = Encore quelques lignes à propos d'annonces. Le sujet est un peu monotone, mais la mercantilité du siècle nous y force.

Il s'agit cette fois d'une Société qui s'intitule : « *la Remise chrétienne,* Remise-annonce, ou mutualité chrétienne et commerciale. Société de publicité et de bienfaisance, créée au profit des classes laborieuses, des pauvres, des malades, et de l'œuvre religieuse et militaire de N.-D. d'Orient, combinée avec les intérêts du commerce et de l'industrie. »

L'abbé Legendre, directeur, daigne nous donner quelques renseignements sur le rôle que la *Remise chrétienne* est appelée à jouer :

« Cette Société, dit-il, a pour but de produire un nouveau mode de publicité à l'appui duquel un brevet d'invention de 15 ans a été pris le 5 janvier 1857.

« Ce mode de publicité consiste à faire circuler, *par le canal de la charité et autrement*, des cartes, bons ou valeurs au porteur, se transmettant par la simple tradition du titre, annonçant les noms, professions et adresses des commerçants et industriels qui les auront créés, et stipulant d'une manière déterminée, au profit de ceux à qui ces cartes seront transmises par bienfaisance *ou autrement*, un

escompte ou une remise, sur un achat ou sur un payement à opérer chez les annoncés signataires des cartes. — Des tableaux d'annonces, combinées avec la circulation de ces cartes, seront affichés, publiés ou répandus en tous lieux, par tous les moyens, etc., etc. »

Ceux de nos lecteurs qui n'auront pas bien saisi le merveilleux de cette bienfaisante combinaison pourront s'adresser au secrétariat, Cité Trévise.

= Autre invention ! M. Frizon, ingénieur civil, vient de trouver un pavé solide, résistant, uni, sonore, pas glissant, imperméable, exigeant peu de réparations, un pavé sans odeur, sans boue, sans poussière, dont les morceaux sont toujours bons, pouvant prendre à volonté la forme plate ou bombée, suivant les accidents de terrains, et se fabriquant aisément en tous pays.

Il va sans dire que cet incomparable pavé s'appelle *Frizonix*, du nom de son inventeur, et qu'il donne lieu à la création d'une Société civile au capital de cent mille francs.

Les bénéfices des actionnaires seront d'autant plus considérables que le Frizonix ne borne pas son ambition aux rues de la capitale. Il veut encore détrôner le moellon dans la construction des maisons et des fortifications de toute espèce.

= *Le Philosophe* dit, à la date du 12 mars, que la lumière a décidément abandonné les hommes du siècle : « Leur front, leur vi-

sage informe, leur trait, relief d'aucun (*sic*) sentiment élevé, leur être disgracieux annonce aux physionomistes que, chez eux, l'intelligence et le cœur sont dominés par l'estomac; aussi, race caduque et dégénérée, ils ont chassé de leurs membres la grâce qui les rendait beaux, aimables, attrayants; et déjà, à l'état d'amoureuse charité où l'homme est un frère pour l'homme — (sans être trop curieux, nous aurions voulu voir ici une date) — succède insensiblement l'état de barbarie où l'homme est un tigre pour l'homme. »

Bref, l'unité humaine menacerait de disparaître à tout jamais, si la *femme* n'était pas là pour tout sauver.

Suit une description splendide de cet être charmant « dont l'organisme, doué d'une excessive délicatesse et d'une merveilleuse sensitivité, aspire par tous ses pores le souffle divin de la grâce qui fait vivre l'âme en y mettant un Dieu...

« La littérature, — s'écrie M. Delaage, le rédacteur du *Philosophe*, — la littérature, l'art et la poésie, en ce siècle, ont consacré leurs plus belles inspirations à cette douce et frêle créature; les écrivains ont vanté la beauté de ses traits, la noblesse de ses formes, la tendresse onctueuse de son regard, la petitesse de son pied, l'élégance de ses doigts effilés, enfin la puissance attractive charmeresse de son sourire, gracieuse distension des lèvres, qui entr'ouvre doucement sa bouche pour

laisser briller dans leur écrin de pourpre les perles de ses dents; mais nul tressaillement électrique de leur âme ne leur apprit que ce charme idéal et sans pareil, qui auréole pour ainsi dire tout cet être d'une atmosphère d'enivrante ivresse, venait de ce que l'Esprit-Saint, chassé du cœur des hommes par le scepticisme, l'ambition et l'amour des richesses, s'était réfugié en elle, et qu'en conséquence Dieu l'éclairait de ses fulgurantes clartés...

« Jadis, quand les disciples reniaient pour leur maître Jésus, couvert de sang, de boue et de crachats, les femmes ne l'abandonnaient pas ; c'est que l'amour, chassé du cœur des hommes par celui de l'argent, reste toujours dans l'âme de la femme, qui, destinée à beaucoup souffrir en raison de sa délicate sensibilité, a besoin, comme consolation, de beaucoup aimer.

« Aussi, sans nous arrêter à la chair blanche, douce, satinée de leur poitrine, nous pénétrerons jusqu'à leur cœur, lyre intérieure dont les cordes vibrent mélodieusement sous le souffle croyant d'une parole chrétienne... »

L'éloge incandescent de M. Delaage a déjà porté ses fruits, et à l'heure qu'il est, on ne trouve plus un seul exemplaire du *Philosophe* sur le pavé de Paris.

Une dame à lunettes bleues a voulu acheter au poids de l'or le seul numéro que possédât la *Revue anecdotique*.

[Du 30 mars.] = C'est souvent à la dernière page d'un journal qu'il faut rechercher les scènes perdues de cette grande comédie humaine.

On lit dans le *Courrier médical* du 15 mars :

« Maine-et-Loire. — Clientèle d'un produit de 4,000 francs, dans un chef-lieu de canton. On peut le doubler. Un seul concurrent déjà âgé et malade. Prix : 5,000 francs, moitié comptant. »

= Qu'on s'étonne encore du galant personnel qui peuple nos bals publics, après la lecture d'une lettre comme celle-ci :

SALLE

BARTHÉLEMY

Rue du Château-d'Eau, 10

Madame,

Nous vous prions de vouloir bien assister à notre soirée dansante, que nous intitulons Fête des Lanciers, et qui aura lieu le Samedi 14 mars, de 7 heures du soir à minuit, à la salle Barthélemy ;

A 10 heures précises, on dansera

LE QUADRILLE DES LANCIERS

Qui sera réglé par Renaust.

Permettez-nous, Madame, de compter sur votre gracieuse présence, et croyez-nous vos dévoués serviteurs,

E. CLEMENT frères,
Directeurs.

Cette lettre vous servira de carte d'entrée pour vous et votre cavalier.

L'Administration vous offrira, Madame, une jolie petite pâtisserie représentant un beau Lancier.

Est-ce joli! Nous admirons tout dans cette circulaire ; tout — jusqu'au petit lancier de pâtisserie.

[Du 31 mars.] = On parle beaucoup de la belle collection que le docteur Escallier a léguée au musée de Douai, sa ville natale.

M. Escallier habitait rue Belin, non loin de la place d'Armes, une maison de modeste apparence. Après avoir grimpé un escalier obscur, le visiteur apercevait toujours, dès l'entrée, un chevalet sur lequel quelque acquisition nouvelle attendait soit un cadre, soit une réparation. — A gauche un cabinet rempli de toiles microscopiques. C'était le boudoir des petits maîtres de la peinture : les Miéris, les Terburg, etc. — A droite, deux salons où l'on remarquait, entre autres bonnes choses une étude de Rembrandt pour *la Ronde de nuit*; une tête sur fond d'or attribuée non sans quelque raison à Raphaël, un Téniers, une *Tabagie* d'Ostade.

Tout en faisant avec la meilleure grâce du monde les honneurs de ses richesses, le docteur qui, comme tous les amateurs, avait ses petites manies, vous étudiait du coin de l'œil. S'il croyait avoir affaire à un bourgeois en fait d'art, tout était dit, il saluait ensuite et recevait les remercîments avec une froide politesse.

Si, au contraire, vous lui paraissiez homme de goût et véritable appréciateur des belles choses, il disait avec une apparente bonhomie :

« Mon Dieu ! j'ai bien encore un objet qui peut

vous intéresser Ce n'est rien de bien important, et néanmoins j'y attache un certain prix. Pure vanité de propriétaire !... Voudriez-vous en juger par vous-même ? »

Puis il ouvrait la porte d'une salle encombrée de bahuts, de vases, d'émaux, véritable succursale de l'hôtel de Cluny, dont le fond était entièrement voilé par un grand rideau de soie rouge. Après avoir épuisé toutes les curiosités de cette salle, on voyait enfin lever le mystérieux rideau et les yeux surpris s'arrêtaient sur le plus beau tableau connu de Hemmling.

Neuf panneaux constituent l'ensemble de cette œuvre précieuse, qui décorait jadis le maître autel de l'abbaye d'Anchin. L'histoire de ces neuf panneaux est assez curieuse pour trouver ici sa place. — Celui du milieu fut un matin apporté par un brocanteur à M. Escallier qui y reconnut la main d'un maître et en fit l'acquisition. Les jours suivants, comme il montrait son emplette à quelques amis, l'un d'eux lui dit : « Il me semble bien avoir vu l'autre jour dans mon grenier quelque morceau de ce genre-là. »

Il n'en fallait pas davantage pour entraîner le docteur, qui accourt au grenier en question, fouille, examine et finit par retrouver trois panneaux se reliant au sien. On appelle un expert, et il ne sort qu'après en avoir arrêté la vente et en les emportant sous son bras.

La nouvelle fait bientôt le tour de la ville, et cha-

cun veut avoir un de ces fragments tant désirés.

Après avoir fait son choix dans tous ceux qu'on lui apporte, M. Escallier finit par compléter son chef-d'œuvre, sauf un seul et dernier panneau représentant le portrait du donateur.

Plusieurs années s'écoulent, et malgré toute sa persévérance et sa sagacité, notre amateur avait fini par en prendre son parti, lorsqu'au milieu de travaux historiques sur l'abbaye d'Anchin, la lecture d'un ancien acte vient lui révéler que son tableau avait orné le maître autel de l'église. Il se rend en hâte sur les lieux, furète dans les environs et a le bonheur suprême de mettre la main sur son panneau dans une maison particulière.

THÉATRES

Le baromètre du succès est au beau fixe. Les affiches sont stéréotypées avec *la Question d'argent*, *les Faux Bonshommes*, *le Belle Gabrielle*, *la Fiammina*. Il y a une quinzaine, nous avons écrit *la Fiorina* par erreur ; mais M. Uchard s'y est trompé comme nous, et il a été longtemps sans connaître le vrai nom de son héroïne.

= Les concerts rendent Paris à peu près inhabitable. Les murs sont tendus de papiers peints, et il pleut des doubles-croches dans les rues. Mlle Martini a voulu avoir sa soirée tout comme une autre. L'originalité de ce concert, c'est que tout le monde y a chanté, à l'exception de la bénéficiaire. Braga, une basse qui a de l'esprit comme quatre violons, a eu le plus grand et le plus légitime succès à la salle Herz. C'est une des plus belles soirées de la saison.

= Les Italiens s'en vont, les Italiennes arrivent. A bientôt la Ristori, et les larmes du drame, et les poignards de la tragédie.

Les personnes dont l'abonnement expire le 5 de ce mois sont priées de le renouveler si elles veulent recevoir le numéro du 20 juin.

Paris — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

3e ANNÉE. — 4e volume. NUMÉRO 7.

DU 1er AU 16 AVRIL 1857

SOMMAIRE. — Deux Courriers de Paris. — *L'Educateur populaire.* — *L'Europe.* — *La Gazette du Progrès* et les cabinets héraldiques. — *Le Jockey-Club.* — Modèle de prose galante. — *Polichinelle* à Marseille. — Le journalisme valaque à Paris. — L'art dramatique à Haïti. — La lyre d'un élève de la nature. — Quand s'ouvre une porte rue Mouffetard. — Examen des Confessions de M. Mazerolle. — Comment les secrétaires de Mirecourt allaient aux renseignements. — Poésie française d'un journal anglais. — M. Léopold Delisle et l'abbé Badiche. — De plus fort en plus fort : M. Charles Bour et M. Ed. Bracommier. — Un monument de panégyrique. — M. Th. Lavallée et M. de Noailles. — Les petites économies de M. Fernand Lagarrigue. — Une passion à Clichy. — Valeur d'un perroquet. — Épigrammes.

[DU 2 AVRIL.] = Périodiques nouveaux :

Deux Courriers de Paris.

Le premier est l'ancienne *Vérité*, une feuille quotidienne que M. A. Prost vient d'acquérir, moyennant deux cent quarante sept petits mille francs, et de rajeunir avec un titre nouveau.

Son rédacteur en chef est le plus aimable de nos critiques littéraires, M. Félix Mornand. — C'est une perte pour l'*Illustration*.

L'autre *Courrier* ne paraît que deux fois par semaine. Rédacteur en chef : vicomte Léonce de Mont-

payroux. — Ce journal débute par une vigoureuse sortie de M. Th. Pelloquet contre les petits journaux. « La lassitude où l'on est des vilenies de la petite presse doit hâter sa transformation. Si le goût des lettres et des arts qui était hier une des plus nobles passions de ce pays, son honneur et sa gloire, pouvait renaître un jour, nous en aurions bien vite fini avec cette polémique de lorettes et de beaux fils vraiment ignoble et cancanière, dont l'impudence déguise mal la couardise. J'ai dit le mot, je ne l'effacerai pas... A voir la façon dont les écrivains matamores se gourment entre eux, quand ils n'ont pas d'autre scandale à montrer à leur public, on reconnaît bien vite que nous assistons à une parade aussi indécente, mais beaucoup moins gaie que celle de la foire. Puissions-nous hâter la chute du rideau ! »

= *Les Nouvelles à la main.* Hebdomadaire. Ce titre engage à bien des choses que le directeur, M. Solié, nous tient sans doute en réserve pour un prochain numéro.

= *L'Éducateur populaire,* sous la direction de M. Paget Lupicin, un vrai nom classique. Hebdomadaire. — Sommaire du premier numéro : Introduction un peu diffuse sur les bienfaits et la nécessité de l'éducation. Langue anglaise. Arithmétique. Langue française. Musique. Langue latine. M. Lupicin a tenu, on le voit, à répandre sur ce journal une agréable diversité.

= *L'Europe,* Revue dont nous avons annoncé la

future apparition sur la foi d'un prospectus qui n'a été que fort peu distribué, est, à ce qu'il paraît, rentrée dans les cartons de ses fondateurs.

On parle de propositions magnifiques (une somme ronde de 700,000 francs) faites à M. Buloz par Émile de Girardin et Arsène Houssaye. Mais M. Buloz aurait tenu bon et déclaré que des monceaux d'or ne pourraient le décider à vendre la *Revue des Deux-Mondes*.

= *La Gazette du Progrès*, paraissant le samedi. Rédacteur en chef : Gardey. Dans un article de M. Néjade, à propos du projet de loi qui s'élaborerait en ce moment sur la noblesse, nous remarquons les réflexions suivantes. Elles paraissent hardies, et cependant leur signataire ne dit et ne nomme pas encore tout.

***

Instituera-t-on une commission nobiliaire ? Fondera-t-on un comité héraldique ?

La magistrature ordinaire sera-t-elle compétente, assistée d'experts ? Quels seront ces experts ?

Il y a, à Paris, trois ou quatre cabinets héraldiques et quelques peintres héraldiques qui passent pour compétents.

Il y a d'abord M. Dauriac, rédacteur du *Siècle* et employé à la Bibliothèque Impériale, M. Dauriac, qui signe tantôt Dauriac et tantôt d'Auriac.

***

Il y a ensuite M. Borel d'Hauterive, qui ne s'appelle pas d'Hauterive. On sait que la véritable famille d'Hauterive a déjà essayé de l'empêcher de s'attri-

buer ce nom. M. Borel publie l'*Annuaire de la Noblesse.* Eh bien, en apparence compétent, M. Borel est un écolier en fait d'armoiries ou de science héraldique. Je n'en veux donner qu'une preuve. Ouvrez son *Annuaire* à l'article ZANGIACOMI. Le père de M. Zangiacomi était baron de l'Empire, et M. Borel affirme que son blason portait en franc-quartier *une épée :* ce n'est pas une épée, mais un épi ! Quand on est archiviste et paléographe, il n'est pas permis de prendre des *épées* pour des *épis* ou des *épis* pour des *épées.*

*
* *

Nous ne parlerons pas de MM. les marquis de Magny père et fils. Ils sont tellement décriés dans toute l'Europe, au point de vue héraldique, que ce n'est pas la peine de les mettre en ligne.

Il y a enfin le Collége Hérald que, de M. le comte de Givodan. Nous avons feuilleté le volume, tome V, de la collection du Collége ; nous y avons trouvé les fautes les plus communes et qui se répètent partout. Ainsi, pour n'en relever qu'une, nous demanderons à M. le comte de Givodan, comme nous pouvons le demander à M. Borel et aux autres, depuis quand l'écu d'Espagne porte aux 2 et 3, *d'argent au lion* DE GUEULES *armé et lampassé d'or qui est de Leon ?* Nous croyons que ce lion est de pourpre : ces messieurs ne voient peut-être pas clair et confondent le rouge écarlate avec le pourpre ; c'est si peu de chose !

Tous ces instituts, ces collèges héraldiques se posent comme des *maîtres.* Ce sont des ignorants. Ils ne savent même pas faire exécuter par les artistes graveurs les vignettes dont ils ornent les notices nobiliaires qu'ils publient. Ainsi, à la page 40 de son volume, M. le comte de Givodan indique, aux armes de Hesse-Rhinfels-Rothembourg, un léopard, et la gravure porte en regard un lion léopardé. Il y a 20 fautes pareilles.

Puisque M. Néjade entre ainsi dans le vif de la question, qu'il nous explique dans un prochain numéro quelle est au juste la position de M. Saint-Maurice Cabany, qui s'intitale directeur des archivistes de France.

= *Journal illustré des voyages et des voyageurs.* Directeur : N. Gallois. Le premier numéro est consacré à Christophe Colomb.

= *La Bourse de Paris*, chronique de la semaine, par un huitième d'agent de change. Même format que la *Comédie parisienne*. — « Conseils aux spéculateurs. — Anecdotes curieuses. — Echos du monde financier. — Renseignements utiles. » — Cette Revue spéciale paraît jusqu'ici avoir parfaitement répondu aux conditions de son programme.

= *Le Jockey-Club*, journal illustré de la fashion, du turf, du sport et des compagnies. Couverture magnifique représentant une foule de voitures, d'amazones et d'écuyers cavalcadant autour de l'arc de triomphe de l'Etoile.

Dans un préambule intitulé le *Pied à l'étrier*, M. B. de Keroy passe en revue toutes les classes de la fashion qui doivent s'abonner au *Jockey-Club*, et s'adresse ainsi aux femmes du monde :

« Salut, femmes du monde ; salut !

« Pour occuper de longues heures d'ennui ou de chagrin causés par l'absence d'un époux, *d'un ami*, d'un frère parti pour la chasse, envolé

vers le bois, courant sur le turf, nous vous avons principalement consacré notre rez-de-chaussée. Là nous tâcherons d'obtenir votre faveur, certains que si le *Jockey-Club* parvient à vous distraire, notre succès est assuré.

« Sur ce, avant de reprendre notre course vagabonde, nous vous prions d'agréer nos plus galants, nos plus respectueux hommages... Vous souriez, belles dames, notre cause est gagnée. En avant ! Hop ! hop ! hop ! »

= En remplacement du défunt journal de Viard, voici qu'un nouveau *Polichinelle* vient de naître à Marseille sous la raison sociale de M. Paul Bignon et Cᵉ.

« Donc, Marseillais, dit M. Bignon, Polichinelle vous invite à lui faire un accueil bienveillant et chicard tout à la fois; il est et sera probablement le dernier journal destiné à vous égayer avant le cataclysme du 13 juin ! Choyez-le, car il vient fortifier votre esprit aux approches de la mort, — et vous en avez crânement besoin ! »

= Citons enfin deux journaux imprimés à Paris en langue valaque : *Buciumul* (la Cornemuse) et *Opinionca* (l'Opinion).

[Du 6 avril.] = On pourra désormais compter des poëtes, des auteurs dramatiques et des éditeurs au nombre des produits de l'empire haïtien, et si S. M. Soulouque se passe jamais la fantaisie d'une académie quelconque, il aura son Scribe et

son Augier réunis en la personne de M. Liautaud-Etheart qui vient de faire paraître :

Un vaudeville en deux actes et en prose, — *Deux Étudiants*, — représenté, pour la première fois au Port-au-Prince, par les élèves du collège Wilberforce, le 23 mars 1856;

Et *le Monde de chez nous*, une comédie en cinq actes et en vers, — rien que cela ! — terminée le 13 juillet 1856.

Cette dernière pièce doit remuer de fond en comble la société haïtienne. C'est l'histoire d'un vicomte de contrebande qui séduit les jeunes filles, jette de la poudre aux yeux des pères roturiers et finit par être démasqué à la veille d'un triomphe qui répugne à la morale.

Il y a dans tout cela une versification assez facile et une intrigue assez bien ourdie. . pour une versification et une intrigue haïtiennes.

On trouve chez Courtois, *éditeur* au Port-au-Prince, les ouvrages suivants du même auteur :

Génie d'enfer, essai dramatique en un acte.

Guelfes et Gibelins, drame historique en trois actes.

Situations littéraires d'Haïti.

De quelques opinions sur la littérature du jour.

« Nota. L'auteur se réserve tout droit de reproduction et de représentation. »

« Quant au *Parc aux Cerfs*, sujet tiré de l'*histoire de France*, drame que je comptais faire pa-

raître dans ce recueil, observe M. Liautaud-Etheart, des circonstances indépendantes de la volonté m'en font encore retarder l'impression. »

[Du 7 avril.] = MM. Thénard, Dumas, Flourens et Geoffroy Saint-Hilaire fondent en ce moment une société dont on ne saurait trop louer le but et l'esprit.

Il s'agit de venir au secours des savants qui sacrifient quelquefois jusqu'à leurs familles et leur fortune à la gloire de faire de nouvelles découvertes.

Cette société portera le nom de *Société de secours des Amis des sciences.*

[Du 9 avril.] = M. Capus, dit *Albigeois, l'ami des arts*, compagnon du devoir, cordonnier bottier, élève de la nature (*sic*), vient de faire paraître à Marseille un recueil intitulé *la Lyre compagnonique.*

Nous laisserons de côté le ton primitif de sa poésie pour parler des bons sentiments qu'elle veut faire prévaloir : « Le compagnonnage, dit M. Capus dans l'avertissement de son livre, cette sublime et sainte institution, dont le but est tout fraternel et philanthropique devient souvent, par l'ignorance et l'abrutissement de quelques uns de ses membres, un brandon de discordes et même de combats sanglants qui outragent les lois les plus sacrées de la nature, mais il faut le dire, que déplorent la grande majorité des compagnons.

« D'un autre côté, les antagonistes du compagnonnage, dits les Sociétaires de l'Union, s'efforcent, par leurs chansons haineuses, de troubler l'harmonie et la paix qui commençaient à régner depuis peu sur le tour de France; un ouvrier corroyeur de Lyon fait des chansons qu'il répand dans toutes les cités ouvrières et où il dit que, pour le bien de l'Union, il faut faire disparaître de dessus la terre tous les compagnons de Salomon, de Maître Jacques et de Soubise.

« Compagnons et Unionistes,... ignoreriez-vous donc que tout ouvrier de quelque communion, pays ou condition qu'il soit, en vous présentant sa main droite, symbole de la franchise fraternelle, a des droits sacrés à votre assistance et à votre amitié ? »

[Du dit.] = C'est aujourd'hui 8 avril, jour d'échéance pour les petits locataires, que s'ouvre toute grande la porte d'une pauvre maison sise rue Mouffetard, un peu au-dessus de la place Descartes.

En temps ordinaire, cette porte est seulement entre-bâillée. Un solide assemblage de barres cadenassées l'empêche à la fois de se fermer tout à fait et de s'écarter davantage. On n'y passe qu'en prêtant le flanc, et nous ne savons trop si la chose serait possible à une femme enceinte.

On devine le but de cette précaution : les habitants de la maison sont peu fortunés, et pour-

raient évacuer leur modeste mobilier avant d'avoir réglé avec le propriétaire.

Nous renvoyons cette observation au *Paris anecdotique* de Privat d'Anglemont, le Mercier du faubourg Saint-Marceau.

[Du 9 avril.] = Les révélations d'un ex-secrétaire de M. de Mirecourt viennent, comme nous l'avons annoncé, de se produire sous la forme d'un in-32 fort compacte, intitulé :

« Confession d'un biographe. Fabrique de biographies, maison F. de Mirecourt et compagnie, par un ex-associé, Pierre Mazerolle. Chez l'auteur, 13, rue Soufflot. »

Cette Confession est très-prolixe et très-entortillée. Son auteur manque des qualités de justesse et de concision qui constituent le libelliste. Il revient toujours sur les mêmes faits, fait un crime à son ex-patron des choses les plus insignifiantes, ébauche à chaque instant pour lui-même une justification intempestive. Néanmoins on peut tirer de tout ce méli-méla les déductions assez curieuses que voici :

M. de Mirecourt ne s'est occupé sérieusement que des trente-neuf biographies de Méry, Hugo, Girardin, George Sand, Lamennais, Béranger, Déjazet, Guizot, Musset, Nerval, Lamartine, Dupont, Scribe, Félicien David, Dupin, Taylor, Balzac, Thiers, Lacordaire, Rachel, Samson, Janin, Meyerbeer, Paul de Kock, Gautier, Vernet, Mme de Girardin, Ponsard, Rossini, Houssaye, Véron, Wey,

Mlle Georges, Castille, Murger, Raspail, Ségalas, Gavarni, Clémence Robert.

Douze de ces trente-neuf biographies ont été produites sous l'inspiration des personnages qu'elles concernent. Le canevas de trois autres aurait été fourni par un M. L***. (Lemer ?)

Lui, Mazerolle, a composé et écrit celles d'Arago, Proudhon, Vigny, Féval, Gonzalès, Ingres, Sue, Rose Chéri, Sainte-Beuve, Frédérick-Lemaître, Louis Desnoyers, Dumas fils, Champfleury, Gozlan, Dumas père, Barrot, Leroux, Rosa Bonheur, Villemain, Falloux, Berlioz, Lachambeaudie, Planche, Monnier, Veuillot (fragments); — plus les biographies, non encore publiées, de Granier de Cassagnac, Philarète-Chasles, Saint-Marc Girardin et Mme ***. (Mme Louise Colet ?)

De plus, un jeune homme, « littérateur instruit, phraseur facile, esprit délicat, » aurait également confectionné les biographies de Berryer, Rothschild, Karr, Salvandy, Bocage, Eugène Delacroix, Mélingue, Delaroche, Heine, Viennet et Deschamps.

Total : quarante biographies qui ne seraient pas la propriété intellectuelle de M. de Mirecourt et qui auraient été payées par lui à ces messieurs.

M. Mazerolle, nous l'avons dit, expose tout cela avec plus de détails que n'en comporte le besoin de sa cause. En voulant trop prouver, il lui arrive trop souvent de ne rien prouver du tout. Quant

aux motifs de sa mésintelligence avec son ancien patron, il faudrait, à ce qu'il prétend, les chercher dans la préparation de la biographie de Mme ***, *belle dame, qui reçoit chez elle plusieurs fois la semaine un grand nombre de littérateurs.* Nous avouons que ces derniers mots nous ont fait penser au nom que nous avons hasardé plus haut entre une double parenthèse. Bref, M. de Mirecourt aurait par trop envié à son secrétaire l'honneur de conférer avec Mme *** sur sa future biographie.

Indépendamment de ce premier motif, un autre plus puissant nous paraît clairement ressortir de ces quelques lignes (page 83) :

« Je recevais de lui, dit Mazerolle en parlant de Mirecourt, 60 francs par biographie ; un autre infortuné, pour un travail semblable, en touchait 50 (nous croyons que Chambert est le nom de celui-ci). M. de Mirecourt en touchait 1,000. En sorte que fabriquant pour ma part environ cinq biographies tous les deux mois, et M. de Mirecourt les copiant, j'avais pendant ce temps gagné 300 francs, et M. de Mirecourt, 5,000 francs... »

Tout cela est bien triste !

= On n'est jamais trahi que par les siens. — Un confrère de M. Mirès aurait offert à M. de Mirecourt une collection de renseignements précieux, — en récompense desquels il ne demandait que l'honneur de ne pas figurer à son tour dans la *Galerie des Contemporains.*

= M. Mazerolle dit qu'en plusieurs occasions, il avait récolté sur ses personnages nombre de circonstances fort curieuses, mais trop gaillardes pour être livrées à l'impression.

Sous ce rapport, il a dû être distancé par un autre secrétaire intime de M. de Mirecourt, qui employait avec un certain succès la rubrique suivante.

Dès que ce secrétaire trouvait un homme assez complaisant pour lui fournir quelques notes sur sa propre individualité, il prenait son carnet, y inscrivait minutieusement tout ce qui était relatif à l'enfance, à l'éducation et à la carrière parcourue par le héros.

Puis, quand celui-ci avait fini de parler, le preneur de notes relevait la tête, le regardait fixement et sifflait cette doucereuse interrogation :

« Et... les amours? »

[Du 11 avril.] = Qui, diantre, peut être le W. R., auteur des singulières lignes plus ou moins rimées qu'on va lire ? et à propos de quoi, bon Dieu! trouvons-nous cette prétendue poésie française dans un journal littéraire anglais, fort estimable d'ailleurs? Voilà, — dirait l'illustre Grassot — ce qu'on n'a jamais pu savoir. Et Grassot aurait d'autant plus raison qu'aucun commentaire n'accompagne cette étrange élucubration d'un cerveau évidemment britannique, au bas du verso de la

première page du *Critic London Litterary Journal* du 2 mars dernier.

Oyez, oyez, lecteurs français, et jugez vous-mêmes. Nous transcrivons textuellement :

« Oyez! oyez! Un cœur perdu! un cœur perdu! »
Dites-moi, ma charmante demoiselle,
Qui êtes aussi bonne que vous êtes belle,
Si dans votre sein vous n'ayez trouvé
Un petit cœur qui s'y est couvé?
J'ai une longue annonce affichée,
Mais je crois qu'elle y est nichée ;
Car, quoique tous mes soins employant,
Je l'ai perdu en vous voyant;
Et ce pauvre cœur n'est jamais las
De chanter vous et vos appas.
Il loue le brun de vos cheveux,
L'éclat et noirceur de vos yeux,
La grâce de votre taille, votre air
Si gentil, doux et débonnaire,
Votre bouche de rose, vos dents d'ivoire.
Bref : ce pauvre cœur à croire,
Il n'y a ni charme, ni goût
Qui ne se trouve, m'amie, en vous.
Eh! chère Sophie! que faut-il faire?
Sans cœur il n'est que mauvaise chère
Dans ce bas monde! Plaît-il, écoutez;
J'arrangerai, n'en jamais doutez.
Je suis d'accord que mon cœur soit
Toujours à vous, et, par la loi
Des bons vieux temps, votre propre cœur
Sera me rendu tout à l'heure.
Donc, à l'envi, nous chérirons
Les hôtes heureux, et bénirons
L'heure où tu mon cœur as trouvé
Dans votre sein si doucement couvé.

W. R.

[Du 12 avril.] = *L'Ami des Lettres* ne respecte rien. Dans un récent article où il fait à juste titre valoir l'obligeance, l'érudition et la modestie de M. Léopold Delisle, l'abbé Badiche ne se permet-il pas d'ajouter que « ce savant est, ce qui vaut encore mieux, un homme plein de foi, uni à de pieux amis, et qui remp'it, nous assure-t-on, tous ses devoirs religieux avec une édifiante exactitude ! »

Les qualités attribuées à M. Delisle sont trop réelles pour qu'il ne regrette pas des révélations aussi intempestives.

Nous sommes également persuadé qu'on a voulu faire pièce à la modestie de M. de Campagnoles, rédacteur en chef de l'*Ami des Lettres*, en glissant dans son journal une lettre où M. E. Turquety lui décerne les phrases élogieuses dont voici un échantillon :

« Quand on voit un jeune homme consacrer son intelligence à de sérieuses études, quand ses écrits révèlent l'amour du vrai et du beau, et ces saintes convictions d'une âme qui garde comme un trésor les purs enseignements maternels, comment ne s'y intéresserait-on pas? comment ne lui souhaiterait-on pas le succès dont il est si digne ! »

La publicité d'un journal n'est pas faite pour de semblables confidences.

= Avouons-le cependant, M. l'abbé Badiche n'est pas encore de la force de M. Charles Bour.

M. Charles Bour vient de se livrer à la confection

d'une biographie de M. Edouard Braconnier qui nous arrive du département du Nord, en quatre pages in-folio autographiées. Nous ferons de larges emprunts à ce curieux morceau :

Une œuvre littéraire, dit M. Bour est chose rare et difficile. Quand on en rencontre une, il faut lui faire bon accueil. M. Ed. Braconnier a écrit, il y a déjà plusieurs années, un beau livre qui, sous le titre peu attrayant de *Théorie du genre des noms*, fit sensation dans le monde savant, un grand ouvrage sur *l'histoire philosophique et littéraire de la langue française*. Dans sa *Grammaire générale*, Nap. Landais appelle cette théorie *un livre de la plus haute et de la plus éminente portée* (page 203). M. Taillefer, inspecteur de l'Académie de Paris, adressa sur ce livre un rapport très-remarquable à l'ancien conseil royal de l'Université. M. Julien, de l'Institut, en rédigea une partie. M. Burnouf père, alors inspecteur général de l'Université, fit insérer au *Journal officiel de l'instruction publique* (7 mai 1837) un article fort étendu, où il plaçait l'auteur de la *Théorie* au premier rang des grammairiens de Paris. Un peu plus tard, M. Bescherelle, conservateur de la bibliothèque du Louvre, consacra toute une page du *Moniteur* (21 mars 1840) à une éminente critique de la *Théorie du genre*. Vers le même temps, le savant Frédérick Shwab, professeur à l'Université de Fribourg, traduisit la *Théorie* à l'usage de l'Allemagne. *Tout cela est très-flatteur.*

Ce qui charme surtout dans ce simple livre de grammaire, c'est la calme *beauté du style*, qui appartient à la meilleure école de notre époque. Nous en citerons au moins une page. etc., etc., etc.

En 1845, M. Ed. Braconnier publie un ouvrage sérieux. On l'avait chargé de refaire tout l'ancien Malte-Brun. Les éditeurs ne purent suffire alors à cette tâche. M. Ed. Braconnier résuma les nombreux maté-

riaux dans deux volumes, formant l'*Application de la géographie à l'histoire*. Ce nouvel ouvrage fut alors honoré d'un auguste suffrage qui permettait au savant auteur d'espérer honneur et fortune. M. Bescherelle, de la bibliothèque du Louvre, voulut écrire l'élégante introduction de cet ouvrage, s'efforçant d'exposer au public toute la richesse des matériaux. M. Frédérick Schwab traduisit aussi l'*Application de la géographie à l'histoire* à l'usage des gymnases allemands. Les hommes spéciaux en histoire ont sincèrement admiré la science entassée dans ces deux volumes. On cita comme modèle l'étude du sol, le beau préambule du chapitre *Espagne*; d'autres préférèrent celui de la *Prusse*, surtout celui de l'*Italie*, et même de la *Grèce*. Nous nous contenterons de citer celui du Danemark, contrée si mal étudiée dans les grands traités de géographie : on jugera mieux...

Nous pourrions multiplier les citations sur l'*Ecosse*, la *Suisse*, la *France*, l'*Asie*, l'*Amérique*, et l'on comprendrait encore mieux pourquoi M. Alexandre songeait à faire de M. Ed Braconnier un professeur de Faculté. C'est que peu d'hommes sont capables d'animer ainsi un sujet, et qu'un auditoire nombreux réclame une puissante imagination qui l'émeuve, qui l'intéresse, par la grandeur, par la nouveauté des aperçus, et surtout par la beauté du langage. M. Ed. Braconnier est le seul qui ait donné aux *Etudes géographiques* cette manière artistique et éloquente *qui a quelque chose de l'homme d'Etat*.

Ce bel ouvrage allait appeler M. Ed. Braconnier à participer à l'éducation d'un auguste personnage, quand la révolution de février éclata, détruisant ses plus belles espérances, emportant un monde où il avait vécu durant tant d'années en rapport avec ce qu'il y avait de plus distingué parmi les artistes et les écrivains. La gravité des événements politiques détermina M. Ed. Braconnier à quitter Paris, acceptant une position quelconque en province, cherchant

et trouvant sa consolation dans le silence, le travail, la pratique du devoir, ne demandant que le calme, l'oubli, et *le respect des droits de l'hospitalité*. Ce n'est pourtant pas beaucoup exiger !!!...

Indifférent à toute position en province, n'importe le rang. M Ed. Braconnier n'a jamais rêvé que son retour à Paris. Tous ses travaux n'ont jamais eu d'autre but. Il ne s'est point entièrement absorbé dans l'érudition grecque ni la critique allemande. Il a consacré beaucoup de temps à la *littérature proprement dite*. Pour n'être pas oublié à Paris, il publia en 1850 quelques *Etudes de mœurs* où ses anciens amis eurent beaucoup à louer. Il reçut même les félicitations de nos plus illustres écrivains. M. Michelet lui écrivait : *Le peu que j'ai lu déjà m'a vivement intéressé et fort édifié*. (Lettre du 2 avril 1850.) M. Guizot lui écrivait aussi en ce sens, en mêlant à ses éloges de la critique qui est à elle seule un témoignage d'estime. Le directeur des études de l'École normale supérieure de Paris lui écrivait aussi : *Vous dire que j'ai lu votre livre avec un vif intérêt serait insuffisant*; *je dois ajouter, avec une émotion profonde*. (Lettre du 24 avril 1850.) Malheureusement ces illustres juges n'étaient plus au pouvoir ; *leur estime n'était plus que de la consolation*.

M. Ed. Braconnier s'est beaucoup occupé d'art, autant que le doit un simple écrivain. Il a fait une étude sérieuse des grands maîtres de l'école italienne et de l'école flamande. C'est là qu'il s'inspire, quand il dessine la tête d'un des personnages qu'il fait agir.

M. Ed. Braconnier a fait une longue étude de la nature : l'eau, les prairies, les bois, les couchers de soleil, se retrouvent dans ses descriptions avec une pureté d'art qui rappelle la manière de nos grands paysagistes. Voici une esquisse qu'on croirait empruntée à la riche collection des dessins de Redouté, le célèbre peintre de fleurs : « Au retour de ces cour-« ses solitaires, je rapportais au foyer indigent quel-

« ques violettes ou du muguet parfumé, des touffes « d'églantines cueillies sur les haies et les buissons, « ou bien une branche odorante d'aubépine blanche. « — Dans la surabondante saison des fleurs, je com- « posais de riches bouquets où j'entassais verveines « et marguerites, clématites et campanules, pavots « et bluets, bruyères, pervenches et liserons, rele- « vant le tout de quelques grappes d'avoine ou d'épis « d'orge jaunissants. Les tristesses du foyer sourient « à toute cette fête de formes élégantes, de contras- « tantes couleurs et de parfums, qui ne devaient « durer qu'un jour dans leur naïve beauté et leur « suave harmonie. » (Page 23.) On ne parvient à écrire ainsi *qu'après de longues études, l'intime fréquentation des premiers maîtres, et surtout le plus grand amour de l'art.*

Ce qui distingue surtout M. Ed. Braconnier, c'est un rare talent d'exposition, poussant la patience et la lucidité des explications jusqu'à leur dernière limite. Je l'ai vu, grâce à son ingénieuse manière, enseigner le grec à un enfant de sept ans, *sans nul effort et sans fatigue.* Combien de fois, à Paris, ne l'ai-je pas entendu, au milieu d'un auditoire d'élite, parler littérature, histoire, et même métaphysique avec un succès qui allait *jusqu'à la reconnaissance de l'auditoire!* Dans ce genre d'enseignement intime, les préférences de M. Ed. Braconnier semblent être *pour un petit cours d'astronomie à l'usage des dames.* Ce qu'il déploie d'art, de simplicité, de clarté pour faire comprendre des choses souvent fort difficiles, ne peut être compris que de ceux qui ont assisté à ces charmants entretiens. On reste l'ami de celui qui a si bien parlé. M. Ed. Braconnier a de l'orateur la qualité la plus solide : *il ne se laisse jamais intimider par l'auditoire,* et il exerce sur lui une véritable puissance. Vers 1853, nous l'avons entendu, dans une assemblée nombreuse, prononcer sur *la dignité humaine* un noble discours, dont l'auditoire demanda l'impression. Nous

en citerons quelques fragments pour montrer que M. Ed. Braconnier a le beau privilége d'être un penseur sérieux, un élégant écrivain, un orateur de choix...

Charles Bour.

On accusera sans doute la longueur de cet extrait, mais en retrancher quelque chose eût été nuire à l'ensemble de ce monument de panégyrique. Si M. Braconnier ne s'en est pas trouvé satisfait, nous le déclarons bien difficile.

[Du 13 avril.] = La recherche des paternités littéraires donne lieu en ce moment à bien des contestations. Hier, c'était à propos du drame de la Gaîté, une grosse dispute qui s'est réduite à rien. Aujourd'hui, la *Correspondance littéraire* nous ramène du boulevard du Temple à la rive gauche, en nous faisant le récit d'un petit démêlé entre M. Théophile Lavallée et M. le duc de Noailles :

Quand le duc de Chevreuse fit son grand parc à Dampierre, il s'y prit, pour l'arrondir, d'une très-ingénieuse façon. « Il enferma dans ses murs, dit Tallemant des Réaux, les terres du tiers et du quart. » Il est vrai que, pour apaiser les propriétaires récalcitrants, il leur promit une clef de son parc, « clef qu'il est encore à leur donner. »

Ce que l'on trouvait fort réjouissant au dix-septième siècle n'est plus guère de mise aujourd'hui, excepté pourtant en littérature ; car voici qu'un autre duc, un académicien, M. de Noailles, voulant ajouter un troisième volume à son *Histoire de Madame de Maintenon*, s'est avisé de recourir au procédé si commode de M. de Chevreuse. Il a « enfermé » dans son livre quelques bons morceaux qui ne lui

appartenaient pas, il est vrai, mais qui étaient si bien à sa convenance, qu'il a cru devoir se passer du consentement du propriétaire, M. Théophile Lavallée. Malheureusement, comme il ne paraît lui avoir promis aucune espèce de clef, celui qu'il dépouillait s'est récrié et justice a bientôt été faite. M. Charles Louandre s'est rendu, dans le *Journal général de l'instruction publique*, l'interprète des plaintes de la victime.

[Du 14 avril.] = En attendant que MM. Mirès et Millaud se donnent comme feu Beaujon le luxe d'un bibliothécaire particulier, les financiers du Midi ont trouvé un moyen aussi ingénieux qu'économique d'encourager le journalisme parisien.

C'e t ainsi que M. Fernand Lagarrigue écrivait le 27 février sur une feuille de papier rose que nous gardons précieusement :

« Veuillez, je vous prie, m'adresser par retour du courrier et *contre remboursement* tout ce qui a paru de la *Revue anecdotique* depuis son premier numéro jusqu'au 1er juillet 1856..... »

Les deux volumes furent adressés en effet par le courrier suivant, mais le remboursement promis ne s'effectua pas.

Au bout de trois semaines, une note fut chargée de rappeler à M. Lagarrigue l'exécution de ses engagements.

Le 23 mars 1857, nous reçûmes de M. Lagarrigue une réponse où il déclarait considérer comme *fort extraordinaire* la réclamation d'une prétendue dette de sept francs.

Cette nouvelle épître, que nous gardons non moins précieusement que l'ancienne, est signée :

Fernand LAGARRIGUE,
Membre corresp. de l'Institut de France,
des Arcades de Rome, etc., etc.
26, place Saint-Félix.

... et porte la marque suivante : *Banque et recouvrements Lagarrigue aîné. Béziers.*

Banque, c'est possible ; mais recouvrements, voilà un titre qui nous paraît bien dérisoire.

La somme pour laquelle nous faisons tout ce tapage est à la vérité bien minime et ne vaut pas même les frais de la correspondance que nous avons entretenue à son sujet avec M. Lagarrigue, mais il y a dans tout ceci un principe de bonne foi que nous ne saurions laisser violer impunément.

Nous usons donc du seul moyen de répression qui soit entre nos mains, — la publicité.

Les lettres autographes de M. Fernand Lagarrigue seront visibles tous les jours, de trois à quatre heures, à notre bureau de la rue de Seine, n° 9.

[DU 15 AVRIL.] = La gent littéraire vient d'envoyer à la maison de Clichy une députation composée de deux romanciers et de deux journalistes, — MM. de G***, de La M***, A. R*** et L***. — Ces messieurs s'y sont trouvés si bien, qu'ils ont déclaré vouloir y rester aux frais de leurs créanciers.

En se promenant au préau, l'un d'eux a déjà fait

à première vue une passion dans le voisinage. — Par le temps qui court, il y a si peu de prisonniers vraiment intéressants que le fait nous étonne peu.

= Un de ces vieux savants dont le type va s'effaçant chaque jour nourrit un perroquet, *delicias Domini* (vu le sujet, nous prions le lecteur d'excuser cette citation, volée à M. Jules Janin). Mais son amour pour cette intéressante bête n'aveuglait point M. Amiel.

Un jour qu'un visiteur, après la phrase sacramentelle : « *As-tu déjeuné*, etc., s'extasiait sur la gentillesse de Jacquot :

— Vous êtes bien bon, dit M. Amiel ; oui, il est assez gentil, — mais il ne dit que des futilités.

[Du dit.] = Le bon accueil fait aux épigrammes de notre dernier numéro nous engage à en continuer la suite :

UN QUARANTIÈME.

Hélas ! comme l'Institut tombe !
Au point de mettre sur l'autel
Biot qui devient Immortel
Lorsqu'il a le pied dans la tombe !

SUR LES *Fleurs du Mal*, PAR M. CHARLES BAUDELAIRE.

Foin de ce Baudelaire aux trompeuses couleurs !
Il ne tient qu'à demi ses promesses flatteuses.
Je vois beaucoup de *mal* dans ses rimes rugueuses,
Mais j'y découvre peu de *fleurs*.

PONTMARTIN ET BÉRANGER.

Entre ces beaux esprits quelle est la différence,
Du chansonnier sublime au critique hautain ?
Les chants de Beranger ont parcouru la France ;
On chansonnera Pontmartin.

TRIOLET SUR LE *Journal-Monstre*.

Lequel est plus fort que Lespès

Parmi nos modernes *puffistes?*
Est-ce Badet ou Mestépès?
Lequel est plus fort que Lespès?
L'ibis et le cacatoès
Seraient ses seuls antagonistes.
Lequel est plus fort que Lespès
Parmi nos modernes puffistes?

L'HOMME AUX BUCHERS.

Aux protestants Veuillot dit qu'on mette la corde;
Il veut que plus d'un juif aille sur le billot;
Il redemande enfin les bûchers... — Je l'accorde.
Les bûchers... pour brûler les écrits de Veuillot!

LES MYSTÈRES DE CHAMBÉRY.

Que penses-tu, mon cher, de cet Eugène Sue,
Ce rouge Lucullus, Jacobin amateur?
— C'est qu'en le lisant, l'ennui sue
Par tous les pores du lecteur.

SILENCE PRUDENT.

Quand Aphonos s'obstine à garder le silence,
Des amis bien truffés, à sa dévotion,
En moderne français nomment discrétion
Ce que le vieux gaulois appelait impuissance.

THÉATRES

Compagnie Italienne. — Brillant retour de la Ristori, accueil très-sympathique et très-empressé le premier soir dans la *Maria Stuarda*. — L'*Ottavia* d'Alfieri est tombée assez platement. Il n'y a rien dans cette pièce — que la Ristori, — mais elle y est si peu.

Opéra. — L'événement le voici : c'est la Ferraris dans *Marco Spada*. La Ferraris, c'est-à-dire la grâce, l'élégance, la légèreté, le charme, la volupté chaste, l'idéal fait femme. Le succès a été vif, brillant, sympathique. On était heureux d'applaudir cette précision et cette force, cette correction et cette suavité, cette distinction et cette pureté. Autour de nous on nommait la Taglioni... N'est-ce pas le plus beau des éloges?

Odéon. — *Le Cousin du Roi*, comédie en un acte, en vers, de MM. Th. de Banville et Philox. Boyer. — Un bijou délicat, finement ciselé; beaucoup de vers et peu d'action. Cela ne se joue pas : cela se récite.

Paris — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 30 AVRIL 1857

SOMMAIRE. — La dot d'une héroïne de roman. — Les personnalités de *Figaro*. — Nouvelle édition des Œuvres de M. Champfleury. — M. Bruyas; ses portraits; ses théories et son style. — Opinion des sieurs Le Turc et Tissot sur la comète. — Parti qu'en a su tirer la maison Dembour et Gangel. — M. Charles Baudelaire à l'ombre de la jeune géante. — Petits vers du chevalier de Paravey. — *Le Monde illustré, le Monte-Cristo, le Diable boiteux.* — Un inventeur plus grand que Colomb et que Palissy. — Un théâtre rue Balzac. — Lettre de M. Paul Lacroix. — Pâtisserie littéraire. — Le haricot réhabilité.

[DU 16 AVRIL.] = Un homme de lettres, connu depuis longues années par de charmantes nouvelles, publie en ce moment un roman dans un de nos journaux du soir. Il était arrivé sans encombre à son troisième ou à son quatrième feuilleton, lorsque tout à coup le rédacteur en chef le prie de passer immédiatement à son bureau pour une affaire des plus urgentes. Tout effaré et ne sachant que craindre, redoutant d'avoir laissé échapper une de ces énormes *coquilles* qui déshonorent un ouvrage, ou de s'être laissé entraîner à quelque énormité ignorée, M. X*** accourt tout pantelant, et trouve son chef suprême tranquillement assis, enveloppé dans une robe de chambre et dans sa dignité.

« Je viens de lire votre dernier feuilleton, dit avec une majesté sévère M. L*** : il est assez bien

fait, mais il faut donner à votre héroïne une dot plus considérable ; — cela augmentera beaucoup l'intérêt.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répondit M. X*** avec un laisser aller que l'on ne trouve guère qu'en pareille circonstance, fixez vous-même le chiffre de la dot, je souscris par avance à ce que vous déciderez à cet égard ! »

Et dire que c'est avec ce judicieux esprit, avec cette fine critique, que, dans quelques journaux, on juge les œuvres de l'imagination ! — Quelle garantie pour ce bon public !

[Du 17 avril.] = On s'irrite souvent des personnalités que commet *Figaro*. Mais la plupart du temps, à qui la faute? Prenons par exemple M. Latour du Moulin, dont les cartes de visite ont fait tant de bruit. Eh bien, *Figaro* s'est même, ici, montré plus magnanime qu'on ne le pense, et, au risque de ne pas compléter son tableau, il n'a pas voulu rappeler à ses lecteurs certain extrait d'un journal de Pontarlier qui avait cependant bien son charme.

Il y était dit que la ville de Morteau, en reconnaissance de la chaleur avec laquelle M. Latour du Moulin, son député, avait fait prévaloir les intérêts de l'horlogerie francomtoise, lui avait fait hommage d'une montre de grand prix sur laquelle étaient gravées les armes et la devise du noble destinataire :

Parcere parvis et debellare superbos.

Si M. Latour du Moulin est conséquent, il ne pourra nous garder rancune de cette citation.

= La troisième édition des *Aventures de Mariette* vient de paraître à la librairie Lévy. La lecture de cette intime épopée n'a rien perdu à nos yeux de son premier intérêt. C'est un tableau vrai, simple et touchant, dont chacun peut faire la morale. Il est vrai que nous ne sommes pas de la force de plusieurs grammairiens.

A la deuxième édition de ce roman, se rattache l'origine d'un différend fort curieux au point de vue littéraire, et dont nous sommes surpris de ne plus entendre parler.

Par suite de l'achat d'une partie du fonds Lecou, la librairie Hachette s'était trouvée propriétaire d'une seconde édition des *Aventures de Mariette*. Cette édition parut ; et les exemplaires s'en écoulaient d'une façon assez satisfaisante, lorsqu'on crut convenable d'en mettre une partie au pilon. M. Champfleury protesta contre l'arbitraire de la suppression, et c'est sans doute à ce fait qu'il fait allusion lorsqu'en annonçant la réédition de ses anciennes œuvres, il ajoute :

« Les *Aventures de mademoiselle Mariette* devaient être publiées immédiatement, afin de faire cesser la suppression momentanée qui pesait sur ce livre.

« L'auteur n'a pas à en défendre le caractère. Un livre se défend par lui-même. L'ensemble de ses œuvres, de 1847 à 1856, ne démontre-t-il pas

combien peu l'auteur a spéculé sur le scandale! »

[Du 19 avril.] = Parmi les brochures les plus rares et les plus énigmatiques qui nous passent entre les mains, on pourra mentionner en première ligne les *Autographes sur l'exposé du tableau La Rencontre.* (Typ. Plon.)

M. Bruyas, qui a signé cette brochure, est, si l'on s'en souvient bien, un Montpelliérais des plus excentriques qui a eu la manie assez coûteuse de se faire *pourtraire* par nos principaux artistes, y compris M. Gustave Courbet, qui lui a cédé plusieurs toiles et s'est mis en scène avec lui dans ce fameux tableau de *la Rencontre* auquel le titre précité fait allusion.

Tel que nous le représente le portrait fait par Courbet, M. Bruyas est un homme à la charpente anguleuse, à la chevelure et à la barbe touffues, au regard fatalement noyé dans l'espace. Sa main gauche repose sur un livre qui porte cette suscription :

Théorie de l'art moderne.

SOLUTION.

Cet ouvrage tiré, dit-on, à un seul exemplaire, doit renfermer des solutions bien nébuleuses, à en juger par celui dont nous nous occupons en ce moment.

En voici, pour exemple, le passage le plus intelligible :

«... L'exploré ne s'agitant plus, l'idée mère appuiera nos gestes sur le fond d'un regard meilleur

que n'a point fixé l'hôte ingrat. Sa vraie justice est dans le ciel par l'obligation de notre âme singulièrement élancée, mais artistique en diligence. L'adorable établit bon ordre au delà du doute interdit. Aussi, douce messagerie, nous devions salut à ta garde, fière entreprise du Midi, virginité reconnaissante ! sur le grand chemin de la vie, un mauvais jour efface tout ! plus fragile encore, le vrai bien popularisé s'il existe ? Son roulage est universel, malgré nous surpris commandeur. Quand l'accéléré nous réduit, sa vitesse reste l'indiquée. Affranchissement qui l'honore, électrisant le genre humain. Chez les anciens d'abord, pour leur respect ensuite, à tous présents et à venir, dix-neuvième, ainsi soit-il.

« Bruyas. »

La *Revue anecdotique* offre un abonnement de dix ans au commentateur assez extralucide pour lui donner une explication satisfaisante des lignes qu'elle vient d'extraire.

Mais revenons à M. Bruyas et à ses portraits ; car la partie la plus curieuse de sa brochure roule sur ce sujet. Nous y voyons une série de lettres adressées à M. Bruyas par M. Jules Laurens, un lithographe qui paraît avoir une furieuse envie d'entreprendre la reproduction de tout le susdit musée.

Aussi pousse-t-il des cris d'admiration devant chacun des portraits-Bruyas :

« Le n° 1 est très-beau, de force jeune et contenue à la fois, type éminemment caractéristique au

point de vue littéraire contemporain. C'est Teverino et Monte-Cristo. Quant aux mains, elles sont dignes de jouer l'orgue de maître Wolframb.

« Le portrait de profil n° 2, très-exact surtout par la localisée (?) blonde. Il s'y révèle déjà comme expression, ce que j'appellerai le *croisé* de la pensée (foyer familial, figure d'ensemble).

« Portrait n° 3. La tête est profonde, elle a beaucoup souffert, elle souffre encore. Une larme du sang de rédemption est prête à tomber de l'œil. — Le pli de la manche est inappréciable.

« Votre n° 4, portrait à la casquette, est merveilleux de finesse, de netteté ; souple et nuancé pourtant.

« Portrait au fauteuil, le plus beau de tous par la physionomie, l'effet, l'exécution. J'y admire sans limite le double drame de l'homme et du spectacle pittoresque. La main seule, d'en bas, est sublime. Pends-toi, Van-Dyck ! »

On croit peut-être que la nomenclature se termine là ; pas du tout ! M. Laurens nous parle encore des Bruyas peints par Delacroix, Tassaert, Cabanel, Couture et Glaize. C'est un petit Louvre.

= Le sieur Le Turc, bien connu de nos lecteurs depuis le n° 15 de notre premier volume (page 338), vient de faire imprimer chez Ducessois un *Dixième Supplément* à ses réclamations, doléances, et découvertes.

Dans l'un de ses derniers Suppléments, il se plaignait amèrement de l'inconvenance et des tracas-

series qu'on lui faisait subir dans certains établissements économiques (des cafés sans doute) où il se rend d'ordinaire pour prendre quelques boissons chaudes, — « les seules qui puissent convenir à son estomac. »

Il paraît que ses persécuteurs n'ont encore pu se lasser, car M. Le Turc déclare que « jamais on ne lui a donné de plus grandes inquiétudes et aussi souvent qu'on le fait depuis quelques mois ; » — ce qui l'empêche de nous dire aujourd'hui son dernier mot sur la grande question à l'ordre du jour, sur les comètes, « globes mystérieux qui apparaissent de temps en temps aux yeux des hommes étonnés. »

Il se proposait, dit-il, de faire quelques recherches à ce sujet ; mais il ne peut qu'émettre des conjectures dont voici l'importante conclusion : « Il resterait à expliquer pourquoi le soleil et les étoiles laissent échapper les comètes après leur avoir fait faire leurs demi-cercles. Ne pouvant faire ni recherches ni réflexions *dans ce cruel moment*, et n'ayant pas d'ailleurs de connaissances astronomiques suffisantes, je résous cette question en disant que les comètes ne sont peut-être pas constituées comme les planètes, et que le soleil ne peut plus les forcer d'obéir à ses lois lorsqu'elles en sont à une certaine distance. Lorsqu'une comète se présente en face d'une étoile, elle pourrait revenir vers celle qu'elle avait précédemment visitée ; mais il doit arriver qu'elles se présentent le plus sou-

vent de côté, et que leurs mouvements changeant de direction chaque fois qu'elles approchent d'une étoile, elles finissent par visiter d'autres étoiles. »

= M. Joseph Tissot est plus hardi que M. Le Turc dans ses *Appréciations sur la comète et la fin du monde* (Paris, Meyrueis et Cherbuliez).

Les comètes et tout ce qui s'ensuit sont, d'après lui, l'œuvre des esprits malins répandus dans l'air ; ces phénomènes ont lieu, selon leur but et leurs caprices, dans les limites des permissions de Dieu.

Quant aux railleries des athées et des sceptiques, « elles n'empêcheront, pas plus que les raisonnements et les fausses appréciations des savants, l'apparition de la comète, *si elle doit avoir lieu, et mettront encore moins obstacle aux révolutions et aux grandes calamités dont les comètes sont les signes précurseurs.* »

Il ne peut être permis à personne d'être plus alarmiste que cela, et nous nous étonnons que M. Meyrueis ait pu consentir à imprimer de pareilles choses.

= Parlez-moi de la maison Dembour et Gangel, de Metz, — cette rivale florissante de la non moins illustre maison Pellerin, d'Epinal !

Elle a tout bonnement tiré de sa réserve un vieux bois représentant l'effet produit par la comète de 1811. Des buveurs ripaillent au premier plan. Au fond, des dandys, ornés de claques im-

menses et chaussés de bottes à revers présentent galamment des télescopes à de belles dames à courte taille. Les costumes sont un peu surannés, mais on a imprimé au-dessus en caractères tout neufs : La Comète de 1857 ; et le public n'en demande pas plus.

[Du 20 avril.] = M. Charles Baudelaire enrichit aujourd'hui la *Revue française* de vers qui ont au moins le mérite de leur bizarrerie.

M. Baudelaire avoue par exemple, dans une pièce intitulée *la Géante*, qu'il eût aimé, du temps des fées et des génies, vivre auprès d'une jeune géante comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé, répète-t-il,

Parcourir à loisir ses magnifiques formes,
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois, en été, quand les soleils malsains,
Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

Hameau est joli ! Mais que dire de ces *soleils* qui se croient obligés d'être *malsains* pour rimer avec les *seins* de la jeune géante ? — Ces soleils sont de vrais Phébus en fait de galanterie.

Après la *jeune Géante* nous avons encore *le Poison*, où M. Baudelaire dit à je ne sais quelle divinité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle
De tes yeux, de tes yeux verts,
Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers ;
Mes songes viennent en foule
Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige
De la salive qui mord,
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remord,
Et charriant le vertige,
La roule défaillante aux rives de la mort!

Abandonnons le commentaire de ces deux strophes à la délicate perspicacité de nos lecteurs, et disons qu'en dépit de ces ragoûts romantiques à la Pétrus Borel, — assez rares d'ailleurs pour qu'on en sente tout le prix, — *la Revue française* est une revue soignée, intéressante, bien conduite et digne en tout point de la prospérité que lui vaut déjà sa troisième année d'existence.

[Du 23 AVRIL.] = Qui ne connaît à Paris le plus aimable des octogénaires en la personne du chevalier de Paravey?

Le chevalier de Paravey est encore vif et dégagé dans sa petite taille. Les faces de sa chevelure sont retenues par deux petits peignes d'écaille; ses cravates sont d'un rose ou d'un bleu tendre; sa carte de visite porte la suscription que voici :

Le chevalier de Paravey

Membre du Corps de génie.

Après ces détails, on comprendra combien nous

nous estimons heureux de posséder son dernier opuscule poétique :

« Quelques vers inspirés à M. le chevalier de Paravey par les sites gracieux et les fleurs charmantes des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes dans les Pyrénées, près Pau, vallée d'Ossau. Paris, chez Duprat. 1857. »

Ces vers se composent de neuf pièces dont voici les titres exacts :

1

« Vers sur les Eaux-Bonnes, près du gave du Valentin, autrefois gravés sur les murs, et pendant mon bain, puis modifiés, 15 août 1855.

2

« Vers composés en revenant des Eaux-Chaudes à pied, après avoir de nouveau admiré la petite et charmante cascade du Pont-d'Enfer et y avoir rencontré l'aimable comtesse de C...y.

« Cette pièce est signée :

« Chevalier de Paravey,

« Ayant servi autrefois à Mont-de-Marsan et à Bayonne, et revenu plus tard dans les Pyrénées, avec d'anciennes et nobles amies que nous avons perdues trop tôt.

« 19 et 20 août 1855, à la fin retranchée depuis et modifiée.

3

« Vers mis autrefois par nous sur les écrans d'une aimable Anglaise.

4

« Sur la Parnassia qui abonde, avec les plus jolies bruyères, dans les prairies humides et d'un si beau vert que longe, à Bonne, la belle promenade horizontale.

5

« Vers adressés au Pic du Ger qui domine le vallon des Eaux-Bonnes.

6

« Sur la Daphné odorante, apportée du Pic du Ger aux Eaux-Bonnes. Vers composés dans mon bain, 5 septembre 1855.

« *Nota.* La Daphné odorante existe aussi au Japon et en Chine, et s'y nomme le Parfum de mille Lis (ou de dix lieues) ; rien n'est plus gracieux que ses bouquets de corolles rouges, sortant des feuilles du plus beau vert. Les guides en apportent chaque jour aux *belles poitrinaires*, incapables de gravir les monts pittoresques où cette charmante fleur s'épanouit près du rhododendron, et est abreuvée sans cesse par les nuées en écharpes blanches, qui viennent entourer ces monts boisés et escarpés.

7

« Vers autrefois mis sur un souvenir que nous n'avons pas donné.

8

«A la charmante comtesse Bielynska, venue naguère à Paris, et à qui nous avions prêté *Sacontala*, poëme traduit du sanscrit, par feu M. de Chézy, savant aussi aimable que bon.

« *Note.* La comtesse Bielynska, veuve, encore toute jeune en ce moment, cousine de Mme la princesse de Beauveau, et nièce de l'excellente et bonne comtesse Dzialynska ; et que l'on mariait alors à Paris, à l'un des hommes les plus aimables de l'Empire, mais qui est retournée dans sa terre, en Pologne, après avoir été à Biarritz et dans nos Pyrénées qu'elle a su comme nous admirer.

« Vers pour deux Irlandaises, *jolies surtout le soir*, vues au salon de l'hôtel de France, à Bonne, en 1855.

« *Note.* Nous avons revu depuis ces belles et sauvages étrangères à Arcachon, lac marin et très-pittoresque, près Bordeaux, et dans ce beau lieu, nous avons connu Mme Henestrosa, de la Havane, une des plus aimables Espagnoles de Madrid, amie de la bonne duchesse de Gor ; et nous passions nos soirées au milieu de la charmante et pieuse famille de Mme la vicomtesse Elie de G***.

« Saint-Germain, février 1857. »

Si notre cadre n'était pas aussi restreint, nous n'aurions pu résister au désir de donner au lecteur quelques-uns des vers de M. le chevalier de Paravey; mais nous nous voyons, à notre grand regret, contraint de le renvoyer à son libraire.

[Du 24 avril.] = Périodiques nouveaux :

— *Le Monde illustré*, journal hebdomadaire. Le premier numéro nous paraît un spécimen des plus satisfaisants comme gravure et comme rédaction,

surtout au prix, relativement fort modique, de 18 francs par an.

Pourquoi donc M. Paulin a-t-il paru sitôt effarouché de cette concurrence à *l'Illustration* ? S'il est, comme il le paraît, convaincu que ce nouveau journal ne peut se maintenir dans de pareilles conditions, il n'aurait rien perdu à lui faire un salut moins irrité. C'eût été de la bonne politique.

= « *Le Monte-Cristo,* journal hebdomadaire de romans, d'histoire, de voyages et de poésie, publié et rédigé par Alexandre Dumas seul. » Frontispice représentant un Edmond Dantès tout long, tout maigre et tout ruisselant, qui vient d'aborder à la nage la terre de délivrance.

Ce journal commence par la réfutation d'une lettre d'Augustine Brohan, que M. Dumas aurait mieux fait de laisser dormir en paix. Il y a au moins un mois que Paris n'y pensait déjà plus.

Pour les besoins de sa cause, il s'est, comme à l'ordinaire, comporté en enfant terrible ; il a touché à tout. Le récit d'une attention délicate devient pure vanité lorsqu'il est fait par son auteur.

= Deux journaux de modes : *le Sylphe* et *les Parisiennes.*

= *Le Diable boiteux,* paraissant le jeudi. De Montpayroux, rédacteur en chef. Vignette représentant le héros de Lesage planant sur les tuyaux des cheminées parisiennes.

« Pour vous j'enlèverai le toit des maisons, j'entr'ouvrirai les portes les mieux closes, les rideaux

les plus épais, etc., etc. » — Le titre du journal comportait nécessairement ces promesses révélatrices. Eh bien, chose rare ! il a fait mieux ou pis que cela, au gré des amateurs, dans les passages suivants :

« II..... — En entrant dans la baignoire, quand l'eau chaude arrive, à une certaine hauteur du corps, — quand elle a relaxé les voies intérieures, et levé les écluses qui, selon l'expression du grand philosophe Sganarelle, — contenaient le *superflu de nos boissons*, — que faisons-nous, *presque* TOUS (je dis *presque*, pour sauver l'amour-propre de la personne présente, — toujours exceptée !...) mesdames et messieurs ?...

« III. — Eh ! vraiment oui !... *dans notre baignoire* !...

« IV. — Je ne veux pas m'appesantir sur les causes de cette bizarrerie de la brave dame Nature, — qui nous fait commencer, — à *presque* TOUS, — un acte de propreté, par un acte, — que quelques bons esprits se permettent de flétrir du mot *contradictoire*.

« — Je constate, — modestement, — chastement, — une petite félicité qui, — quoique ensevelie dans la conscience de la baignoire, — comme dans la nôtre, — n'en cause pas moins un certain bien-être, pour ce cher petit animal qu'on appelle le corps humain, — n'est-ce pas ?....

« VII. — Quelques épicuriens grossiers font même des bouillons, — en soufflant, — du fond

de la baignoire, — avec un instrument de basse non encore classé dans les orchestres! ..... »

Cette citation est extraite d'un article de M. Jules Viard, sur les petits bonheurs des bains chauds.

Nous renvoyons M. Viard aux haricots de M. Lutterbach.

= A propos de *Diable boiteux*, nous pouvons en annoncer un nouveau, — *Asmodée*. — Celui-ci paraîtra le jeudi et le dimanche, à partir du 3 mai.

= Autre nouvelle : *Triboulet* s'agrandit, fusionne avec le *Diogène* sous la raison sociale *Triboulet et Diogène réunis*, et doit paraître aussi deux fois par semaine.

[Du 26 avril.] = « *Manuel complet de Lottinoplastique* : l'art du moulage, de la sculpture en bas-relief ou en creux, mis à la portée de tout le monde sans notions élémentaires, sans apprentissage d'art ; précédé d'une histoire de la découverte par M. Lottin de Laval, chargé par le gouvernement de missions dans le Kurdistan, la Perse, l'Arabie, l'Egypte, etc., etc., auteur du *Voyage archéologique dans la péninsule de Sinaï*, ouvrage indispensable aux archéologues, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, voyageurs, ecclésiastiques, touristes, collectionneurs, ébénistes en meubles d'art, fabricants de bronzes et amateurs. — Paris, Dutacq, et chez l'auteur, aux Trois-Vals, près et par Bernay (Eure). 1857. In-12. »

Cette longue tirade est le titre de l'ouvrage que M. Lottin de Laval vient de publier sur la décou-

verte d'un procédé de moulage qui, selon lui, doit rendre des services inappréciables à la science et aux arts. L'auteur nous apprend (page 6 de son Manuel) « qu'ayant renoncé à la poésie et aux œu-« vres d'imagination pour suivre la route plus ar-« due de la science, » il cherche un moyen facile et peu dispendieux pour mouler à peu de frais les grandes sculptures en relief et les inscriptions gravées en creux qu'il rencontrait dans ses voyages, afin de doter sa patrie des richesses ignorées que l'antique Asie recèle dans son sein. Son *génie* lui fit découvrir, à la suite d'expériences sans nombre, le procédé de moulage auquel il a donné son nom.

Cette découverte, qui a été longtemps contestée, consiste à estamper d'abord en papier le monument qu'on veut ensuite reproduire en plâtre, à enduire ce clichage d'une matière grasse, et ensuite à faire sécher le moule ainsi préparé, soit au soleil, soit au feu. Ce procédé, fort simple en apparence, est comparé par l'auteur à la découverte de Christophe Colomb.

Comme toutes les grandes découvertes, celle de M. Lottin de Laval a suscité d'odieuses jalousies, de basses intrigues, d'indignes tracasseries, et quelques savants n'ont même pas craint de conspirer contre l'auteur. Il nous signale, parmi ses ennemis, des ministres et des érudits auxquels il donne la qualification de *picoreurs de la science*. Le mot est d'autant plus piquant qu'il s'attaque à M. Léon Faucher, qu'il accuse d'avoir brisé les sceaux de

l'Etat, et à M. M. (ariette), l'auteur de la découverte du Sérapeum de Memphis, qu'il insinue avoir été de complicité avec un M. B. (onnefoy) pour lui surprendre le secret de son procédé de moulage.

Comme tous les hommes de génie qui ont doté leur pays d'une grande invention, M. Lottin de Laval se pose en victime et en martyr ; il signale à ses lecteurs les jaloux qui pendant de longues années ont essayé de lui contester le mérite de son immense découverte : « On a employé, s'écrie-t-il (page 19), « toutes les perfidies pour me faire sombrer ; on m'a « privé de la récompense nationale qui m'avait été « promise en échange de mes collections et de mes « procédés. » Et plus loin : « Les inventeurs qui « rendent tant de services à l'époque dans laquelle « ils vivent, seront-ils toujours des MARTYRS ! ! » Plus loin encore, l'auteur s'élève jusqu'au pathétique (page 21) : « J'avais engagé mon avenir, dé« truit ma santé à jamais, pour assurer à la France « toutes ces précieuses dépouilles scientifiques ; je « croyais toucher au port, je trouvai la tempête ! » Le martyre recommence quelques lignes plus loin, mais l'auteur est résigné (page 23) : « Si l'on a « voulu me faire beaucoup de mal, le but a été at« teint : l'état de ma santé est à la hauteur de ma « fortune ! ! ! »

Nous brisons là pour ne pas donner trop d'émotion au lecteur compatissant, et nous arrivons à la péroraison (page 92). L'auteur atteint le sublime dans ce dernier effort : « Il y a longtemps que l'Al-

lemagne, l'Angleterre, l'Italie et d'autres nations du monde demandent mes procédés; elles vont les avoir, et alors tout ce qui reste debout sera sauvé...
... Je vous donne tout ce que la Providence m'a enseigné. Hormis Dieu, j'ai été peu aidé; loin de là! Il m'a fallu lutter plus de dix ans pour mettre tout cela au jour; et pour le faire, j'ai dû recourir au dévouement de quelques puissantes amitiés et *pousser encore plus loin le patriotisme que Bernard de Palissy*, qui brûlait ses pauvres meubles pour trouver son fameux émail. Moi, j'y ai compromis mon avenir et usé ma vie avant l'heure!!! »

[Du 27 avril.] = M. le comte Jules de Castellane est en ce moment, l'*impressario* le plus malheureux qu'on puisse rencontrer. Il a vu s'élever, à deux pas de son hôtel, un théâtre qui paraît plein d'avenir.

Ce théâtre, dirigé avec autant de goût que de grâce par une femme d'esprit qui sculpte à ses heures de loisir, Mme Jules L*** D***, possède, non-seulement des acteurs éminents, mais des auteurs zélés. Tenons-leur compte du zèle, ce qui est déjà beaucoup.

Mercredi dernier, avait lieu, de minuit à trois heures du matin, une double première représentation.

On a joué d'abord l'*Un ou l'Autre*, par M. Ponroy (Arthur). M. Ponroy interprétait lui-même sa comédie; — auteur et acteur comme Molière, qu'il n'a pas la prétention de remplacer.

Puis on a entendu la *Crémaillère*, pochade due à la plume juvénile de M. Daclin, — ce même Daclin que couronna le laurier poétique du prix Véron, mais qui, depuis ce début éclatant, s'est modestement borné à la poésie de société et au lyrisme entre paravents.

L'*Un ou l'Autre,* c'est l'histoire d'une jeune veuve serrée de très-près par deux prétendants, qu'elle n'épouse pas, pour s'unir à un troisième larron, lequel ne prétendait à rien. — On s'est intéressé à ce proverbe, plus sentimental que gai.

La *Crémaillère* nous représente une dame romanesque qui passe pour s'être pendue, tandis qu'il n'y aura de pendue que ladite crémaillère, entre des étudiants qui se mettent dans leurs meubles et un commissaire qui a mis indûment son écharpe.

Le théâtre, ravissant de coquetterie et de fraîcheur, avait été installé dans l'atelier de Mme L*** D***; le salon contigu formait la salle, où deux cents dames diapraient leurs toilettes merveilleuses. Les hommes étaient relégués dans les pièces voisines d'où ils ne pouvaient qu'entendre sans voir. Seul, en vertu du privilége de sa taille liliputienne, M. Francis Lacombe, l'auteur de l'*Histoire de la Bourgeoisie*, avait pu se glisser sous le piano qu'il faisait vibrer du sonore écho de ses applaudissements.

En résumé, le public a fort applaudi ; et si les acteurs, rappelés par l'enthousiasme général, ne s'étaient soustraits à l'ovation par une fuite prudente,

ils eussent été accablés par une pluie de bouquets.

Chaque mercredi, nous dit-on, ces délices dramatiques doivent se reproduire rue Balzac. — M. de Castellane cherche un hôtel dans l'île Saint-Louis.

[Du 29 avril.] — M. Paul Lacroix nous écrit la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur,

Je vous adresse une réclamation bien tardive, mais il n'est jamais trop tard pour rectifier une erreur.

J'ai appris seulement hier, par hasard, que vous aviez jugé à propos d'extraire d'une *Note* judiciaire un passage qui me concerne et de le publier dans votre numéro du 31 décembre 1855.

Il y avait à cette époque un procès pendant, qui intéressait au plus haut degré la question de propriété littéraire. Les plaidoiries avaient eu lieu ; le jugement était ajourné à quinzaine. Ce fut alors que les défenseurs firent paraître la Note, dont vous avez extrait un passage.

Ce passage renferme plusieurs assertions fausses, radicalement fausses et tout à fait étrangères à l'objet en litige. Le Mémoire qui contient ces assertions ayant été distribué aux juges huit jours seulement avant le prononcé du jugement, il ne m'était pas possible d'y répondre par une nouvelle Note imprimée, mais j'y ai répondu, je vous prie de le croire, en produisant des pièces contradictoires qui n'ont pas laissé subsister le moindre doute dans l'esprit des juges qu'on voulait détourner de la question principale.

Une note judiciaire, monsieur, n'est pas destinée à la publicité : suivant la loi, elle est exclusivement réservée aux juges et à la partie adverse.

Au reste, quand il vous a plu de faire usage de la Note de mes adversaires, vous auriez dû prendre connaissance d'un autre Mémoire imprimé, relatif à

la même affaire, Mémoire rédigé et signé par moi, lequel contient aussi des affirmations assez graves et qui était de nature, ce me semble, à éclairer votre opinion sur la moralité d'un procès que j'ai perdu en fait et que j'ai gagné en droit.

Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Paul Lacroix
(*Bibliophile Jacob*).

[Du 30 avril.] = On a bien voulu nous faire cadeau du pot pourri suivant : il nous a paru trop drôle et trop inoffensif pour que la primeur n'en soit pas offerte à nos lecteurs.

PATISSERIE LITTÉRAIRE.

Qui découpe mieux la galette,
Ou de Zaccone ou d'Honoré,
D'Aufauvre ou d'Octave Féré,
Ou de Sorr au nez de belette?
Pour le flan et la tartelette
Montépin me semble ferré.
Qui découpe mieux la galette,
Ou de Zaccone ou d'Honoré?

Pour faire le chausson aux pommes,
Quel marmiton qu'Henry de Kock!
Il y défirait tous les hommes,
Le sphinx, l'autruche et l'oiseau roc.
Et Gondrecourt, gonflé de sommes,
Des pâtissiers serait le coq.
Pour faire le chausson aux pommes,
Quel marmiton qu'Henry de Kock!

Je prendrais Valois de Forville
Pour le beignet rance et puant,
Ou Paul Ferney, ce chat-huant,
Goûté par les sergents de ville.
Et pour le biscuit du truand

Il faut Supersac et Clairville.
Je prendrais Valois de Forville
Pour le beignet rance et puant.

Mais pour les graisseuses brioches,
C'est votre lot, Scholl et Chadeuil.
Que Sérignac donne un coup d'œil
Au pain d'épice aimé des mioches.
Les cuivres sortiront des poches
Pour Watripon bouffi d'orgueil.
Mais pour les graisseuses brioches,
C'est votre lot, Scholl et Chadeuil.

= Le haricot vient d'être complétement réhabilité par M. Lutterbach dans la sixième brochure sur l'*Art de bien se nourrir avec peu de nourriture.* Si on veut bien nous suivre un moment dans la cuisine de l'auteur, on verra tout le parti qu'il a su tirer de ce légume si décrié dans les colléges et les sociétés délicates.

Nous avons dirigé, dit-il, principalement nos expériences sur le haricot, vu qu'il nourrit, fortifie et généralement plaît au goût. Il ne manquait, pour le bien qu'on peut retirer de cet aliment, que le moyen de le rendre bienfaisant à tout le monde. A cet effet, devant soutenir l'*élan de l'appétit* pour augmenter la force digestive, nous disposâmes nos comestibles de manière à faire notre repas d'un seul trait, en commençant par la substance la plus limpide et comportant le plus de chaleur, afin d'aider celle de l'estomac à ouvrir les voies les plus reculées et y faire pénétrer la nutrition. C'est ainsi que dans le monde les plus courageux s'avancent et les autres les suivent. En conséquence, un poëlon dans lequel avaient cuit les haricots reçut des tranches de pain, ce qui transforma la sauce en potage; puis une légère tranche de rôti cuit à l'avance vint se tiédir sur les haricots.

Ce simple repas ainsi préparé, et l'estomac bien disposé, nous commençâmes par l'espèce de bouillon, le pain à la suite, puis les haricots pour finir par le rôti. Il nous est arrivé, parfois, ayant bien soutenu l'*élan de l'appétit*, de nous sentir presque soulevés rien que par la puissance de la force vitale : ainsi que l'on voit un ballon s'élever de plus en plus à mesure que le gaz y est introduit.

Il est vrai que ce ballon ne tarde pas à crever, mais ici encore M. Lutterbach prévient toute objection et entre franchement en matière :

Quoi qu'il en soit, le bien que nous avons retiré de cette espèce de régime nous a porté à en faire usage chaque fois que nous sommes à même de nous sustenter librement. Mais, nous dira-t-on, l'usage de certains légumes comme le haricot, ne peut être continué sans causer de l'échauffement et être parfois incommode ! Nous répondrons : le haricot agit sur le principe échauffant des mauvaises humeurs ; chassez les mauvaises humeurs, le principe fortifiant du haricot vous profitera et vous aurez moins de fermentations venteuses, qui d'ailleurs sont utiles au corps quand elles passent librement. — Faisons connaître que l'on peut, *pour les moments opportuns*, y donner cours au moyen d'une longue aspiration cadencée en accord avec un mouvement saccadé du milieu du corps.

Nous ne saurions trop engager les personnes qui reçoivent inexactement la *Revue* à nous adresser leurs réclamations par écrit.

Paris — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 15 MAI 1857

SOMMAIRE. — De la complainte considérée dans ses rapports avec l'industrie. — Office de littérature commerciale. — Comment on peut voyager en Italie dans le salon de M. Giraudeau de Saint-Gervais. — Huit journaux nouveaux. — *L'Asmodée*. — *Le Gymnase littéraire*. — *Le Perroquet* — Pétitions et pétitionnaires. — Un Encyclopédiste. — Un disciple de Jean-Jacques. — Un oreiller qui fait faire des enfants. — Certificats à l'appui. — Encore le théâtre de la rue Balzac — Le premier son de la lyre de M. Marius Léty. — Comment le Réalisme a su mourir. — Nouvelles anglo-françaises. — *Le Réalisme*. — Deux épigrammes. — Correspondance. — Théâtre. — Avis aux anciens abonnés du *Chroniqueur*.

[Du 1er mai.] = La complainte n'est pas un genre perdu, tant s'en faut, dans l'industrie du moins.

Un confectionneur de Marseille, — du nom d'Emy, — forcé de déménager par suite des exigences intéressées de son propriétaire, vient d'annoncer, en quarante-trois couplets signés Dunan-Mousseux, la liquidation de son fonds de magasin.

. . . . . .

Ecoutez, gens de Marseille,
Et de tout le littoral
De l'Océan provençal,
La nouvelle sans pareille!
N'ayant pu se déranger,
Mirès y reste étranger.

. . . . . .

Il emport' son industrie
Chez un Vautour moins gênant,
Et, comme un autre Fernand,
Va dans une autre patrie
Pour y chercher le bonheur,
En conservant son honneur.

Un' calamité pareille
Barbouille son oppresseur
D'une si noire noirceur,
Que tout le savon de Marseille,
Quand on veut y réfléchir,
Ne pourrait pas le blanchir.

. . . . . .

... Suit le détail de l'excellent parti que le public marseillais pourra tirer de la vente :

L'habit qu'on payait soixante,
Coûtera là trente francs.
Voilà qui nivell' les rangs
D'une façon étourdissante,
Et jusques aux Catalans
On verra des lords raglans.

. . . . . .

C'est le trépas de la blouse :
Trente sous les pantalons,
Cinq francs le gilet des salons,
La robe de chambre à douze ;
C'est un rabais indécent
Et de cinquante pour cent.

. . . . . .

Sitôt après le tirage,
Trente habillements complets,
Jacquett's, pantalons, gilets,

Des gagnants s'ront le partage.
D' monsieur Emy c'est le don
Aux pauvres, et allez donc!
. . . . . .

Trente habits, chose inouie!
Car saint Martin, d'son manteau,
Au pauvre montrant sa peau,
Ne donna qu'une partie,
Et de ce qu'il conserva.
Il put se faire un talma.
. . . . . .

Ce vêtement est plus digne
Que celui qu'Adam portait.
La morale poursuivait
L'homm' vêtu d' feuill's de la vigne.
Ce n'est plus qu'avec son fruit
Que l'homme se culotte aujourd'hui.
. . . . . .

Prenez mes couplets pour guides
Dans ce choix de vêtements.
Il s'en trouve de charmants
Pour aller en vos bastides,
Dominant les flots amers,
Rêver sous les pampres verts.
. . . . . .

= Auprès de ces couplets impossibles, nous craignons bien que l'insecticide-Vicat n'ait tort. Il mérite cependant quelques lignes.

M. Vicat a confié à M. Arthus Lamy la mission de chanter, — sur l'air *Tremblez en voyant La Fayette*, — les vertus de sa poudre insecto-morbifère.

Voyez là-bas cet homme
Armé d'un énorme soufflet,
A son regard satisfait
Chacun le reconnaît :
C'est Vicat qu'on le nomme.
D'un souffle il exterminera
La mouche ainsi que le rat.
Souris *et cætera*.
Tremblez! car, voyant la conquête,
Tout insecte répète :
Vlà Vicat! vlà Vicat!! vlà Vicat!!!.
L'insecticide Vicat.

= Nous doutons fort que M. Nougués puisse jamais se mettre à la hauteur de M. Dunan-Mousseux et Lamy.

Il vient de fonder, 19, rue J.-J. Rousseau, un Office de Rédaction générale dont il définit ainsi le but : Centraliser l'entreprise des travaux intellectuels épars, suspendus ou en souffrance dans les cartons de l'homme surchargé d'affaires ; achever ces travaux vite et bien ; nous occuper de leur impression et de leur traduction en toutes langues ; nous charger à la fois de leur insertion dans les divers organes de la presse française et étrangère, comme dans une publication créée pour notre propre usage.

[Du 4 mai.] = *Aperçu critique de mon séjour en Italie suivi d'un épisode dramatique à Paris*, par le docteur Maurice Herczegy. Paris, Dentu ; et chez l'auteur, rue du Helder, 18.

Le docteur Herczegy nous paraît un auteur bien naïf ou bien complaisant.

L'aperçu critique de son séjour en Italie existe tout au plus sur le titre de sa brochure ; quant à l'épisode dramatique, c'est tout bonnement et tout simplement une réclame en faveur de M. le docteur Giraudeau de Saint-Gervais et de son Rob Boyveau-Laffecteur.

Hongrois de naissance et touriste passionné, l'auteur est venu à Paris exercer la médecine. Passant un soir dans une rue boueuse et solitaire, il entend des cris déchirants sortir d'une maison de mauvaise apparence : il s'informe, il monte dans un grenier et y trouve une famille de trois individus rongés par un mal immonde au milieu de la misère la plus complète. Son cœur s'émeut, et avec l'aide de quelques amis il leur administre les premiers secours. Mais il faut des remèdes plus énergiques, plus coûteux. M. Herczegy pense alors au Rob Boyveau-Laffecteur et au docteur Giraudeau de Saint-Gervais qu'il se résout à visiter, dans le but d'obtenir gratuitement son efficace préparation.

Ici se place naturellement le récit pittoresque d'une visite chez.....

Le docteur Giraudeau de Saint-Gervais.

Il était midi et demi lorsque j'entrai dans une maison ayant toute l'apparence d'un hôtel. Je montai deux étages et me trouvai dans une antichambre dont les murs, couverts de médaillons, d'armoires

et de bustes antiques, ressemblaient vraiment à une salle de musée, lorsqu'un homme de manières distinguées et ne ressemblant nullement au classique valet orné de son plumeau sous le bras et de son tablier relevé à angle, se présente et me demande si je veux parler au docteur Giraudeau ; sur ma réponse affirmative, il m'ouvre la porte à deux battants d'un salon où l'art uni à la science et au bon goût vous dédommage du temps qu'il vous faut attendre.

C'est à peine si j'avais remarqué la présence près de moi de deux dames attendant aussi leur tour d'introduction. Tout à coup la porte s'ouvre, une dame ne fait qu'apparaître, mais non pas sans laisser voir des traits de la plus pure distinction, et un extérieur des plus nobles, en même temps des plus modestes ; aussitôt mes deux voisines de se retourner, de chuchoter en se disant : » Vous la reconnaissez, n'est-ce pas! Quel talent! Ces tableaux que vous voyez là sont d'elle : remarquez quel coloris, quelle finesse d'esquisse, quelle expression dans les traits ! » Ces deux dames, qu'il ne me fut pas difficile de reconnaître comme bons juges, entrèrent dans le cabinet du docteur, et je restai seul. Je demandai vivement à mon introducteur de qui étaient ces peintures, et j'appris qu'elles étaient de la maîtresse de la maison. Des gravures exquises, des albums tout nouveaux, les œuvres d'un Lamartine, d'un Béranger, d'un Brillat-Savarin, d'un Richerand, d'un Edmond Texier, d'un Alfred Musset, d'un Albéric Second, tout cela épars négligemment sur la table ; j'y jetai les yeux, j'y trouvai aussi deux grands volumes manuscrits ayant pour titre : *Atlas historique universel de l'antiquité* ; je ne fus pas peu étonné de les voir signés du nom de l'auteur des tableaux que je venais d'admirer.

M. Giraudeau de Saint-Gervais accède fort gracieusement à la demande qui lui est faite, et

M. Herczegy peut dès lors soigner ses malades en toute sécurité. Au bout d'une douzaine de visites et avec l'emploi constant du Rob, il lui est enfin donné de voir des sujets désespérés revenir à la vie. « Je les ai rendus, dit-il, à une parfaite santé par l'heureux emploi de ce Rob dont la thérapeutique est aussi simple que sûre et rationnelle ; ajoutons à l'honneur du médicament que sa précieuse supériorité dépend surtout de sa préparation exceptionnelle d'après les procédés employés, ainsi qu'on le sait, dans le laboratoire de la rue Bonaparte, procédés qui, honorés de l'approbation des plus hautes sommités scientifiques, permettent au docteur Giraudeau de Saint-Gervais de faire un appel constant au public et aux médecins, afin que chacun puisse en juger par lui-même. »

En lisant cet opuscule, nous avouons avoir pensé aux Mémoires de Bachaumont, qui accueillaient déjà, au dernier siècle, avec une certaine réserve, « le rob du Sr L'Affecteur, » et nous nous sommes dit :

Si c'est une chose réellement infaillible, comment se fait-il qu'il soit encore nécessaire de la préconiser ?

[Du 5 mai.] = Périodiques nouveaux :

L'Asmodée, Diable boiteux de 1823, paraissant deux fois par semaine. Vignette représentant ce lutin béquillard s'échappant de sa fiole aux yeux ébahis de l'imprudent bachelier.

Nous remarquons dans ce journal le commencement d'une sorte de dictionnaire des *savants en us*, qui dénote un esprit observateur et parfois plus que méchant. L'article a fait du bruit dans un monde auquel la petite presse ne fait pas ordinairement d'aussi profondes entailles et l'on se perd en conjectures sur son véritable auteur.

En tout cas, la facture de ces notices révèle une main exercée dans le genre.

— *La Lanterne magique*, journal hebdomadaire, destiné à la reproduction des chefs-d'œuvre de la peinture et de la littérature. Directeur : Courselles-Dumont.

— *Gymnase littéraire*, journal hebdomadaire.

Dans un prospectus qui a seul paru, M. Guillaume Luziès fait appel aux esprits généreux qui ne manquent jamais à Paris, soit qu'ils s'épuisent dans l'isolement en efforts ignorés, soit que ses paroles éveillent les belles intelligences qui n'avaient pas jusqu'ici conscience d'elles-mêmes.

Il leur propose de fonder avec lui, par souscription, un journal dont la rédaction suivra le mode suivant :

« 1° Il n'y aura pas de rédacteurs titulaires, chaque souscripteur pourra collaborer à la rédaction.

« 2° Les souscripteurs se réuniront deux fois la semaine, le mardi et le mercredi, à huit heures du soir, et plus souvent, si les besoins de la rédaction l'exigent. Il y sera fait lecture de tous les articles

que les souscripteurs auront écrits pour le journal. Ces articles *seront soumis à l'appréciation de l'assemblée, et insérés s'ils en sont jugés dignes.* »

Voilà de ces séances auxquelles il sera curieux d'assister.

« Tous les genres seront admis : poésie, histoire, philosophie critique, nouvelles et romans; mais la plus grande sévérité devra inspirer les décisions de l'assemblée...

. . . . . .

3° Le prix de la souscription est de 5 francs par mois, sauf réduction ultérieure, si les recettes le permettent.

« 7° Les conditions restent les mêmes pour les souscripteurs de province. Ces derniers pourront envoyer leurs articles au bureau du *Gymnase* ; ils seront lus dans les conférences du soir et publiés s'ils obtiennent les suffrages de l'assemblée.

« On souscrit au bureau du *Gymnase littéraire*, rue de Vaugirard, 30, de midi à quatre heures. »

— *La Maîtrise*, journal de musique religieuse. Niedermeyer, directeur-fondateur. Un numéro par mois contenant une feuille de texte et six morceaux de chant et d'orgue.

— *Le Perroquet*, paraissant trois fois par mois. Pour une feuille d'annonces, ce journal a certainement sa part d'originalité. Il ne met pas des annonces à la troisième et à la quatrième page comme les grands journaux ; il ne leur fait pas occuper la

moitié de chaque page, comme le *Tintamarre* ; non, il a mieux fait que cela, il a fait un ingénieux amalgame de ce qui doit en même temps attirer et repousser son lecteur. Après chaque alinéa de huit lignes, dans un article de genre, on voit surgir le *Chocolat Mexicain*, *les Dents à cinq francs* et le *Traitement du docteur Charles-Albert*. — *Utile dulci* !

Nous croyons le procédé diviseur du *Perroquet* susceptible d'être appliqué avec un certain succès aux articles sérieux des grands journaux.

— Un journal de théâtre, *la Coulisse*.

— Un journal de bourse, *le Messager*.

— Un journal de modes, *les Saisons*, qui, déclare, bien entendu, que les vingt ou vingt-cinq recueils se publiant à Paris, sous le titre de journaux de mode, sont mal conçus, mal exécutés et sans aucune espèce d'intérêt. — Charitable et philanthropique journal !

[Du 10 mai.] = « A quoi bon tant de savoir ! disent souvent les adversaires de l'instruction publique. Nos paysans en seront-ils plus heureux ? Mais non ; dès qu'ils sauront écrire et chiffrer, ils délaisseront la charrue pour chercher une carrière plus brillante et plus en rapport avec leurs petites vanités. Chacun se croira capable d'arriver à tout. »

Eh bien ! que ces pessimistes soient rassurés désormais ! On peut avoir de l'instruction, mais on n'est pas toujours ambitieux. Pour appuyer cette

étonnante proposition, nous n'avons qu'à fouiller dans le panier aux pétitions d'une grande administration, et retirer de cet instructif répertoire deux monuments dont nous garantissons l'exactitude. Il s'agit, comme on pourra s'en douter par la suite, de deux emplois brigués dans une de nos grandes compagnies de chemin de fer.

Ce 2 avril 1847.

« Monsieur le directeur,

« Le sieur A***, cultivateur, âgé de trente-sept ans, jouissant d'une bonne santé et d'une forte constitution, demeurant au hameau de***, a l'honneur de vous exposer que désirant faire partie de l'administration dont vous êtes chef, il vous prie très-humblement de bien vouloir l'admettre, au nombre de vos employés, comme facteur. Néanmoins, comme il a la main assez heureuse pour l'écriture, étant au service de la compagnie, elle pourra l'employer à ce que bon lui semblera; sa prévoyante disposition sera toujours la sienne.

« Depuis l'âge de vingt ans, le sollicitant n'a cessé de se vouer aux travaux agricoles et manœuvres; avant cette époque, il a suivi plusieurs écoles, il connaît quelques propositions de géométrie, un peu de dessein linéaire, l'arpentage et l'expertise.

« Il a, en outre traité sur la Régénération des terres et des principaux végétaux; *ce* qui les condamnent ou les favorisent; dont il a atteint assez d'im-

portance et reçu des remercîments de S. Exc. le ministre d'Etat, de l'agriculture et du commerce.

« En outre il a traité sur le stratagème, dont il a reçu des félicitations du maréchal Canrobert et autres généraux et plusieurs remercîments de S. Exc. le ministre d'État de la guerre.

« De plus il a traité sur les Éléments logiques, se rapportant à la Morale, de Politique, la Diplomatie, la Philosophie, les Belles-Lettres, etc., etc. »

. . . . . .

La seconde pétition appartient à un autre genre, mais elle n'en est pas moins précieuse. Nous y recommandons surtout aux amateurs une citation de Jean-Jacques :

« 18 avril 1857.

« Monsieur,

« Je me suis présenté hier au concierge des ateliers dans l'intention d'aller avec des preuves de plusieurs de mes capacités, au bout de la main, offrir à Messieurs les chefs d'ateliers. Il m'a dit que ces Messieurs n'y était pas, et qu'il fallait que je me fasse recommandé par des personnes, que sans cela je ne parviendrait jamais à rien.

« Je ne puis digéré cela.

« Quand même on vous écrirai pour moi que je suis honnête et tout, cela ne vaudrait jamais de me permettre de vous apporter à voir moi-même de mes œuvres fait en petit de plusieurs de mes capacités qui pourrait être utile dans vos ateliers. Je

sais que vous avez beaucoup de demandeurs, mais bon nombre désirent des emploies, où l'on n'attrape pas de corne aux mains, où l'on ne sue pas. Moi, Messieurs, je préfère le maniement des outils bruyant, la scie, la varloppe, la lime, la pioche, le marteau à tailler, les moellons et la pierre, le pinceau..... et la plume que je conduit à la manière de J.-J Rousseaux, que vous devez trouver bonne.

« Je suis de ton avis que cela ne vaut rien, édifier des travaux qui trasportes (*sic*), abrites, vêtisse, nourisse, — la plume, elle serait mieux placer à de savant fiévreux.

« Des économies que j'avais faites, j'en ait acheter bon nombre des principaux outils pour le travail du bois et du cuirs. Je me suis appris le dessin linéaire (les premières notions), j'ai des cornes plain les main, en vous faisant voir mes œuvres, je vous offre mes services, selon que vous les jugeriez convenable.

« Messieurs, n'ayant pu être approfondi dans six ou sept capacités, que je vous offres votre jugement et ma bonne volonté, (car on ne ma presque jamais rien montré de vraiment bon et utile) supléra. Je travail le bois, menuisier en bâtiment, — le cuirs, couture, jointure, piqure, pour faire ou raccommoder des courroies en harnais, — prépare la peinture à l'huile pour peindre voiture, wagon ou autre, — le trait (du dessein linéaire), — je connais la ville de Paris et la banlieue pour servir à

faire des courses, — je regarni en briques, les poëles détérioré par le feu, — taille de la pierre, moellon.

« Ma famille et moi nous avons l'honneur de vous saluer, etc. »

Plaisanterie à part, cette seconde lettre est réellement émouvante. Il y règne une telle franchise et une telle initiative qu'on voudrait pouvoir encourager immédiatement son auteur. Figaro n'avait ni plus de talents, ni plus de philosophie.

[Du 11 mai]. — Le grand Venette et ses recettes d'hygiène conjugale sont détrônés par un simple physiologiste du département de la Drôme. M. Aubert de Barbières vient d'annoncer dans les termes suivants la découverte de son

OREILLER HYGIÉNIQUE.

Antistérile et Antidysménorrhéique.

PLUS DE FEMMES STÉRILES!!

L'usage de l'Oreiller hygiénique d'Aubert rend, au bout de quarante jours, apte à concevoir; dix jours après, les femmes de dix, quinze, même vingt ans de mariage, réputées les plus infécondes, ont conçu!!

L'Oreiller hygiénique d'Aubert active en quinze jours ou trois semaines la circulation du sang, et donne aux fonctions périodiques qui jouent un si grand rôle dans la vie physiologique de la femme, cette juste pondération, sans laquelle la santé est nécessairement altérée...

Plus de stérilité!... Plus de dysménorrhée!... A ces mots les savants de sourire... Mais un million

de sourires, — même de savants — auront-ils la puissance de fabriquer un enfant? Ils crieront à l'empirisme!... Mais n'est-ce pas à l'empirisme qu'est due la découverte des plus précieux agents de leurs matières médicales?...

Chez les anciens, la stérilité était une espèce d'opprobre, et les Hébreux la regardaient comme une punition du Seigneur... Il n'en est pas ainsi de nos jours...

Certes, si la stérilité n'est plus un opprobre, c'est, à coup sûr, une lèpre hideuse qui ronge secrètement bien des familles et entraîne après elle bien des malheurs sans nombre.

Frappé, depuis longues années, de ce triste état de choses, nous avons voulu essayer d'y porter remède, et nous avons pensé que si le mal était dans la nature, c'est dans la nature aussi que nous devions trouver le baume. Nous avons, en conséquence, porté nos modestes études sur les plantes; nous leur avons reconnu, à la suite de nombreuses expériences, des vertus que ne mentionnaient pas les livres des savants.

« Nous pouvons donner à l'appui de ce que nous avançons, le nom de quelques époux qui se sont publiés eux-mêmes à l'avénement de leurs enfants viables; nous ne dépasserons pas les bases que la discrétion nous impose en nommant les personnes qui ont bien voulu nous donner des certificats pour rendre hommage à la vérité.

T. C., à Valence, 16 ans de mariage!!...

L. V., à Romans, 12 ans de mariage!! etc., etc...

CERTIFICAT.

Nous soussignés L. B. J. et B. A. F., son épouse etc., certifions qu'après 9 ans de mariage sans enfants, ayant commencé le 28 août 1853 le traitement de l'Oreiller hygiénique de M. Aubert, physiologiste à Barbières, nous avons *présumé* que la *conception* avait eu lieu du 15 au 20 octobre suivant et qu'un

enfant du sexe masculin en est né le 17 juillet dernier!!... lequel est viable et en parfaite santé!!...

Beauregard, le 16 octobre 1854.

L. B. J. et B. A. F.

Vu pour la légalisation des signatures de M. L. B. J. et de Mme B. A. F., son épouse, ci-dessus apposées.

Beauregard, le 23 octobre 1854.

Le maire, M. T.

Et à combien de jeunes filles notre oreiller n'a-t-il pas rendu la vie, qui ayant de la peine à devenir femmes, paraissaient devoir bientôt s'éteindre, semblables à ces frêles plantes que le manque d'eau fait flétrir sur leur tige!..

Nous nous arrêtons... Par le brevet que nous avons obtenu du gouvernement, nous nous sommes réservé la fabrication *exclusive* de notre Oreiller hygiénique, composé, nous ne saurions trop le répéter, de plantes et d'aromates. Son usage n'entraîne aucun inconvénient, son parfum est suave, et la tête s'y repose aussi mollement que sur le duvet le plus fin.

Au reste nous donnerons, par écrit ou verbalement, toutes les explications qu'on nous fera l'honneur de nous demander.

Écrire franco à M. Joseph Aubert, Physiologiste à Barbières, canton du Bourg-de-Péage (Drôme).

Nota. — Nous tenons à ne recevoir d'honoraires qu'après grossesse reconnue ou guérison constatée.

Nos consultations sont gratuites et secrètes.

J. AUBERT.

Barbières, le 28 février 1857.

[Du 12 mai.] — Le théâtre de la rue Balzac s'appelle *Théâtre-Beaujon*, et il continue d'être de plus en plus florissant. Deux nouveaux mercredis ont ajouté deux fleurons de plus à sa couronne : ils

nous ont valu deux comédies inédites, sans compter l'intermède de vers remarquables lus successivement par MM. Jules Lefèvre-Deumier, Juillerat, Lacretelle et Daclin. La poésie a donc encore un lieu de refuge!

Si nous commencions par le mérite, nous parlerions avant tout de la *Comtesse-Marquise*; mais procédons par ordre de date : à l'*Aïeule* appartient le premier pas. C'est très-gentil, très-frais, et même une idée neuve se cache sous cette bluette de M. Octave Lacroix. Il a imaginé une vénérable aïeule qui dort durant toute la pièce, une Mme Epiménide qui traverse l'action entière avec un rêve. La jeune fille n'est pas seule ; — une jeune fille n'est jamais seule.

Mais quand le galant devient trop pressant, — un ronflement l'arrête.

La jeune fille est-elle trop crédule, l'aïeule rêve tout haut.

Bref, on ne dira pas que cette morale endort son monde ; car c'est la morale elle-même qui dort. Jolis détails, poésie à pleine main, comme on en sème quand on a vingt cinq ans et qu'on s'appelle Octave Lacroix.

Passons à la *Comtesse-Marquise*. Une action originale, des mots vrais, observés sur nature et augmentés de toute la finesse de l'auteur (Mme Lefebvre-Deumier) ; de la satire à patte de velours ; de l'aimable gaieté ; un éclat, une couleur, une

nouveauté, qu'on ne trouve plus guère nulle part. — Puis quand on a eu demandé l'auteur, redemandé les acteurs (et de ce nombre étaient Mme M*** et une toute gracieuse femme du monde, Mme C*** M***, qui a eu tout le succès de l'émotion et du talent ; sans compter Mlle S***, pour qui le théâtre Beaujon deviendra sans doute un jour le Théâtre-Français), on a entendu M. Jules Lefèvre-Deumier, poëte qui n'a qu'un défaut inconnu à ses confrères, la modestie.

Mais n'oublions pas le début intéressant d'un tout jeune poëte pour qui vient de sonner à peine la dix-huitième année... Celui-là, qui marche sur les traces d'un père assurément fort distingué, se nomme Emmanuel Des Essarts ; et tandis que, d'une voix émue, il récitait une jolie pièce sur la *Jeunesse de Molière*, le bruit circulait autour de nous qu'à ses dix-huit ans il venait de remporter, au concours des prix Véron, l'accessit unique de poésie sur le sujet de *Paris nouveau*. Rien que de naturel à cela : à Paris nouveau, nouveau poëte.

Cette Muse, c'est une bien vieille fille ; mais elle aura toujours la faiblesse d'aimer les jeunes gens !

[Du 13 mai.] = M. Marius Léty vient de faire imprimer à Romans (Drôme) son *Premier son de lyre*. Il y chante les bruyères grises et les vierges aux yeux bleus. Quant au reste, il en fait bon marché :

Les femmes qu'il vous faut, à vous, hommes blasés,
Sont sans fibres au cœur ; — leurs corps se sont usés
Aux angles du plaisir ; — quelques-unes sont belles,
Et leur corps qui bondit sous des flots de dentelles
Dans le bal vous fascine et vous met en passant
Des désirs à la tête et de la flamme au sang.
Mais leur sourire, hélas ! est un sourire étrange,
Sourire de démon sur une lèvre d'ange ; —
Leurs cœurs sont des tombeaux où gît l'amour défunt,
Et leurs corps sont des fleurs qui n'ont pas de parfum.
A vous donc vos plaisirs et votre joie immonde,
Mais ne salissez pas la jeune fille blonde ;
L'air que vous respirez nuirait à ses poumons ;
Il lui faut le grand air de la plaine et des monts, etc., etc.

= Le *Réalisme* vient de faire avec une assez franche désinvolture l'annonce délicate de son propre trépas :

« Au premier numéro, dit M. Duranty, on aura vu la bête Réalisme se traîner sur le ventre, comme les animaux naissant du chaos, puis peu à peu ses formes se dégager, et enfin le loup, avec son poil hérissé, marcher dans les chemins et montrer ses dents aux passants inquiétés. Aujourd'hui la bête est morte et elle va être empaillée par les naturalistes pour figurer dans les collections ! — Réjouissez-vous ! *Réalisme* est mort, vive le Réalisme ! »

[Du dir.]

LA JEUNE UNIVERSITÉ.

Jeune Université, comme un Croquemitaine
Tu manges tout, mettant la patience à bout.
Il neige du Rigault et de l'Edmond About,
Il pleut du Simon et du Taine.

LA TUNIQUE DE NESSUS.

Triolet sur la récente nomination d'F. Delacroix.

Plaignez le rouge Delacroix
Forcé d'endosser la tunique
Des Romains de Jules Lacroix ;
Plaignez le rouge Delacroix
Que dans le sanhédrin punique
De Pujol cloûra sur la croix.
Plaignez le rouge Delacroix
Forcé d'endosser la tunique!

Encore une transformation : *Triboulet* devient *Rabelais*.

Le titre est plus antique, mais son esprit sera toujours nouveau.

[Du 15 mai.] : — On nous écrit de Londres :

On a vu et recueilli tant d'affiches curieuses que l'on hésite un peu à en reproduire, à en indiquer même de nouvelles. Mais en voici une qui, posée à Londres en mai 1857, a son prix :

Barnum, le fameux Barnum qui exhibe de nouveau Tom-Pouce dans la capitale de l'Angleterre, a fait apposer, ce mois-ci, sur les murs de la ville, une affiche ornée d'une vignette représentant Tom-Pouce dans toutes les attitudes et tous les costumes différents que prend ce César des nains. Jusque-là rien de mieux. Ce qui est joli, c'est que, pour exprimer combien Tom-Pouce est en ce *moment* admiré *par les têtes couronnées*, les côtés de la vignette re-

présentent deux souverains et leurs descendants admirant le petit homme. Ces deux souverains sont la reine Victoria et Louis-Philippe Ier, derrière lequel se tiennent le prince de Joinville et le duc de Montpensier. — Voilà qui est beau, n'est-il pas vrai? — Au fait, est-ce que M. Barnum est obligé de changer ses planches, chaque fois qu'il plaît à un pays de faire une révolution? — Diable! il se serait ruiné en 48. Toujours est-il que les partisans de l'ancien régime, comme disent les journaux politiques, ont pu apercevoir encore une fois leur souverain... régnant... en effigie. — Mais comment fera Barnum, s'il vient à Paris?

N. B. Nous avons un exemplaire de l'affiche dans nos bureaux.

= Chacun sait que la première page du *Times* est consacrée à toutes les annonces commerciales ou autres. — L'amour s'y glisse souvent, — à un shelling la ligne, et la première feuille du monde joue le rôle d'un. . Cupidon au rabais. — En voici un exemple tiré du numéro du 13 mai :

« LOUISA,

« Si *l'amitié* et votre COEUR GÉNÉREUX vous *a* entraînée *de* faire le premier pas vers un précipice, *il a* en même temps ouvert la tombe pour ensevelir vos amis. — Je vous en conjure, tranquillisez *ceux* sur votre sort aussi vite que possible. »

Dans un moment où la Société des gens de lettres et l'administration elle-même s'émeuvent du

pillage littéraire organisé par la France contre l'Angleterre, il n'est peut-être pas sans intérêt d'indiquer ici les noms des pièces que nos alliés nous ont empruntées sans crier gare, depuis quelques années. Commençons, sauf à la continuer, cette instructive nomenclature :

Drames. Mathilde, — les Trois Mousquetaires, — Paillasse, — Robert Macaire, — Marie-Jeanne, — les Frères Corses, — le Chevalier de Maison-Rouge, — le Courrier de Lyon, — les Cosaques, — le Sang-mêlé, — le Docteur noir, — les Pauvres de Paris (2 fois traduits), — le Fils de la nuit

Comédies et vaudevilles. Les Maris me font toujours rire, — les Deux Gouttes d'eau, — un Monsieur qui prend du ventre, — la Joie fait peur, — le Chapeau d'un horloger, — une Femme qui déteste son mari, — les Faux Bonshommes, — Pythias et Damon, — Ange et Démon, — la Fille de l'Avare, — la Joie de la maison, — la Demoiselle à marier, — Riche d'amour, — Où passerai-je mes soirées ? — J'ai mangé mon ami, — Sous une porte cochère, — Madame Bertrand et Mlle Raton, — Habitez donc votre immeuble, — l'Affaire de la rue de l'Ourcine.

Mais assez pour aujourd'hui ; la suite prochainement.

CORRESPONDANCE

M. X*** à Caen. Quels sont les œuvres et les titres littéraires de D'E? Ce renseignement est essentiel pour nous.

M. A. P. T. à Bayonne. Merci de vos observations, dont nous apprécions assez l'esprit pour y répondre.

La *Revue anecdotique* ne justifie, il est vrai, pas plus son titre courant que le *Journal des Débats*, pour prendre un exemple, ne répond au sien; mais veuillez remarquer que notre couverture de semestre porte *Revue anecdotique des excentricités contemporaines*.

Or, le but et le caractère de notre Recueil, qui se vend peu ou point au numéro et ne s'adresse qu'à un public particulier, nous semble suffisamment défini de la sorte.

Quant aux petites révélations galantes, mondaines et artistiques dont beaucoup de personnes sont friandes, il ne faut pas oublier qu'une douzaine de journaux de toute taille pratiquent avec plus ou moins de succès cette spécialité. Ce qu'il reste à dire après eux ne vaut rien ou est peu facile à traduire. Ici encore, notre Revue tient trop à son originalité pour glaner de maigres épis dans un champ qui ne lui appartient pas.

THÉATRES

L'influence du soleil se fait déjà sentir. Les ours d'été commencent à montrer le bout de leur museau. On lance les pièces à *insuccès*.

La Porte-Saint-Martin vient de tomber sous *Shakspeare* et sur Dugué. Shakspeare l'a échappé belle, mais Dugué est mort du coup.

André Gérard ménage à l'Odéon deux ou trois belles extinctions de voix à Frédérick — qui n'est plus le Maître : ce n'est pas assez et l'on bâille.

Au Palais-Royal, *la Gammina* fait rire, — c'est tout ce qu'on peut lui demander — autant que *la Fiammina* fait pleurer.

La Question d'argent n'en fatsant plus, le Gymnase a fait jouer *les Comédiennes*, grande pièce et petit succès.

— Le succès, où est-il? Aux Italiens, avec *Camma* et la Ristori — Pièce simple, situations énergiques, vers sonores

et remplis de pensées, interprétation éloquente. A côté de la Ristori, on applaudit aussi la blonde Picchiottina...

On la rappellerait même, cette charmante enfant,... si son nom n'était pas si difficile à prononcer.

Concerts. L'association des Sourds-Muets a donné son concert annuel : l'assemblée était brillante, le programme choisi, et l'enthousiasme fiévreux. On applaudissait les artistes qui venaient généreusement en aide à une œuvre méritoire ; on applaudissait plus encore le dévouement de l'honorable docteur Blanchet, qui donne sa fortune et sa vie à ceux qui souffrent. Les bonnes actions portent bonheur !

AVIS.

AUX ANCIENS ABONNÉS DU CHRONIQUEUR.

Ceux des anciens abonnés du *Chroniqueur* que la *Revue* devait servir jusqu'au 5 juin courant (voir notre numéro 3), et qui se réabonneront pour un an, recevront immédiatement et *franco*, — à titre de prime, — notre dernier volume de semestre (juillet-décembre 1855).

Envoyer un mandat de cinq francs à l'ordre de M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, avant le 1er juin. — Passé cette date, on ne serait plus admis à jouir du même bénéfice.

Paris — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 30 MAI 1857

SOMMAIRE. — Fragments d'une parodie des concours Véron avec notes explicatives. — Composition du Jury. — Prélude. — Prix de croissance. — Prix de Laponie. — Prix de crinière et de calvitie. — Prix nasal. — Prix de cravate blanche. — Prix de barbe. — Prix de ventre. — Tragédie séraphique, avec une définition de l'amour pur. — Nouveau moyen de combattre la rage. — Haras de chiens. — L'aéronaugraphe Sanson. — Les linguistes Letellier et Nollet. — Six cent-quarante linguistes rémunérés par quarante millions de Français. — La Société des Bachi-mélos de Lille. — Un homme bien avec tous les partis. — Souscription aux mémoires d'un hypocrite. — M. Cochet au Mans. — M. Charles Vernay et ses poésies. — Le soleil en pierreries de l'Académie universelle. — Retour d'Egypte.

[Du 18 mai.] — Ainsi que l'a annoncé une note laconique, et même quelque peu ironique, la Société des gens de lettres a décerné les prix fondés par son bienfaiteur inconnu. Sauf la *poésie* qui a été mieux traitée, la *critique* et la *nouvelle* n'ont eu chacune qu'*un prix*, comme si pour le genre si complexe de la nouvelle il était possible de donner un seul prix. Le reste de la somme octroyée par le bienfaiteur inconnu a été versé dans la caisse de secours. Des secours, très-bien : mais avant

tout, c'est le travail, c'est le talent qu'il fallait encourager.

En revanche, il s'est fait l'autre jour une distribution de prix bien autrement large, poétique, solennelle, et dont le récit palpitant nous a été communiqué. Après ce qu'on va lire, c'en est fait des prix Véron.

Quoique faisant rage dans les salons littéraires et les cercles particuliers, cette pièce est encore inédite. Aussi regardons-nous comme une bonne fortune d'en pouvoir les premiers donner quelques fragments.

GRAND CONCOURS PLASTIQUE

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

O Muse!... Ils se trouvaient dix-neuf aux Quinze-Vingts,
Dix-neuf juges, chenus comme des échevins.
Dix-neuf hauts en cravate et forts en orthographe,
— Pourvu qu'on n'aille pas sonder leur autographe;
Duègnes masculins pour la règle et les mœurs,
Devaient donner des prix au troupeau des rimeurs.
Mais non pas de ces prix que procure le thème
Grec au collégien piocheur par système,
Mais non pas de ces prix de discours et de vers
Latins, que dans son antre éreinte l'*Univers*,
Mais les prix mérités aux beautés surhumaines
De nos littérateurs, vrais Anadyomènes.

. . . . . .

. . . . . .

Le grand jury sur un divan se pavanait.
C'était De Lourdoneix à côté de Viennet
Dont la main brandissait le glaive d'*Arbogaste*;
Le gracieux Gigot (1), dévot pancratiaste;
Foisset (2) le compassé; le doux Charles-Malo (3)
Qui comme Dumollet revient de Saint-Malo;
Barbet-Massin (4) trônant au milieu des lexiques;
Gabriel (5) et Grassot, ces immortels caciques;
Le docte Poujoulat et Crémieux, ni grand
Ni beau; Nibelle (6), ami des pavots; Paul Legrand;
Debureau fils; Rhéal (7), qui s'acharne sur Dante;
Panseron, consommé sur le trille et l'andante;
Poirson (8), chevau-léger du Béarnais; Ragon;
Voillet de Saint-Philbert (9), l'honneur de l'Aragon,
Qui fait sous les balcons soupirer la romance;
Et maître Chicoisneau (10), cet avocat immense.

NOTES

(1) *Albert Gigot*, jeune athlète de l'éteignoir dans le *Correspondant*. Sa phrase est un encensoir; sa période une chasuble.

(2) *Foisset. Ejusdem farinæ.*

(2) *Charles Malo*. Ex-volontaire royal, membre de toutes les académies, fors l'Académie française. Ex-rédacteur de l'*Almanach des Muses* et fondateur de la *France littéraire*.

(4) *Barbet Massin*, un de ces estimables horticulteurs qui font fleurir les prix de Sorbonne dans le jardin des Racines grecques.

(5) *Gabriel*, cinquième de vaudevilliste. Ne pas confondre ce Burgrave avec l'ange de ce nom, dont il est le frère aîné.

(6) *Nibelle.* Avocat-poëte (Charybde et Scylla). Trop poëte pour être avocat, trop avocat pour être poëte.

(7) *Rhéal.* — «... Est-ce Rhéal qui mit Dante en français de maître d'écriture? » (*Odes funambulesques*).

(8) *Poirson.* Prix Gobert, contemporain du Pont-Neuf, ami et confident de Henri IV, dont il possède le triple talent.

(9) *Voillet de Saint-Philbert.* — Garçon de bureau de l'ancienne *Mode*, chargé spécialement des Revues du grand monde et violemment soupçonné de n'être autre que la comtesse Dash.

(10) *Chicoisneau.* Ce nom en dit assez, et le porteur en dit trop.

PRÉLUDE

L'orchestre est à sa place, et les mères aussi.
On chuchote en silence, on se mouche; voici
Que Paul Legrand se lève, et sa mimique alerte
Dit au public béant : « La séance est ouverte. »
Fanfares! On écoute. Air des *Fraises*. Applaudissements. On s'embrasse et l'on pleure. Tableau!

. . . . . .

. . . . . .

Viennet laisse son glaive, et s'armant de la lyre :
« Messieurs, nous vous ouvrons les sources du délire.
Les enfants de Phœbus vont recevoir des prix
Qu'ils voudraient bien tenir de la main de Cypris.
Legrand, à vous l'honneur de couronner les *jambes*,
A Panseron, les *nez* longs comme des ïambes;
Grassot, le *Lilliput* l'échoit; Rhéal, les *crins;*
La *cravate* à Nibelle, et pour les Némorins
Chauves, qu'Albert Gigot s'élance dans le stade;

Pour les *ventres*, tonneaux dignes de Van Ostade,
Malo, Charles-Malo ; mais quant à la *beauté*,
C'est mon lot, car j'en puis donner à volonté.
Jasmin, vous que j'observe au sein de l'assemblée,
Que la *barbe* princeps par vous soit démêlée.
Qu'enfin le *prix d'honneur*, qui n'est pas un moineau,
Soit en pompe donné par vous, ô Chicoisneau ! »

PRIX DE CROISSANCE.

Lequel a le prix des *guibolles*,
Soit de Nadar soit de Livet (1) ?
Du Louqsor ils sont les symboles ;
Près d'eux, Larchey (2) n'est qu'un navet.
Adolphe Dumas (3) qui rêvait
La royauté des discoboles ;
Lacroix (4) qui par ses hyperboles
Charma les échos de Givet ;
Cauchy (5), l'homme des paraboles ;
Godefroy (6), prodigue d'oboles,
Et d'Epagny (7) de rocamboles,
Ont l'accessit avec Havet (8) :
Quant au prix que Berville (9) avait,
Nadar l'a pris avec Livet.

NOTES

(1) *Livet*. Il nous a donné dans le *Moniteur* de précieux documents sur les *Précieuses*.

(2) *Larchey*, le dernier des Lorédans ; a logé ses cinq pieds onze pouces dans la plus lilliputienne des Revues.

(3) *Adolphe Dumas*, qui vient d'obtenir le prix de critique. *Non ignarus mali...*

(4) *Jules Lacroix*, auteur persévérant de plusieurs tragédies.

(5) *Cauchy*. Voir au *Gigot* et au *Foisset*.

(6) *Godefroy* (Stanislas), agent central ou centripète de la Société des gens de lettres. La caisse providentielle est toujours ouverte, mais rarement pleine.

(7) *D'Epagny*, auteur de *Luxe et Indigence*. (Indigence d'esprit et Luxe d'antiquailles). Il a posé pour Cuvier, chapitre des *Fossiles*.

(8) *Havet*. Une des plus hautes colonnes de la Faculté des lettres.

(9) *Berville*. Vieux nourrisson des Muses; il n'est pas encore sevré. Visible à l'*Athénée* et à la *Société philotechnique*.

PRIX DE LAPONIE.

Prémaray n'est pas le dernier.
Nicolle (1), l'écrivain ductile;
Les Enault (2) Lacombe (3) et Bornier (4);
Goepp (5), Blanc, plus doux qu'un dactyle,
Et le tambour *minor* Fournier,
Sont des géants de Meissonnier.
Mais Paulin (6), qui peut le nier?
Règne sur les Lapons de style.

NOTES

(1) *Henri Nicolle*. Auteur d'un *Voyage aux Pyrénées*, qui a effacé le mot de Louis XIV.

(2) *Etienne Enault*. Romancier du genre doux et virginal.

Louis Enault. Ubiquiste littéraire.

Il voit tout,
Entend tout,
Est partout.

(3) *Francis Lacombe*. Auteur distingué de l'*Histoire de la Bourgeoisie*. Ami intime de Soumet, qui le prit pour type du *Gladiateur*.

(4) *Henry de Bornier*. A écrit un drame chaleureux de *Dante et Béatrix*. Encore un que Dante mettra avec Ratisbonne, Fiorentino, Brizeux, Taunay, Calemard, de Lafayette et surtout Artaud dans le cercle des Traducteurs.

(5) *Goepp* (Edouard). Ses blondes moustaches font l'ornement de plusieurs revues bien posées.

(6) Paulin Niboyet, fils de Mme Eugénie Niboyet, première du nom.

PRIX DE CRINIÈRE.

Quel est l'héritier de Samson
Pour la comète-chevelure?
Est-ce Lespès, avec sa hure,
Cochinat (1) avec sa teinture,
Gaïffe (2) mangeur de saucisson,
Castille au poil de hérisson,
Dumas à la vaste encolure,
Gautier à la grecque chanson,
Houssaye, amant du vert buisson,
Des Essarts fils (3) hardi d'allure,
Desbarolles (4) qui vous tonsure
Au fil de son estramaçon?
C'est Heredia (5) qui sans façon
Porte la plus grosse pelure.

NOTES

(1) *Cochinat*. Toussaint-Louverture du *Figaro*. Ce journal ne se refuse rien.

(2) *Gaïffe*. Le plus beau des hommes. Il fit cara

coler ses métaphores sur le tréteau de l'*Evénement*. Inventeur du sculpteur *Milo*... n'en a pu réclamer le brevet.

(3) *Emmanuel des Essarts*. Lauréat de la pâte Véron. Lecteur de salons, frisé, musqué et bercé comme Boufflers sur les genoux des dames. A dix-huit ans, et ne doute de rien.

(4) *Desbarolles*. Ex-Saint-Georges du *Mousquetaire*.

(5) *Heredia* (Severiano de). Poëte créole ; ses vers ont fulguré à *la Revue de Paris* et à la *Voix des Ecoles*.

PRIX DE CALVITIE.

Réglons le prix de calvitie.
Vous me tentez, ô Challamel (1) ;
Lemer (2), mystique du Carmel;
Pingard (3) émule de Décie ;
Sandeau, gros comme une vessie ;
Achard (4), versant le caramel ;
Thénot (5), prompt à forger la scie.
Murger vainqueur boit l'hydromel.

NOTES

(1) *Augustin Challamel*. Auteur ingénieux de l'*Histoire-Musée de la République française*. A tué sous lui la *France littéraire*. Pour plus amples renseignements, voir aux *Mystères de Paris*.

(2) *Julien Lemer*. La réclame vivante, le puff ambulant ; du reste, homme d'esprit et de goût, et gastronome émérite.

(3) *Pingard*, chef du secrétariat de l'Institut.

Habit noir, escarpins à perpétuité, lunettes dorées, tabatière de l'emploi.

(4) *Amédée Achard.*

(5) *Thénot.* Peintre, — paysagiste, — critique, journaliste, — professeur de perspective, — candidat aux Beaux-Arts, genre tenace, etc., etc.

PRIX NASAL.

Lequel parmi tous ces visages
Projette le nez le plus grand ?
Ponsard, Racine des Osages,
Ou Blaze (1) au rhythme éduleorant?
Langlois (2) versé dans le Koran?
Le sémillant Charles Coran (3)?
Provost, débris des anciens âges?
Lucas (4), l'hidalgo soupirant?
Thomas (5) à l'archet délirant?
Ponroy, consul des Tectosages?
Hyacinthe le dévorant?
Ou Berthet qui sur Childebrand
Multiplirait ses arrosages?
Ce prix qu'à la narine on prend,
Il est conquis par Audebrand (6).

NOTES.

(1) *Henry Blaze de Bury*, l'une des plus brillantes étoiles de la *Revue des Deux-Mondes.*

(2) *Victor Langlois*, orientaliste, qui vous dit *bonjour* en tartare-mantchoux, *monsieur* en siamois, *comment* en thibétain, *vous portez-vous?* en kurde.

(3) *Charles Coran.* Un faune de Trianon qui s'est échappé de son piédestal. Ne l'y ramenez pas !

(4) *Hippolyte Lucas.*

(5) *Ambroise Thomas.*

(6) Proconsul de la *Gazette de Paris.*

PRIX DE CRAVATE BLANCHE.

Labitte (1), dévoreur d'éclanche,
Enfuis-toi sur un baleineau;
Disparais au fond d'un panneau,
Viard, chroniqueur du dimanche;
Santeul (2), retourne à Landerneau
Donner à l'ennui sa revanche.
Voici, s'appuyant sur la hanche,
Tremblay (3) plus doux que le pruneau;
Montémont (4) qui dans une tanche
De Salomon trouva l'anneau;
Crevel de Charlemagnoneau (5)
Dont l'Aix-la-Chapelle est Avranche
Et le Turpin un dindonneau;
Auber, harmonieux vanneau;
Leverrier qui tient dans sa manche
De quoi faire aller son fourneau;
Blanchecotte au noir domino;
Blanchemain blanchi sur l'Arno;
Cellarius qui sur une planche
Sautillerait comme un moineau.
Mais l'Almaviva du créneau,
Ce dameret, ce paonneau,
Dont les yeux s'ouvrent en cerneau
Avec la fierté de don Sanche,
Et la tendresse d'un agneau,
C'est Carolus Asselineau.

NOTES

(1) *Jules Labitte*, ex-libraire-éditeur, aujour-

d'hui aux invalides de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

(2) *A. de Santeul.* Arrière-petit-neveu des hymnes de ce nom.

(3) *Louis Tremblay.* Poëte pour les peintres, peintre pour les poëtes; au reste, homme de mérite.

(4) *Albert Montémont.* Collègue de Berville et de Charles Malo, à toutes les sociétés plus ou moins philotechniques. A immolé Walter Scott sur l'autel de la traduction. Chantonne au Caveau.

(5) *Crevel de Charlemagne*, auteur de dix poëmes épiques ou épics.

PRIX DE BARBE.

Pour le prix de barbe en cône
On se débat comme à Babel.
Car c'est Karr, Aycard et Zaccone (1);
Busquet (2), ce grand-prêtre de Bel;
De Belloy, porteur de lambel;
Barthet, le rhapsode d'Ancône;
De Bougy (3), brûlant pour Cabel;
Lacretelle, triton du Rhône;
Halévy (4) que l'Institut prône
Comme un nouveau Zorobabel.
Cloches, sonnez pour Georges Bell (5),

NOTES

(1) *Zaccone.* Machine à vapeur de la force de quarante chevaux, pour la confection du roman caoutchouc.

(2) *Alfred Busquet*, auteur du beau poëme des *Heures*; dernier hiérophante attardé dans le dix-neuvième siècle.

(3) *Alfred de Bougy*. Auteur du *Lac Léman*, sous-bibliothécaire à la Sorbonne, l'un des astres littéraires de Plaisance, près Vaugirard.

(4) *Léon Halevy*, auteur du *Czar Démétrius* et de fables qui font naître le désir de relire La Fontaine.

(5) *George Bell* (en anglais, cloche), en français, homme d'esprit.

PRIX DE VENTRE.

Nous voilà donc autour du ventre!
Que de tonneaux taillée en sac,
De calebasses!.. C'est Ulbach,
Charles Deslys (1) sous son colbach,
L'abbé Magnat, (2) ce joyeux chantre,
Alby, Jubinal, dieu du centre;
Saintine au nez noir de tabac;
Champion (3). Tous le plus gros entre,
C'est Janin, latiniste en crac.

NOTES.

(1) *Charles Deslys*. Homme gros mais sensible. A fait les *Bottes vernies de Cendrillon* et autres miniatures agréables.

(2) *L'abbé Casimir Magnat*. Directeur du *Parterre des Dames*, dont il est la plus large pivoine.

(3) *Maurice Champion*. Polygraphe électrique.

[Du 20 mai.] = *Sursum corda ou les Fiancés*, drame en cinq actes et en vers, par M. Félix Poirré. Un gros cahier in-folio. (Lith. Girand). Nous ne savons si M. Poirré a présenté sa pièce quelque part avant de la faire autographier, mais il y a dans ces cinq actes de quoi révolutionner quatre directeurs. Jamais personne n'a songé à utiliser la scène au profit d'un mysticisme aussi étrange.

Un cousin et une cousine s'aiment en paix sous le toit d'un presbytère de campagne. Un bon curé les a saintement élevés tous deux, se gardant bien de contrarier une inclination qu'il sait n'être pas désapprouvée par leurs parents. Tout est donc pour le mieux, quand ces mêmes parents, dominés par des spéculations intéressées, séparent le couple au moment des fiançailles. — Le cousin est relégué dans une obscure petite ville de province, la cousine se rend à Paris et fait un mariage d'argent pour souscrire aux ordres paternels. Douleur, sanglots, éclats du cousin que son amour mal comprimé entraîne à Paris, — où il trouve cependant le temps de former une alliance chrétienne composée de chevaliers du Christ et de la Vierge, — machinations perfides du mari qui provoque sa femme à l'adultère afin de lui intenter un procès et se tue de désespoir de ne pas avoir réussi. — Retour du cousin et de la cousine au presbytère natal, où ils meurent tous deux en extase pendant qu'un chœur d'anges chante dans la coulisse.

Les détails répondent à l'idée, — c'est dans un commentaire sur le *Cantique des cantiques* que nos héros puisent leur première leçon d'amour, c'est une hymne à la vierge Marie qui revient à la fin de chaque scène principale; ce sont des voix célestes, des bénédictions répétées, des élancements divins, des tirades sur l'amour dans le genre de celle-ci :

Le travail fini, viendra la récompense,
Nous goûterons l'amour, céleste délivrance;
L'amour..., non pas celui de l'Olympe païen,...
L'amour qui prit naissance au paradis chrétien,
L'amour spirituel et pur, Psyché l'antique,
La moderne Marie! A sa voix angélique
La forme a disparu : subsistent seuls deux cœurs,
Deux souffles, deux accents, deux parfums, deux ardeurs.
Ce n'est plus l'égoïsme ingrat et solitaire,
C'est le lien fécond de la sœur et du frère.

(Avec extase.)

C'est un reflet charmant de la douceur des cieux,
C'est le nectar charmant promis aux bienheureux;
Il n'est fait que de foi, d'espoir et de prière.

(Avec un doux murmure.)

C'est l'Amour de Jésus et de sa bonne mère,
L'amour qui réunit l'auguste Trinité.....
. . . . . .
Debout donc! ouvriers de la parole sainte,
Et marchons en avant. . . . . .
.. .. Que chacun nous amène avec lui sa compagne.
Multipliez, Jésus, les pains sur la montagne!
Ce sera l'ordre pur de la conception,
L'homme prendra la croix pour décoration,
Des rubans blancs et bleus décoreront la femme;
La devise sera : Dieu, mon père et ma dame.

C'est, on le voit, un véritable délire, — quelque chose comme un Werther séraphique.

Nous ne conseillerions pas aux jeunes filles de quinze à dix-sept ans de lire la tragédie de M. Poirré.

De ce dernier chapitre aux *Causes de la rage* et au moyen d'en préserver l'humanité, que deux médecins de l'armée, MM. Bachelet et Froussard viennent de faire imprimer à Valenciennes, la transition est un peu brusque.

Les observations de ces messieurs sont très-circonstanciées, très-bien déduites et leurs conclusions paraissent aussi claires que possible, à l'égard d'une maladie dont on s'est vu jusqu'ici contraint de respecter l'irrémédiable fatalité.

Après nombre de recherches et de comparaisons, ils croient pouvoir établir :

1° Que la propriété contagieuse se perd à la deuxième reproduction du mal, c'est-à-dire que la rage doit cesser d'être transmissible au deuxième degré. — Un chien dont la rage n'a pas été spontanée, mais communiquée par un autre chien atteint spontanément, meurt des morsures qui lui ont été faites, mais les siennes propres n'offrent pas de danger.

2° La cause productrice de la rage réside *uniquement* dans la privation de la fonction génératrice.

Cette assertion, qui paraît d'abord assez singu-

lière, puise une grande consistance dans les observations que les auteurs ont réunies pour la soutenir. Après des rapprochements curieux faits entre les symptômes de la rage et ceux des affections connues sous le nom de priapisme et de satyriasis, ils observent qu'en Orient, où les chiens jouissent d'une entière liberté, ils ne sont pas atteints par la rage; que le contraire a lieu en France, où chacun veut avoir un chien de préférence à une chienne, et met tous ses soins à prévenir ses galants écarts. De cette séquestration naîtrait la rage qui serait une sorte de fureur utérine portée au paroxysme. (On pourrait cependant objecter à cela que la rage est un mal qui fut constaté dans des temps où les chiens jouissaient d'une entière liberté.)

Le seul moyen de donner une garantie de sécurité à tous, serait donc de soustraire les chiens à l'influence génésique, en les soumettant à la castration.

La reproduction de l'espèce serait sauvegardée par des dépôts de chiens étalons établis dans chaque commune. Les chefs-lieux posséderaient en outre des dépôts destinés aux animaux de luxe.

Les docteurs Bachelet et Froussard terminent en proposant à l'administration l'application immédiate de leur système préservateur. — C'est le meilleur éloge qu'ils puissent faire d'une découverte qui honorerait notre temps.

[Du 21 mai.] = « La Nautique aérienne est parfaitement possible. »

Tel est l'axiome que M. A. J. Sanson, aéronaugraphe, émet de son côté dans ses *Preuves sur preuves d'une Nautique aérienne.*

Cet ouvrage, orné de planches explicatives, est dédié à M. le vicomte Taillepied de la Garenne, fondateur et ex-président de la Société aérostatique et météorologique de France, en son château de Saint-Éloi, près Longjumeau.

Avant d'être aéronaugraphe, M. Sanson fut, si nous avons bonne mémoire, libraire sous la Restauration, qu'il tracassa fort par une foule de publications libérales.

Aujourd'hui, il est quasi perclus par une glorieuse blessure qu'il reçut en combattant pour la défense de Paris. N'est-il pas naturel qu'il cherche dans l'application de l'aérostatique le dédommagement de son repos forcé ?

= Autres inventions et autres inventeurs.

Il s'agit cette fois de la théorie du langage universel, représentée par MM. Letellier et Nollet.

Le premier vient de doter la ville de Caen d'une brochure tendant à faire ressortir les avantages d'un cours déjà publié par lui sur la théorie du langage qu'il prétend avoir révélée « par la lumière éclatante de ses applications. — Selon lui, elle réalise le vœu le plus ardent de l'humanité ; elle offre à la première nation qui la reconnaîtra un avenir tout

nouveau pour les sciences et pour les lettres; enfin, sanctionnée et régularisée dans ses formules par le concours des délégués de quelques peuples, elle assurerait *en moins de deux ans* à l'humanité le grand bienfait de la langue universelle. »

C'est à un but aussi modeste que vise M. Ponce-Nollet dans son livre du *Néographisme et du Néopédisme* (Paris, librairie néographique). Après des modèles de conjugaisons et de déclinaisons, après force sarcasmes contre l'Académie, il en vient à trouver que si quarante millions de Français s'imposaient seulement d'un décime en faveur de sa cosmoglossologie, il y aurait dans cette collecte « de quoi rénumérer assez *convenablement* une année de travail, à raison de 6,000 francs d'appointements, à plus de 640 linguistes missionnés au scrutin dans des congrès spéciaux par l'opinion publique en sa qualité de payante. Ce serait donc placer ses deux sous *à tout pour cent* au profit de l'intérêt général... Et puis, l'expérience une fois faite, qui doutera alors de ce que la société pourra faire collectivement ensuite à l'aide magique du puissant levier d'or de cette solidarité publique... »

Ces cosmoglossologistes ne doutent de rien.

[Du 23 mai]. = Les associations du nord de la France prennent un développement effrayant.

Une société de Bachi-mélos ou Mélomanes-bachiques vient encore de naître à Lille.

La joie est la base naturelle et l'âme des règlements de cette Société, et les gens qui ne s'amusent pas sont impitoyablement mis à l'amende; — amende de 10 centimes pour ceux qui manquent aux concours, fêtes, concerts et soirées musicales; — amende de 50 centimes pour ceux ne paraissent pas aux bals qui ont lieu tous les quinze jours!

Quant au chapitre épineux de la Civilité et des Mœurs : « Art. 21. La personne qui introduira dans le bal des personnes qui font métier de leurs débauches et dont la conduite et les mœurs sont réprouvées par la morale publique, encourra une amende extraordinaire de 5 francs; en cas de récidive le sociétaire serait révoqué sur-le-champ; toute personne qui se présentera dans un état d'ivresse ne pourra être admise; si une personne dansait d'une manière indécente, elle serait priée de se modérer, et si elle n'en tenait pas compte, il lui serait enjoint de sortir de suite. — Tous les jeux de mots ou autres qui tendraient à blesser quelqu'un sont expressément défendus, la personne qui les provoquera sera passible d'une amende de 50 centimes. »

[Du 25 mai.] = Il nous arrive de la Sarthe un programme pas mal académique. M. Francis Lenormand, ancien chef d'institution, offre dans les termes suivants, ses services aux personnes qui éprouvent le besoin de se perfectionner dans l'art de lire à haute voix :

« Cette partie de l'éducation a de tout temps été fort négligée; l'illustre Fénelon, archevêque de Cambrai, se plaint dans son livre sur l'éducation des femmes, du peu de soin qu'on apporte à formuler aux jeunes demoiselles des préceptes pour bien lire à haute voix.

« Cet art est d'une grande ressource à la campagne, soit dans une journée pluvieuse dans l'été, soit pendant les longues soirées d'hiver.

« J'ai fait une étude approfondie de l'art de lire à haute voix, et j'en ai fait l'application dans mon cours d'éloquence à l'Athénée Royal de Paris; il y a quelques années. Les journaux des DIVERS PARTIS en rendirent un compte favorable. »

= Autre Manceau non moins récréatif, il s'appelle Cochet, et, — c'est lui-même qui nous le dit — il est l'auteur d'un petit ouvrage qui ne manque pas d'une certaine importance, ayant pour titre : *l'Extinction de la mauvaise foi.* Il paraît avoir en même temps fondé un office de recouvrements de créances véreuses, et c'est pour son office et son ouvrage qu'il fait aujourd'hui appel aux peuples de la Sarthe.

« Rentiers, propriétaires, artisans, ouvriers, enfin tous ceux qui font tout pour arriver à manifester de la bonne volonté, retenez bien ceci : Donner son unique habit pour parer un autre, ou figurément se numéroter pour lui à l'hôpital, ce sera toujours une folie de plus dans le monde. On se dépouille

pour vêtir un pauvre, si vous voulez. Au bout d'un certain temps, qu'arrive-t-il ? Au lieu d'un pauvre, il y en a deux. »

« Si vous vouliez écouter le langage de la raison, que vous pourriez vous épargner de tourments ! Pourquoi toujours croire aveuglément à la bonne foi ? Si elle est à une porte, est-ce une raison pour qu'elle soit à l'autre ?

« Tous vous savez qu'on ne m'a pas épargné. Aussi à plus tard le récit de mes tristes infortunes. En attendant, qu'il vous suffise de savoir qu'on vint un jour chez moi m'apporter trois francs, et, comme compensation sans doute, on trouva bon de me débarrasser de mon parapluie de soie. Voilà, en défendant la plus belle cause du monde, tout ce que j'ai eu de bonheur au Mans. Usez donc vos jours, devancez votre appel au tombeau, et cela pour le bien de la chose publique, encore des vauriens viennent chez vous vous voler. Sauvez donc la vie à de tels gens en leur donnant du pain à crédit !

« Honorables gens du Mans, créanciers, débiteurs, peu importe, tous, désormais, vous devez soutenir le Comptoir. Votre considération dans le monde, sans laquelle, avant peu, on ne pourra plus aller, le respect que vous devez aussi aux hommes qui cherchent à honorer leur pays, tout cela vous en fait un devoir sacré.

« Au revoir, mes amis : défendre sa fortune, préluder à une grande œuvre de moralisation, je crois que vous penserez avec moi que ce n'est pas là être bien criminel.

« Pour moi, *en venant me réchauffer au soleil de la Sarthe*, et vous prêter l'appui de mon expérience, je ne suis pas venu vous demander un paradis ; mais je ne suis pas venu non plus vous demander une tombe.

« Pour en finir, cherchons la bonne foi dans la mise en règle de nos affaires. Ne reculons jamais à prem-

dre les conseils d'hommes que nous croirions capables de nous mettre dans le bon chemin.

« Je vous invite de nouveau à venir, dans la matinée, souscrire. L'ouvrage est un acte de société, ou plutôt un contrat social qui, je l'espère, réunira vos suffrages.

« Eugène COCHET. »

17 février 1857.

= *Figaro* vient de s'égayer sur le compte d'un M. Vernay qui se faisait adresser son journal sous une bande portant pour l'invariable suscription :

M. CHARLES VERNAY,
Poëte anglais, français, italien et turc,
Quai des Grands-Augustins.

Mais, répétons-le à la louange de M. Vernay et à l'étonnement de ses contemporains, — il est encore plus fort que cela.

En 1855, on a vu paraître un recueil de Poésies nationales et religieuses par Charles Vernay, enfant de onze ans, typographiquement exécutées par l'auteur.

Dans ce recueil on trouve des lettres flatteuses adressées à l'auteur par un président à la Cour impériale de Lyon, et un quatrain flatteur également adressé à M. Vernay par un magistrat de la même ville. Nous ne pouvons sérieusement nous dispenser de donner ce quatrain ; il donnera certainement au lecteur l'envie de connaître le reste.

A M. CHARLES VERNAY

Chérubins, écoutez! votre plus jeune frère
Envoyé du Seigneur se révèle à la terre.
Par l'admiration les chants religieux
Déjà maîtres des cœurs les poussent vers les cieux.

30 juin 1854. FEUILLET, *juge à Lyon.*

Chacune des pièces nationales et religieuses du jeune poëte porte sa signature en français et en turc, avec des épigraphes en toutes les langues du monde connu. — La dernière est un rare spécimen de la modestie que peut acquérir un enfant prodige :

CONSOLATION DU POETE

Admirés par la France, oracle littéraire,
Oui, mes vers ont reçu l'éloge populaire!
Glorieuse clameur du vote universel,
Partout tu fais vibrer la voix de l'Éternel.
Libre arbitre créé par le souverain Maître,
On peut être modeste et pourtant se connaître!

Pas mal pour un enfant de onze ans !

= Tout bien considéré, nous trouvons la conduite de M. Vernay aussi logique que celle, par exemple, de l'Académie universelle des arts et manufactures, sciences, musique, belles-lettres et beaux-arts de Paris, fondée le 14 mai 1855 par A. P. C. Le Roi, ingénieur civil, président titulaire de cinq Académies françaises et étrangères.

L'article 6 du titre X de cette société affecte comme récompense spéciale *un soleil en pierreries semé d'abeilles d'or*, aux membres qui sont dans les conditions voulues par l'article 50.

Or, voici l'article 50 :

« Tout membre — ou autre personne — qui a rendu à l'Académie, — *ou* à la cause de l'humanité — un service éminent, — reçoit, avec le titre de membre honoraire, une médaille d'honneur, etc. »

Pourquoi cette distinction subtile entre la cause de l'Académie et celle de l'humanité, puisque le but déclaré de l'Académie est de contribuer précisément au bien-être de l'humanité? — Il y a évidemment pléonasme.

C'est égal, si nous nous trouvions orné d'un soleil de pierreries, nous aurions de la peine à conserver notre sérieux.

= La savante expédition qui devait remonter avec M. Escayrac de Lauture jusqu'aux sources du Nil, a décidément manqué son but Le ton hautain et les velléités belliqueuses de M. de Lauture qui contrastaient beaucoup trop avec les paisibles préoccupations de ses compagnons de voyage, auraient beaucoup contribué à ce fâcheux résultat. Ces derniers auraient même à cette occasion commis une complainte dont on a bien voulu faire espérer la primeur à notre prochain numéro.

Avis. — *Les abonnés des départements, dont l'abonnement expire le 5 de ce mois, seront considérés comme réabonnés s'ils ne nous renvoient le présent numéro.*

Paris — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

3e ANNÉE. — 4e volume. NUMÉRO 10.

REVUE ANECDOTIQUE

DU 1er AU 15 JUIN 1857

Une séance académique. — Sainte-Beuve. — Mignet. — Dupin. — Saint-Marc Girardin. — Pongerville. — Briffaut. — Baour. — Viennet. — Cousin. — Rémusat. — Lebrun. — Salvandy. — Ancelot. — Empis. — Noailles. — Villemain. — Lacretelle. — Thiers. — Montlembert. — Document pour servir à l'histoire des Rohan. — *Le Timide*, fragment crépitologique. — Second manifeste de Levoturier-Triquet. — L'éloquence mimique de M. Forcade. — Petits vers imprimés chez Didot. — Une comédie rue Crussol. — Les travaux mystérieux du Comité des gens de lettres. — *Rabelais*. — Du coucher puéril et honnête. — Un mariage dans les Basses-Alpes. — Livres et théâtres.

[Du 1er juin.]

UNE SEANCE DE L'ACADEMIE

PAR UN ACADÉMICIEN.

Ces vers furent écrits, au mois de juin 1852, sous la dictée d'un poëte célèbre, qui les composa chez un autre poëte. Plusieurs copies en coururent

alors. La *Revue anecdotique* a été assez heureuse pour s'en procurer une, dont elle ose garantir l'authenticité. Le cachet inimitable des vingt-deux strophes suivantes nous dispensera de prononcer un nom que chacun devinera sans peine.

Quelques notes auront pour mission d'éclaircir des allusions susceptibles de ne pas être devinées par tout le monde.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

25 juin 1852.

Hier s'ouvrit avec bienséance
La séance
Qui fit l'auteur du *Chandelier*
Chancelier (1).

Debout ruisselait comme un fleuve
Sainte-Beuve.

Dans un angle, le beau Mignet
Se peignait.

Dupin aîné, tribun honnête,
Sans sonnette,
Rêvait de ses chers montagnards
Si criards.

On entendait, voix de crécelle,
Docte et grêle.
Comme un vieux coq dans un jardin,
Girardin (2) !

Grand Romain en habit de ville,
Pongerville
Semblait être à la fois César
Et Nisard (3).

Briffaut avait des soins de père
Pour Ampère,
Et roucoulait comme un ramier :
« Récamier (4) ! »

Baour, sourd de ses vers qu'il beugle
En aveugle,
Allait chantant d'un ton sciant
Ossian (5).

Viennet disait d'un air affable
Une fable;
On le trouvait bête, et Tissot
Semblait sot.

Cousin cherchait d'un air tragique
Sa logique,
Et tonnait, dévot éloquent,
Contre Kant.

Un autre narrait la surprise
D'Héloïse,
Il fallait bien qu'il s'amusât,
Rémusat (6).

Mais soudain en trembla d'emblée
L'assemblée.
De par Bacchus! c'était Musset
Qui disait :

« Crois-tu qu'on lise pour des prunes
A des brunes
Ton long poëme peu commun,
Cher Lebrun (7) ? »

Sois tranquille, la chaste muse
Qui t'amuse
Ne deviendra jamais catin
Chez Patin.

Nous montrant à la fois Narcisse
Et Jocrisse,
Parleras-tu chaque jeudi,
Salvandy ?

Quand tu reçus ta grosse épouse
Peu jalouse,
Tu ne gagnas pas le gros lot,
Ancelot.

Ajoutant à la platitude
L'attitude,
Tomberas-tu de mal en pis,
Cher Empis (8) ?

Ne feras-tu donc rien qui vaille,
O Noailles ?
Depuis que j'ai lu *Maintenon*
Je dis non (9).

Sur ton dos, Riquet à la houpe,
Quelle loupe!
Tu ne suis pas ton droit chemin.
Villemain (10).

Dans tes culottes sans bretelles,
Lacretelle,
Dis-moi, prolixe historien,
N'est-il rien?

Tu te crois donc, gendre de Dosne,
Long d'une aune?
D'un homme tu n'es pas le tiers,
Petit Thiers!

De peur de devenir enceinte
Quand ta sainte
Se gare, au lit... de son époux...
Non, des poux;

Dans cette légende érotique
Et biblique
Tu te montres, Montalembert,
Un peu vert (11).

Chut ! Chut !....

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

NOTES

(1) Le *Moniteur* du lundi 28 juin 1852 nous apprend que l'Académie, dans sa séance du jeudi précédent, a nommé son bureau pour le trimestre de juillet.

« M. Flourens a été nommé directeur, et M. Alfred de Musset chancelier. »

(2) Saint-Marc Girardin.

(3) MM. Nisard et de Pongerville ont attaché chacun leur nom à des collections latines-françaises.

(4) Ce passage fait sans doute allusion à la société de l'Abbaye-au-Bois, que fréquentait Briffaut et dont il dut vivement regretter la dispersion, à la mort de Mme Récamier.

(5) Qui ne connaît la traduction d'Ossian qui consacra dès 1822 la réputation de feu Baour ?

(6) Les infortunes d'Héloïse et d'Abailard ont fourni à M. de Rémusat une étude estimée.

(7) S'agirait-il ici du *Voyage en Grèce* ?

(8) Jeu de mots un peu plat aujourd'hui, mais qui avait en 1852 le mérite de sa nouveauté.

(9) Ce n'est pas l'avis de la *Correspondance littéraire*, qui épluche depuis trois mois l'*Histoire de Madame de Maintenon* et prétend y avoir découvert maintes lignes appartenant à La Beaumelle, Lavallée, Sainte-Beuve. Pour la curiosité du fait et l'édification de nos lecteurs, nous extrairons une partie du passage qui concerne les emprunts anonymes faits à ce dernier :

« Dans son *Tableau de littérature française au seizième siècle*, M. Sainte-Beuve avait résumé ainsi son opinion sur le célèbre poëme d'Aubigné :

« *Les Tragiques*, espèce de contre-partie du *Discours sur les misères du temps*, par Ponsard... incohérent mélange de mythologie biblique... A travers ce fatras obscur, on sent toujours percer une indignation puissante et reluire je ne sais quelle verve sombre... »

M. de Noailles a dit à son tour (*Histoire de Madame de Maintenon*, t. I, p. 58-59) :

« *Les Tragiques*, espèce de contre-partie du *Discours sur les misères du temps*, de Ponsard, et mélange assez incohérent de mythologie grecque, d'allégories morales et de théologie biblique, où, à travers un fatras obscur, perce une verve sombre et énergique. »

(10) On sait que l'esprit et les talents de M. Villemain n'éclatent aussi fréquemment que parce qu'ils se trouvent mal logés dans une enveloppe quelque peu tortue.

La négligence bien connue que M. de Lacretelle apportait dans sa mise, a servi de prétexte à la strophe suivante.

(11) Voir, pour plus amples détails, la *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert.

Les insectes dont il est question quelques lignes plus haut font sans doute allusion aux dangers que courait cette pieuse princesse; elle aimait à servir les pauvres et les malades, et elle s'attachait de préférence à ceux qui avaient les infirmités les plus graves et les plus dégoûtantes.

[Du 7 juin.] = Nous avons dernièrement pris la liberté grande de nous égayer sur le compte des soleils de pierreries que décerne une Académie universelle des arts et manufactures, sciences, musique, belles-lettres et beaux-arts (ce mélange nous plaît).

Eh bien, aujourd'hui nous avons découvert mieux encore que le soleil de pierreries, sans sortir de la même enceinte académique.

C'est un diplôme signé du duc de Rohan, un grand nom qui nous paraît aujourd'hui atteint de la monomanie de présider quelque chose. Le duc de Rohan a donc accepté la présidence d'honneur de la dite Académie, et c'est en son nom que se délivrent les brevets de membres et autres dignitaires.

En voici la suscription; elle nous a paru digne du temps de l'empereur Sigismond :

« Nous, prince Jean-Joseph de Rohan-Rohan, *par la grâce de Dieu et la divine providence*, prince de Soubise, de Ventadour, d'Epinay, de Montbuisson, de Neufchâtel et du Saint-Empire Romain; — duc de Rohan-Rohan, de Soubise, de Ventadour,

de Damville, de Montbazon, de Fontenay et d'Epinay, — marquis du Tourondel-Ventadour, d'Annonay, de Saint-Séxant, de l'Hers, de Priaux et de Sainte-Marie-du-Mont; — comte de Montauban, d'Evreux, du Roussillon, de Tournon ; — comte souverain de Fénis, de Saint-Géran de Vaux et de La Voulte ; — baron de Couperay, de Ferrières, du Verger, d'Hermas, de Donzenac, de Boussac, de Vigny, de Longuesse et de Nonent ; — maréchal de camp honoraire.

« Grand-Croix, commandeur, officier et chevalier de plusieurs ordres ; — administrateur général, chef et grand-maître des ordres souverains de Malte et du Saint-Sépulcre de Jérusalem, président du grand chapitre de l'Ordre ; — président d'honneur : 1° de la Société paternelle des orphelins et apprentis du 8e arrondissement de Paris ; — 2° de la Société universelle de Londres, pour l'encouragement des arts et de l'industrie ; — 3° de la Société universelle des sciences, des lettres, des beaux-arts, de l'industrie et du commerce ; — 4° de la Société impériale des archivistes de France (archivistes de qui et de quoi ?) ; — 5° de l'Académie universelle des arts et manufactures, sciences, musique, belles-lettres et beaux-arts de Paris, etc., etc. »

Les deux *et cætera* y sont, et nous les certifions conformes à l'original.

[Du 9 juin.] = L'obligeance d'un de nos correspondants nous permet de donner *in extenso*

un second manifeste du sieur Levoiturier-Triquet, de la Flèche :

Le magasin de nouveautés de *la Bonne Foy* est connu pour vendre véritablement le meilleur marché de toute La Flèche, je pourrais même dire de tout l'arrondissement. Désireux de prouver que cette réputation lui est méritée, mon neveu J. LEVOITURIER, qui vient de mettre en vente toute sa belle collection de hautes nouveautés de cette saison, malgré la hausse qui est survenue depuis quelque temps sur les marchandises, ne la fera point subir à sa belle clientèle; au contraire, pour soutenir la concurrence, loin d'élever le prix de ses marchandises, il vient de le diminuer, persuadé que cette hausse ne tiendra pas longtemps; d'ailleurs, *qui veut loin voyager, ménage sa monture...*

P. S. En faisant insérer dans ce journal la circulaire ci dessus, j'ai peut-être forgé contre moi de terribles armes, si toutefois mes agresseurs accomplissent leurs menaces, ce dont je doute; je ne les crois pas assez braves pour cela.

Voici le fait : vers la fin de décembre 1856, je reçus une lettre anonyme que l'on avait fait mettre à la poste à Paris. On me disait dans cette lettre : « Si ja-« mais vous osez faire réimprimer des circulaires, « nous vous ferons mettre dans les trois grands jour-« naux de Paris, et par le même courrier nous don-« nons l'avertissement à M. Jourdain de ne pas vous « *reprêter* ses presses. » Je ne sais si M. Jourdain a reçu cet ordre; mais qu'il l'ait reçu ou non, je pense qu'il ne s'en est guère occupé. Il n'en est pas ainsi de moi : pauvre petit boutiquier, me voir placé dans les trois grands journaux de Paris, me voir habillé par M. Louis Jourdan et ses confrères MM. les rédacteurs de la *Presse* et du *Constitutionnel !* Ma foi ! je n'ai pu y tenir; j'ai dit : on va parler de moi à Paris; mon nom va retentir par toute la France, par toute l'Europe! Et sans MM. les anonymes, plus de

33 millions d'âmes en France n'auraient pas su que LEVOITURIER-TRIQUET existait à la Flèche. Je suis bien plus heureux qu'Erostrate : pour faire parler de lui, pour faire vivre son nom, il lui fallut brûler le temple d'Ephèse, l'une des sept merveilles du monde ; et moi, pour une courte circulaire, mon nom vivra peut-être dans la postérité, et notre bicoque de maison va être connue du monde entier ; on la classera en premier ordre, après les grands magasins de la *Ville de Paris* et du *Louvre*, qui sont dit-on, les plus vastes du monde.

Oh ! MM. les anonymes, vous n'avez pas su vous rendre compte de votre conduite. Vous avez cru me faire du mal et vous ne m'avez fait que du bien. Vous ressemblez à MM. les Ephésiens qui furent de bonnes gens, dit Erostrate, qui ne comprirent pas qu'en défendant de prononcer mon nom c'était l'immortaliser. »

Quant à vous, MM. les anonymes, si la jalousie vous tourmente, je vous donne un conseil ; car il faut avoir de la charité pour tout le monde, même pour ses ennemis : *Si caritatem non habuero, nihil sum* (I. *Cor.* 13), de quel côté que souffle le vent, j'y tourne l'aile de mon moulin, et puis je m'endors en paix ; faites de même.

LEVOITURIER-TRIQUET.

[DU 10 JUIN.] = Qui croirait que dans un brave et honnête chef-lieu de canton comme Charmes (Vosges), il existe un imprimeur-libraire en plein exercice?

C'est cependant ce que nous apprend la couverture d'un charmant opuscule...

Essai de crépitologie ou description des différentes espèces de pets. Charmes, chez B. Mongel, in-32. — Où l'on apprend que...

« La crépitologie est la description des sons connus en français moderne sous le nom de *pets*, en latin *crepitus*...

« On n'est encore parvenu qu'à la classification de sept pets : la musique aussi a sept tons, ne dirait-on pas une plaisanterie de dame Nature?

« Ces sept pets sont : le Félon, le Timide, le Musical, le Brutal, le Baroque, l'Excentrique et le Foireur...

LE TIMIDE

Il ressemble beaucoup au Félon, cependant ils ne peuvent être confondus. Sa présence est toujours annoncée par un petit bruit craintif qui donne l'éveil et fait qu'on peut l'éviter, mais le plus souvent il est couvert par un hem! bien accentué par l'auteur de ses jours ; il est prudent de s'éloigner de ce hem! qui annonce presque toujours un péticide.

Souvent aussi on l'entend murmurer sous les jupons gommés, les crinolines, c'est alors que son sort est à plaindre ; dans les efforts faits pour l'étouffer, il lui reste à peine assez de voix pour implorer la pitié de l'implacable petite-maîtresse. C'est un enfant qu'on renie toujours; l'air calme et en même temps étonné de ses mauvais parents semble toujours dire qu'ils n'en sont pas les auteurs, ils font tout leur possible pour les faire adopter par leurs voisins. Ils y parviennent souvent.

Ce nouvel Essai est digne d'entrer dans un supplément à la *Scatologia* qu'une des librairies les plus recommandables de Paris édita naguère avec si grand soin.

= Tout homme qui ne s'est pas pénétré de l'éloquence mimique de M. Forcade n'a, selon nous,

aucune conscience du parti avantageux qu'il peut tirer de ses moyens.

M. V.-M. Forcade s'intitule professeur de l'art oral et vient, comme tel, de faire paraître à Laon la première partie de son *Traité d'éloquence mimique*.

Que de noblesse, que de précision, que de simplicité! et cependant que de science et d'imprévu dans ces préceptes! Désirez-vous avoir la.....

Description des différentes positions des pieds et des mains à prendre quand on est debout.

1re Position. — Les talons joints, les pointes écartées à 80°.

2e Position. — Les talons un peu écartés, les pointes formant le même angle que pour la 1re position.

3e Position de droite. — Le corps, tourné à gauche, repose sur la jambe droite qui est roide, la jambe gauche est un peu en avant de la droite et repose sur le sol, un peu pliée; le talon gauche vis-à-vis la cheville, les pointes faisant un angle de 80°.

3e Position de gauche. — Même explication que précédemment, en mettant à gauche ce qui est à droite, et réciproquement.

4e Position de droite — Le corps, tourné du côté droit et porté en avant, repose sur la jambe droite, qui est très-roide; la jambe gauche restée en arrière est pliée, et ne touche le sol que par la pointe du pied; le talon est relevé, et les pointes des pieds forment un angle d'environ 80°.

4e Position de gauche. — Même position que précédemment en mettant à gauche ce qui est à droite, et réciproquement.

= Comment la typographie de M. Firmin Didot, — une typographie qui est censée se respecter, — a-t-elle pu aider un brave homme de poëte

comme M. Emile Flamand à produire la brochure intitulée : *Quatre Maréchaux de l'empereur Napoléon Ier ?*

Cette poésie est courte mais bonne. Les quatre maréchaux privilégiés sont : Murat, Soult, Lannes et Masséna. Voici ce qu'il est dit du dernier :

MASSÉNA

Le peuple ne veut l'ignorer,
Les remparts se sont vus tomber.
Paris, Madrid, Londres et Rome
Parlent ensemble : le grand Homme
Seul nommera ce guerrier,
Dont la palme orne le cimier.
César, favori d'un tel bruit,
Mande : Qui triomphe aujourd'hui ?
Masséna! s'écrient les soldats.
Il vole au temple de la gloire,
Annonce, sur son char porté,
L'inflexible héros des combats,
Aux Français un Achille est né :
Masséna, fils de la Victoire.

[Du 11 juin.] = La comédie de société a des ailes. De la rue de Balzac, elle s'est transportée, le 12 de ce mois, rue de Crussol, chez une de nos Muses les plus gracieuses, Mme Anaïs Ségalas. On a commencé par une petite saynète de Mlle Bertile Ségalas, à la fois auteur et actrice, et qui jouait avec Mlle Pilté, une toute ravissante jeune fille. La saynète et les deux artistes se sont partagé les applaudissements, et on a eu le bon goût d'épargner à leur modestie la pluie de bouquets. — Venait en-

suite une comédie-proverbe en deux actes, de Mme Ségalas : *les Absents ont raison*. C'est possible dans la pièce qui est charmante ; mais, ce soir-là, les absents avaient bien tort. L'auteur a interprété son œuvre avec le concours utile de Ballande et de Malézieux. Ballande nous a prouvé que le soulier verni lui va aussi bien que le cothurne ; il avait réussi à changer en galoubet le trombone de sa voix tragique. Mais il nous a paru moins heureux dans les vers de son cru qu'il a récités plus tard. Quelle passion ! quel délire ! Tous les éventails s'étaient déployés ; le rouge tombait des joues, et l'agitation des femmes faisait voltiger dans le salon un nuage de poudre de riz. — La troisième pièce était la *Carte à payer*. Jamais la rue de Crussol n'a retenti de si bons éclats de rire : les Naïades du Canal fuyaient épouvantées sous leurs roseaux et leurs glaïeuls. Puis un lauréat du tournoi Véron est venu débiter un petit poëme très-applaudi ! Fâcheuse circonstance, puisqu'elle a encouragé un autre athlète de la rime à venir ensuite réciter des variations romantiques sur les *Folies d'Espagne*,— mantilles, jeunes filles, manolas, toreros, Grenade, sérénades, balcons, duègnes, etc. Je réclame les Pyrénées ! — Cet accident de vers a précipité le départ. En somme, soirée délicieuse et qui a renouvelé les douleurs de M. le comte Jules de Castellane.

[Du 12 juin.] = Il y a un endroit où l'on tra-

vaille activement à la pierre philosophale. Cet endroit s'appelle cité Trévise, et c'est là que fonctionnent avec une force et une constance de 24 chevaux les 24 membres du comité de la Société des gens de lettres. On va tout changer en or. La caisse ne sera plus un mythe : des recettes fabuleuses sont promises à l'association. Aussi, tandis que les vingt-quatre archontes du comité travaillent dans l'ombre pour la Société, les 400 membres se promènent-ils plus que jamais sur les boulevards et absorbent-ils plus que jamais des canettes dans leurs divans.

On apprête le *Trésor littéraire.*

Malheureux! vous avez flétri les *Chercheurs d'or*!... Qu'est-ce que vous êtes donc? (homme de lettres, connais-toi, toi-même).

Cependant qu'est-ce que ce *Trésor ?*

Peut-être une collection des romans à vingt centimes ?

Peut-être un choix des volumes moraux et *approuvés* de la Société de Saint-Victor (qui, comme on sait, a si bien mis l'histoire de France en cantiques).

Peut-être une nouvelle édition illustrée de *Babel?*

Non : mieux que cela, un *Cours de littérature française* qui détrônera tout ce qu'on a fait en ce genre, depuis Noël et Laplace, ces grands ennemis de la jeunesse; un cours qui paraîtrait, dit-on, avec l'appui de M. le ministre de l'instruction pu-

blique et serait imposé à l'Université. Cette nouvelle a porté la consternation à la Sorbonne, où l'on a vu rôder des habits noirs de forme antique se rendant à des conférences mystérieuses.

On soupçonne que M. Léon Feugère, qui avait en dernier lieu le monopole pour son *Cours*, arme des partisans et des reîtres parmi les maîtres d'études sans emploi. Les élèves se frottent les mains. Le livre fera révolution : il commencera à Ronsard et Marot et ne se terminera qu'à Pagès (du Tarn), Reifenberg fils, Brocard de Meuvy fils, Edouard d'Anglemont fils et Oscar de Poly fils. Boileau n'y figurera que pour mémoire.

Le jour de la mise en vente, un mai sera planté dans chaque lycée.

Quand on aura fait une rente de 20,000 fr. avec le *Trésor*, comme on s'y attend pour chaque année, le Comité aura le droit pour sa peine de les distribuer entre les bohèmes de la Société.

Les bohèmes de la gent de lettres sont les lis de Salomon.

Ah ! pourquoi ne *filent*-ils pas ! ..

[Du 13 juin.] = Les journaux vont vite. *Triboulet*, transformé en *Rabelais*, en est déjà à son quinzième numéro. Mêmes conditions de périodicité. Vignette d'un grotesque saisissant, connue déjà des lecteurs des *Contes drôlatiques* de Balzac (éd. Dutacq). Ce sont cinq ilotes mystérieux qui virent à une sorte de cabestan, sous le fouet d'un géant qui

les poursuit dans l'ombre. — Il y a dans un des derniers numéros un portrait de Montanelli et une critique de ses œuvres. Nous ne savons si le portrait le flattera, mais à coup sûr il n'en sera pas de même pour l'article.

= Nous trouvons ce qui suit dans la nouvelle édition d'une civilité puérile et honnête pour *l'instruction de la jeunesse* qui vient de paraître à la librairie Caron, d'Amiens :

CHAPITRE *du coucher*. — ARTICLE 5.

« Tenez la porte de votre chambre en dedans ; si la nécessité vous contraint de coucher avec quelque autre du même sexe (car il ne vous est pas permis, comme il n'est pas honnête de coucher avec une personne de sexe différent, telle qu'elle puisse être), ne vous approchez pas si près que vous vous incommodiez l'un l'autre : gardez l'honneur partout. »

De pareilles recommandations ne combattent point le vice ; elles ne font qu'éveiller la curiosité de l'innocence. Or, que de *pourquoi* dangereux ne doit pas éveiller leur lecture ! La précaution est pire que le mal.

[DU 15 JUIN.] = Ce spécimen est dédié aux personnes qui sont curieuses de savoir comment sont rédigés les billets de faire part dans le département des Basses-Alpes :

Monsieur FORT JEAN-ANTOINE, *de Barrême, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoi-*

selle MARIE-THÉRÈSE-AUGUSTINE ALLÈGRE, *sans profession, à Marseille.*

On part.

Barrême, le 6 *avril* 1857.

Trois choses nous avaient frappé dans cette lettre — d'abord, une vignette représentant le dieu d'hymen, armé de sa torche et faisant sentinelle près de l'autel consacré ; 2° l'épithète de *sans profession* accolée au nom de Mlle Allègre, comme si ce n'en était pas une de la marier avec M. Fort Jean-Antoine ; 3° cet avertissement mystérieux : *On part.*

Partir... où? comment? — en France ou à l'étranger? — avant ou après la cérémonie? — pour échapper aux curieux de la ville de Barrême ou simplement pour se rendre au domicile de la future?

On comprend dès lors que notre curiosité n'a reculé devant aucun sacrifice pour avoir le billet de faire part de cette dernière.

Mademoiselle MARIE-THÉRÈSE-AUGUSTINE ALLÈGRE, *sans profession, à Marseille, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Monsieur* FORT JEAN-ANTOINE, *de Barrême.*

On part.

Marseille, le 6 *avril* 1857.

Mise une seconde fois en présence de ce fatal et inexplicable *On part*, la *Revue anecdotique* adjure les personnes les mieux renseignées de Barrême de lui faire parvenir à ce sujet quelques éclaircissements. Il y aura une récompense.

LIVRES

— *La Bible des noëls*, *les Prières populaires*, *le Jour des Rois* et *les Noces de campagne en Berry*, par M. Ribault de Laugardière. (Chez Aubry.)

La Petite Fadette, *la Mare au Diable* et *François le Champi* avaient déjà fait aimer de tout le monde ces bons vieux usages du Berri. M. de Laugardière vient de nous prouver que leur valeur pittoresque n'avait rien à perdre aux yeux de l'histoire. Sa *Bible des noëls* est une revue animée des pieuses complaintes qui firent la joie de nos pères, et ses *Recherches* sur les prières populaires du pays ouvrent un filon perdu de notre histoire littéraire. La disparition graduelle de nos anciennes coutumes donne à de pareilles publications un prix tout particulier.

— *Les La Boderie*, étude sur une famille normande, par M. le comte H. de la Ferrière-Percy. (Paris, chez Aubry. In-8°. 3 fr. 50 c.)

Toutes les monographies n'ont pas comme celle-ci l'avantage de nous faire connaître une famille dont les membres servirent aussi honorablement et aussi glorieusement leur pays. Diplomates, poëtes, orientalistes, on trouve toutes les capacités réunies chez ces La Boderie; on y trouve jusqu'à un mari et une femme doués de toutes les vertus, s'aimant beaucoup et se quittant au bout d'une année pour aller chacun de leur côté expier dans un couvent les fautes qu'ils n'ont pas commises. Cet exemple ascétique n'a cependant pas effrayé la *Revue anecdotique* au point de lui faire méconnaître, dans l'ouvrage de M. de la Ferrière-Percy, un travail consciencieux et digne en tous points de l'histoire normande, une histoire que tant d'historiens distingués ont rendue si épineuse.

— *Fabulettes*. Paris, 1857 (chez Dentu).— Cent

trente-neuf quatrains en cent trente-neuf pages ! Ce n'est vraiment pas assez quand on lit :

LE PASSANT ET LE PÊCHEUR

Pourquoi troubler cette rivière,
Pêcheur ? — Eh ! mon pauvre garçon,
Je n'y prendrais aucun poisson,
Si j'en laissais l'eau calme et claire.

Aux dépisteurs d'anonymes, nous croyons pouvoir assurer qu'un membre distingué de la magistrature berruyère est le *Locman* de ce petit modèle de concision et de maligne bonhomie.

—*Le Paris nouveau* de M. Emmanuel des Essarts a paru. Ce jeune lauréat nous semble très-populaire ; car au seul bruit de cette nouvelle, les marchands de nouveautés ont été assaillis de demandes. Mais la brochure est comme l'hospitalité écossaise, elle se donne et ne se vend pas.

Nous avons lu ce poëme ; il est réellement plein de souffle et de chaleur. Peut-être, si dix de nos abonnés pétitionnent pour nous en faire la dedemande, en reproduirons nous quelques strophes.

THÉATRES

Le Théatre-Français annonce la prochaine rentrée de Mme Madeleine Brohan... dans la *Fiammina* : succès d'auteur... et de mari.

L'Opéra-Comique fait courir le monde avec *Joconde*. Faure courtise chaque soir la brune et la blonde, au bénéfice du caissier.

Il le fallait pour amortir la chute des *Dames Capitaines*, scribouillage de M. Mélesville, tissu d'invraisemblances et d'absurdités; le parolier se bat les flancs pour être drôle, et le musicien se creuse la tête pour être neuf en redevenant vieux. M. Reber est l'antiquaire de la *double-croche;* il a des *soupirs* fossiles et des *blanches* antédiluviennes.

On donnerait toute cette science pour une bouffée de mélodie fraîche et jeune. Allons, *Monsieur Benoît*, mettez vos *papillotes* et couchez-vous!

— *Dalila* vient de réussir au VAUDEVILLE avec un grand éclat, C'est un des plus beaux triomphes de la littérature au théâtre. La pièce, d'un style brillant, nerveux, imagé, est palpitante d'émotion. On y rit et on y pleure; l'amour par y soupire ses élégies pleines de larmes, la passion y déchire un cœur à belles griffes roses. — Un dilettante napolitain court à travers l'action, jetant l'esprit à pleines mains et les boutades à bouche que veux-tu! Lafontaine s'est donné la revanche du *Cid;* Mlle Luther a été blonde comme l'Allemagne, et Mlle Fargueil impitoyable comme une grande dame qui n'a pas eu depuis longtemps un poëte à se mettre sous la dent. — Tout cela est conduit avec une grande habileté, sans plus se soucier des unités et d'Aristote qu'un ultra-romantique. Personne aujourd'hui ne ferait mieux, et je ne vois pas qui ferait aussi bien.

VARIÉTÉS. — On ne rit guère au *Marquis d'Argentcourt*, et l'on effeuille en pensant à autre chose la *Rose des bois* avec Mlle Scriwaneck. — Si encore c'était une Marguerite!

Au PALAIS-ROYAL, les *Noces de Bouchencœur* ont eu l'heureuse audace de prendre le *Chapeau de paille d'Italie* où il en était resté, c'est-à-dire à la première nuit des conjoints... exclusivement. On y a mis deux mariages au lieu d'un; ce qui nous vaut un entrechat de drôleries impossibles, rehaussé par les escarpins découverts du sieur Grassot... Pauvre Grassot! il n'aura bientôt plus de voix, mais ses gestes seront toujours éloquents. Mme Thierret est la plus noble des ingénues. — C'est un gros succès.

Paris — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 15 JUIN AU 1er JUILLET 1857

Revue des Quarante (*continuation*). — De Barante. — Saint-Aulaire. — Pasquier. — Molé. — Guizot. — Flourens. — Scribe. — Mérimée. — De Tocqueville. — Vitet. — De Vigny. — Lamartine. — L'idée de M. Vries. — *La Semaine* et *le Promeneur*. — *Les incurables du Foltel*. — Pose de la première pierre d'un temple de marbre. — Programme de la cérémonie. — Dix-huit couplets d'une complainte sur l'expédition de M. d'Escayrac. — Le Dessert de M. Bruyas, de Montpellier. — La Chaumière de M. Jules Janin et les Bâtisses de Meissonnier.

[DU 16 JUIN.] = Les petits vers académiques de notre dernier numéro ont eu leurs fortunes diverses. Plusieurs journaux les ont reproduits, quelques-uns les ont pillés, des indiscrets ont tenu à y ajouter une signature, et cette signature a nécessairement soulevé des protestations. Nous ne parlerons pas des commentaires, des conjectures, des si, des mais, des pourtant de celui-ci et de celui-là. En somme, tout cela est trop encourageant pour que nous ne complétions pas aujourd'hui cette piquante revue.

Pédant entre tous les Quarante,
O Barante,

* C'est par erreur que le dernier numéro porte le chiffre 11.

J'ai ton froid récit bourguignon
En guignon.

Au loin va te faire lanlaire,
Saint-Aulaire,
Et redeviens ambassadeur
Par pudeur !

Pasquier, chez madame...
Qui te soigne,
Console-toi près d'un bon feu
D'être feu.

Aux vieux chats de l'ancienne chambre
En décembre,
Vieux rat, tu fus donc immolé.
O Molé.

Guizot, d'une autre dynastie
Piètre Lostie,
Flattant Berryer, tu prends pour saint
Henri cinq.

Flourens, dans ton jardin des plantes
Tu t'implantes
Pour garder ta longévité
En santé !

Scribe, vrai scribe, par douzaines
Fais des *Chaînes*,
Dégle des *Bertrand et Raton*,
Marmions

Lorsque ta verve est comprimée,
Mérimée,
Beyle te sert à nier Dieu,
Palsambleu!

Nous trouvant un peuple servile,
Tocqueville
Aux radotages de Francklin
Est enclin.

Sage et mou dans sa pâle prose,
Fade et rose,
J'ai deviné ce que Vitet
Evitait.

Vigny, berger de sa montagne,
Accompagne,
Soufflant dans ses plus doux pipeaux,
Ses troupeaux.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Chaque jour, leur chantant matines,
Lamartine
Rappelle à ses chers souscripteurs
Ses malheurs.

[Du 17 juin.] = Périodiques nouveaux :

La Semaine politique. Rédacteur en chef : M. Amédée de Césena. Des grands prospectus annoncent que ce journal contiendra sept journaux différents et ayant chacun leur spécialité littéraire, critique, judiciaire, anecdotique, etc. Pourquoi alors ce titre de *Semaine politique?*

— *Les Variétés illustrées*, recueil hebdomadaire dont les numéros seront réunis en volume du format de l'*Illustration.* Est donné gratuitement aux abonnés de ce dernier journal, et se vend à raison de dix centimes le numéro.

On a sans doute déjà deviné que c'est un auxiliaire destiné à contrebattre la concurrence du *Monde illustré.*

— *Le Promeneur*, journal du bois de Boulogne. Hebdomadaire. Assez fade. On y remarque avec d'autant plus d'étonnement le nom de Mme Maria Delcambre, que le journal en question n'est pas imprimé par son mari.

On sait en effet que M. Adrien Delcambre, éperdument épris des œuvres de sa femme, ne souffre pas d'ordinaire qu'elles recourent à d'autres pro-

cédés typographiques que les siens. — Quel est donc ce mystère?

—*Asmodée* est devenu le *Diable boiteux de* 1823. Rédacteur en chef : Eugène de Monglave, l'un de derniers champions du journalisme militant de la Restauration.

— L'Isère a vu naître une feuille hebdomadaire, *la Saison des Eaux*, destinée à charmer les saisons des baigneurs de la Motte, d'Allevard et d'Uriage.

— *Le monde industriel*, panthéon littéraire. « Pourquoi n'y a-t-il donc pas en France une Revue littéraire de l'industrie? dit M. Langlois-Fréville... Nous l'ignorons, nous ne cherchons pas à le savoir; mais nous essayons de combler cette lacune... Entièrement dégagé de toute pensée de lucre, de tout intérêt personnel, jamais la chasse aux abonnements ne nous fera transiger avec nos devoirs. »

— Comment un journal sérieux a-t-il pu avancer dernièrement qu'une nouvelle traduction du Dante par M. de Mongis était faite avec toute *la conscience d'un magistrat*?

— A la place de M. de Mongis, nous pardonnerions plutôt au *Follet*, *courrier des salons* (n° du 24 mai dernier), d'ouvrir ses colonnes à un roman de M. Fortuné Fouzès, — *Un cœur perdu*, — où on dit des choses comme celle-ci :

« Il ne faut pas oublier une bibliothèque qui avait tout d'abord attiré l'attention de Frantz et sur les rayons de laquelle reposaient de précieux manus-

crits et une collection d'*incurrables du quinzième siècle*, tous reliés avec soin... »

Les italiques y sont.

[Du 19 juin.] = Il existe à Paris, — 180, rue de Rivoli, — un apôtre tenace qui tient absolument à réunir en un culte unique le protestantisme, le catholicisme et le judaïsme, auxquels viendraient, bien entendu, se joindre toutes les religions professées dans l'univers. La religion nouvelle serait consacrée par l'érection d'un temple de marbre qui ferait de Paris le soleil du monde.

Vous souriez, ô lecteurs, et cet édifice marmoréen vous paraît plus que chimérique.

Eh bien, M. Vries n'en continuera pas moins *son petit bonhomme de chemin*, et en attendant la construction du monument, il croit devoir faire imprimer chez Plon le « Programme de la cérémonie pour la pose de la première pierre de son Temple, le (jour à fixer ultérieurement), dans les Champs-Élysées. »

C'est toujours cela; — et d'ailleurs comme l'observe avec beaucoup de prévoyance M. Vries, on ne s'en préparera que mieux à l'avance pour la solennité la plus grande qui ait été célébrée depuis la création.

Arrivons aux Dispositions préliminaires.

La veille de la cérémonie, réunion de tous les rabbins de la terre dans la synagogue de la rue

Notre-Dame-de-Nazareth ; réunion du pape, des cardinaux et des évêques à Notre-Dame, et enfin des chefs des églises protestantes dans leurs temples respectifs où sera officiellement annoncée la grande nouvelle.

Le lendemain, tout le monde se dirige vers le palais de l'Industrie.

Là, se font entendre sur des estrades les chœurs d'amateurs *de tous les pays*, et les orchestres et musiques de tous les souverains du monde, — bref, un vrai torrent d'harmonie

« Une estrade centrale sera destinée pour les souverains de l'univers, leurs familles et leurs aides de camp. »

Dans les Champs-Elysées, arcs de triomphe, piliers, sculptures, inscriptions, oriflammes, etc. « En face du palais de l'Industrie, à l'entrée de la place où doit être posée la première pierre du temple de marbre, s'élèvera une porte gigantesque.

ORDRE DE LA PROCESSION.

PREMIÈRE SECTION.

Les enfants d'Israël, les bien-aimés de Dieu, conduits par Vries, leur frère, au pied de la croix.

(Les enfants d'Israël seront revêtus des vêtements qu'ils portent dans la synagogue le jour de la grande Réconciliation.)

Cinq régents porteront les cinq livres de Moïse, et seront entourés de régents portant les drapeaux des douze tribus.

Tous les enfants d'Israël porteront des cierges allumés et des feuilles de palmier.

Les femmes seront en blanc ainsi que les enfants et porteront des couronnes de laurier.

Pendant la marche la première section entonnera l'*Hosanna* en hébreu.

DEUXIÈME SECTION.

Les soldats qui ont combattu dans les batailles du Seigneur en Crimée, et qui sont revenus triomphants.

Ils chanteront le psaume.

TROISIÈME SECTION.

Les catholiques romains conduits par le pape, les hommes habillés de noir, les femmes et les enfants en blanc, les prêtres en noir avec des surplis brodés blancs.

Ces derniers portant des croix noires, des cierges allumés et les autres emblèmes usités dans les processions.

Les catholiques entonneront en latin le psaume.

QUATRIÈME SECTION.

Les protestants de l'Église établie d'Angleterre, les hommes habillés de noir, les dames et les enfants habillés de blanc. — L'évêque, le doyen et les autres ecclésiastiques porteront des croix noires, la Bible et des cierges allumés; ils chanteront le psaume en anglais.

CINQUIÈME SECTION.

Les protestants des autres confessions comme la quatrième section, et en chantant le psaume dans leur langue nationale.

SIXIÈME SECTION.

Les mahométans et les sectateurs des autres cultes dans leurs costumes nationaux, mais portant des croix et des cierges allumés.

SEPTIÈME SECTION.

Les francs-maçons rangés d'après l'ordre de leurs grades, portant la Bible, l'épée, leur étendard, leurs différents emblèmes, la croix et des cierges.

HUITIÈME SECTION.

Souverains et princes des différentes nations, avec leurs aides de camp, leurs femmes et leurs enfants.

NEUVIÈME SECTION.

Les ambassadeurs des diverses puissances résidant à Paris, et les représentants spéciaux envoyés par leurs souverains pour assister à la solennité.

DIXIÈME SECTION.

Les sénateurs, les membres du Corps législatif, le conseil d'État, les autorités civiles et militaires.

ONZIÈME SECTION.

Les assistants.

Arrivée à l'endroit désigné par Dieu pour l'établissement du Temple de Marbre, chaque section se placera en cercle à droite et à gauche de la croix noire élevée au septentrion.

Prière à Dieu par Vries.

Allocution par Vries aux représentants de toutes les nations.

Pose de la première pierre par Vries annoncée par un coup de canon ; à ce signal tous les genoux fléchiront.

Le révélateur du Temple passe ensuite la truelle et le ciment au grand rabbin des juifs, qui la transmet au pape de Rome, et celui-ci à l'archevêque de Cantorbéry.

L'empereur de Français prend ensuite la truelle et la passe aux autres princes d'après l'ordre des préséances.

Pendant cette cérémonie le chœur des assistants entonnera des actions de grâces pour avoir vécu jusqu'à ce jour solennel.

Retour de la procession autour du palais de l'Industrie dans l'ordre des sections indiqué ci-dessus.

Ouverture d'une souscription générale pour l'érection du Temple de Marbre.

Pendant la souscription dans l'intérieur du palais, le public est admis à donner un coup de marteau pour sceller la première pierre, et à déposer son offrande pour l'érection du Temple.

Clôture de la cérémonie.

Le comité des finances réunira les souscriptions et en déposera le montant à la Banque de France, au crédit du comité des finances du Temple de Marbre.

Pendant la cérémonie les musiques des divers régiments en garnison à Paris exécuteront des symphonies aux Champs Élysées.

A la nuit, fête aux Invalides et dans les diverses casernes.

Grands feux d'artifices sur divers points de Paris.

Pendant toute la journée les églises des différents cultes seront ouvertes, tous les cierges allumés.

Le soir illumination générale de la ville et de toutes les églises.

[Du 23 juin.] = Nous recevons la complainte qu'avait fait espérer notre avant-dernier numéro (p. 244). Si la teneur n'en est pas exagérée, on conçoit le retour inattendu des compagnons de M. d'Escayrac :

Air de *Fualdès*.

C'est une vieille masure
Que le palais de Boulak ;
Mais le comte d'Escayrac
Qu'on nomme aussi de Lauture,

Y vit en pacha puissant,
Accroupi sur un divan.

Il a de bons domestiques :
Le jeune et beau noir d'Aman,
Farak, aux pieds d'éléphant,
De plus un petit Syrien
Sur lequel je ne dis rien.

Il se promène en voiture
Aux frais du gouvernement;
Un Cawas marche devant,
Un grand sabre à la ceinture,
Disant : Quel bonheur! je vais
Escorter Ismaël Bey.

Dès qu'il rentre, on lui présente
Avec pompe le café ;
Il empoigne son chiché,
Et d'une voix nasillante
Il le fume en fredonnant
Trois chapitres du Koran.

Mais tandis qu'il se pavane,
Les autres Européens
Sont traités comme des chiens
Qui, sans peur des coups de cannes,
Dans des quilles d'Auvergnats
Viendraient prendre leurs ébats.

Dans un règlement fort sage
Monsieur de Lesseps a dit :
Tous sont égaux et amis.
Et d'Escayrac en enrage;
Des amis sont sans valeur
Lorsque l'on n'a pas de cœur.

Il joue au grand capitaine ;
Il s'entoure de canons;
Quant à la commission,
Il dit, sans se mettre en peine :
« J'en ferai ce qu'il me plaît
« Malgré monsieur de Lesseps.

« J'ai, dit-il, quitté la France
« Pour aller au fleuve Blanc;
« Mais sous ce glorieux semblant
« Je conserve l'espérance
« De me voir quelque beau jour
« Roi du pays de Darfour. »

« Car j'ai montré mon courage
« En plus de trente combats;
« Dans la ville de Damas
« On parle de mon passage
« Ainsi que sur le vaisseau
« Qu'on appelle le Berceau.

« On a déjà fait tapage
« Sur moi dans les grands journaux ;
« En des articles fort beaux
« On parle de mes voyages.
« Le style surtout m'en plaît,
« Car c'est moi qui les ai faits.

« Et pour quinze jours qu'en somme
« J'ai passés au Kordofan,
« Je répète à tout venant
« Que je suis le seul grand homme,
« Qu'Humboldt est un barbouilleur,
« Et les autres, — des blagueurs !

« Dans mes allures hautaines
« Je surpasse les pachas,
« Je traite du haut en bas
« Tous les savants que j'emmène ;
« Pour exiger leur respect,
« Tout seul je me suis fait cheik.

« Je les habille à ma mode
« D'un costume oriental
« Très-bon pour aller au bal,
« Pour le voyage incommode ;
« Et je les forme, ma foi !
« A manger avec les doigts.

« J'ai dit, pour que nul ne doute
« De mes soins, de ma bonté :

« Si quelqu'un d'eux fatigué
« Devient très-malade en route,
« Je l'abandonne au désert.
« Tant pis pour lui s'il se perd.

« Je n'ai pas appris grand'chose,
« Mais je prétends diriger
« Mes savants et m'emparer
« De leurs travaux, quoiqu'on glose ;
« De la sorte le renom
« Ne sera que pour mon nom.

« Contre eux tous, ce qui m'anime,
« C'est qu'ils osent déclarer
« Ne pas vouloir continuer
« A suivre ce doux régime ;
« Et ces ingrats paltoquets
« Dédaignent tous mes bienfaits.

« Pourtant de leur insolence
« Je me ris, et des consuls
« Tous les efforts seront nuls.
« On ne peut m'ôter, je pense,
« La rosette qu'à présent
« Je porte au lieu de ruban. »

Au conseil il va se plaindre
Et dit : « Je veux renvoyer

« Ces messieurs, mes employés ! »
Mais le grand conseil sans feindre
Lui répond sévèrement :
Ils sont au gouvernement.

[Du 29 juin.] = On s'entretient beaucoup du festin que M. Bruyas vient de donner à vingt-cinq artistes et littérateurs en passage à Montpellier. Improvisés tout exprès pour la circonstance, les bustes et les portraits des convives ornaient la salle à manger. Le dessert a été servi par dix-huit naïades plus ravissantes les unes que les autres. D'après ces seuls détails, on peut juger du menu. Tous les Millaud du monde pâlissent à côté de cette splendide hospitalité.

[Du 30 juin.] = Jules Janin vient de se faire bâtir sur les hauteurs de Passy une élégante chaumière.

Il va sans dire que les façades de ce cottage qui a coûté, nous assure-t-on, une quarantaine de mille francs sont ornées de sentences appropriées à l'esprit du maître.

On lit d'un côté ces deux vers qui doivent encourager médiocrement la plupart des visiteurs :

Priez Dieu qu'il vous garde, en ce bas monde ici,
De faim, d'un importun, de froid et de souci.

Et de l'autre, quelques vers latins (le latin nous manquait) dont voici le premier :

Sumite materiam vestris viribus æquam.

Une sortie assez brutale du suisse de M. Jules Janin nous a empêché de transcrire le reste. Ce fonctionnaire peu aimable nous a déclaré qu'on n'entrait pas ainsi dans la cour d'une maison. Nous avons même cru entendre qu'il nous renvoyait en grommelant au feuilleton des *Débats*. C'est, il est vrai, un dédommagement acceptable pour les amis de la bonne latinité.

= Sans vouloir faire une comparaison écrasante pour le luxe déployé par l'auteur de l'*Ane mort*, nous confierons à nos lecteurs que Meissonnier s'est, dans une promenade à Poissy, laissé séduire par l'aspect enchanteur d'un immeuble du prix de cent mille francs.

Cet immeuble acquis, il lui a pris fantaisie de renverser l'ancienne maison pour la remplacer par une neuve, — qui doit tripler ses premiers déboursés, rien que cela !

Les mémoires du menuisier et du serrurier présentent déjà un total de 53,000 francs ; celui du plombier se monte à 8,000 francs.

Voilà de quoi faire respecter l'art par les hommes positifs qui ne considèrent une chose qu'en raison de ses produits. L'installation de Meissonier à Poissy doit ouvrir un nouvel horizon aux marchands de bestiaux.

Paris — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

13 — 22 — 81 — 69

186 — 132 — 170 —

186 — 185 —

AP
20
R438
v.4

Revue anecdotique des
excentricités
contemporaines

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY